
E 312
.R435
Copy 1

# VIE

DE

# GEORGE WASHINGTON.

---

PRIS DE L'ANGLAIS, ET DÉDIÉ A LA JEUNESSE AMÉRICAINE,

PAR A. N. GIRAULT,
MAÎTRE DE FRANÇAIS.

---

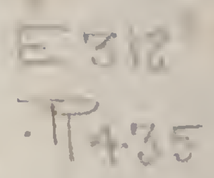
SIXIÈME ÉDITION.

---

*PHILADELPHIE:*
HENRY PERKINS, 134 CHESTNUT STREET.
BOSTON:
PERKINS AND MARVIN.
114 WASHINGTON ST.

1837.





# PREFACE

## TO THE FOURTH EDITION.

---

Of all the books generally used in teaching the French language, none appears to the compiler of this biography altogether suitable for the purpose. He thinks Voltaire's *Histoire de Charles XII.* and *Siècle de Louis XIV.* above the capacity of juvenile learners, and Gil Blas entirely unfit to be placed in their hands. The use of Telemachus as a French class-book he does most decidedly condemn, even at the risk of being accused of literary heresy. Its very elegant and poetical language can only be appreciated by mature minds, and good French scholars. It requires in the reader a greater knowledge of mythology than can be expected from children: its subject is not calculated to interest or improve them, unless, indeed, it be seriously intended to teach the youth of this mighty republic how a king should govern his subjects. The work, besides, is extensive; and it must be obvious to all, that French students should read a variety of small

books, so as to become acquainted with the different styles of history, narration, description, conversation, &c. To the works of De Genlis, Guizot, De Choiseul, &c., the compiler objects on the ground that, having been written expressly for the youth of France, they cannot possess the same attractions for those of this country, whose tastes and habits are so different, unless republished here with suitable alterations.

The first edition of the *Vie de Washington* was prepared as a substitute for such works as those referred to above; and the very favourable reception it met with—three editions having been exhausted in less than a year—convinced the compiler that many of his brother teachers coincided with his views. In the preparation of this fourth edition, neither care nor expense has been spared to render it still more worthy of general approbation. At the suggestion of experienced teachers, several passages have been suppressed, and their places supplied by historical facts and interesting incidents. The few typographical errors which had escaped attention in the first two editions, were removed in the third; and it is confidently believed that this edition will be found to be entirely free from them.

Encouraged by the success of this and other works of his, the compiler intends to publish, under the general title of "*Bibliothèque de l'étudiant de la langue Française*," a series of five or six works, the first of which will be prepared expressly for such scholars as are only acquainted with the regular verbs, and the others will be written in styles successively more difficult: of this series the present biography will be the second. If ten years' experience in teaching, and a strong desire to be useful both to the teachers and students of the French language, are sufficient to enable him properly to accomplish the task, he may hope to deserve success in his undertaking.

*December*, 1835.

# INTRODUCTION.

---

En 1486, un individu, voyageant à pied et accompagné d'un petit garçon qu'il tenait par la main, s'arrêta à la porte d'un couvent, en Espagne, afin de s'y procurer quelques alimens pour son fils accablé de fatigue et de besoin. Pendant que l'enfant mangeait et se reposait, l'étranger raconta au bon moine qui l'avait reçu, son histoire et les motifs qui l'avaient amené en Espagne.

A cette époque, les habitans de l'Europe, de l'Asie, et de l'Afrique, ignoraient qu'il y eût d'autres terres que ces trois continens et quelques îles peu éloignées. Les hommes les plus savans, qui cherchaient sans cesse à augmenter leurs connaissances en géographie, croyaient que l'océan s'étendait, comme une ceinture immense, autour de ces continens ; et Christophe Colomb, le même étranger qui s'était arrêté à la grille du couvent, était peut-être la première personne à qui la pensée fût venue, qu'en traversant cet océan il serait pos-

sible d'arriver aux régions opposées, que l'on supposait être la partie orientale de l'Asie.

Ce grand homme naquit vers l'année 1436, et était fils d'un cardeur de laine qui demeurait à Gênes, en Italie, et qui était trop pauvre pour pouvoir lui faire donner une éducation achevée; mais heureusement Colomb donna toute son attention aux instructions qu'il reçut pendant le peu d'années qu'il passa à l'école. Tout jeune encore il montra un goût extrême pour l'état de matelot, et ne négligea aucune occasion d'apprendre la géographie et la navigation.

Ce fut à l'âge de quatorze ans qu'il se mit en mer pour la première fois. A l'époque dont nous parlons, c'était un état dangereux et pénible que celui de marin; aussi les plus belles années de sa jeunesse se passèrent-elles dans des fatigues excessives, qui furent pour lui autant de leçons sévères, il est vrai, mais utiles; car elles lui apprirent à réprimer l'ardeur de son caractère naturellement vif, et à endurer la souffrance sans crainte et sans murmure. Il réfléchit sur ce qu'il avait observé dans ses voyages et sur ce qu'il savait de géographie, et se sentit convaincu qu'un navire,

partant d'Europe et se dirigeant vers l'ouest, arriverait à une terre alors inconnue ; et il lui parut très probable que cette terre fût habitée. Il avait appris de l'Écriture qu'un jour viendra où " tous les bouts de la terre verront le salut de notre Dieu," et il conçut la pieuse espérance qu'il lui serait permis " d'annoncer le royaume de Dieu," à ce monde inconnu dont il commençait à parler avec autant de certitude que s'il l'avait vu. Ce goût qu'il avait eu dès son enfance pour les voyages sur mer, il le regardait comme une preuve que Dieu le destinait à découvrir ce nouveau monde, et qu'il l'y préparait ainsi de bonne heure. Cette pensée, qui ne lui sortit jamais de l'esprit, l'encouragea et le soutint dans les circonstances les plus critiques de sa vie.

Après avoir médité sur ce sujet profondément et pendant bien des années, il résolut enfin d'entreprendre un voyage de découvertes, dont le succès lui paraissait moins douteux à mesure qu'il y pensait davantage. Comme il était trop pauvre pour équiper même un petit navire, et qu'il n'avait pu engager personne à l'aider dans cette entreprise que l'on regardait comme extravagante et inutile, il forma le

projet hardi de se rendre en Portugal, et d'y implorer l'appui du roi. Celui-ci parut d'abord disposé à le lui accorder; mais il se contenta de lui donner des espérances qu'ensuite il déçut; et Colomb, revenu dans sa patrie, s'adressa au gouvernement Génois, qui ne le reçut pas avec plus de faveur. Déterminé à ne point se laisser abattre par ces refus dédaigneux, et à ne rien négliger pour obtenir ce dont il avait besoin pour exécuter son en treprise, il persévéra dans son dessein, et c'est en se rendant en Espagne, pour y solliciter l'aide de Ferdinand et d'Isabelle, qu'il s'était arrêté à la porte du couvent avec son fils qu'il emmenait avec lui.

Le bon père auquel il communiqua ses projets prit de l'intérêt à leur réussite, lui offrit de garder et d'élever son fils, Diégo, et lui donna une lettre pour un de ses amis, qu'il croyait pouvoir lui être utile auprès de la reine Isabelle. Colomb lui laissa son fils et se rendit à Madrid, où résidaient le roi et la reine. Quoiqu'ils ne voulussent pas même écouter la proposition qu'il leur fit de découvrir pour eux un nouveau monde, il se détermina à rester quelque temps dans cette ville, et se mit à des-

siner des cartes géographiques pour subvenir à ses dépenses. Doué d'une figure prévenante, sachant maîtriser la vivacité de son caractère, agréable en ses manières, il gagna bientôt l'estime de quelques personnes distinguées, qui s'intéressèrent à lui et le présentèrent à l'archevêque d'Espagne, auquel il fit part de son plan, l'unique objet de toutes ses pensées. L'archevêque lui obtint une audience du roi et de la reine, et l'accueil favorable qu'il reçut d'eux, l'attention avec laquelle ils l'écoutèrent, lui firent concevoir les espérances les plus flatteuses. Ils chargèrent d'examiner son projet d'un voyage de découvertes des gens qui, après l'avoir tenu long-temps incertain sur leur décision, prononcèrent enfin qu'il leur paraissait impraticable.

Découragé, mais ne perdant pas encore tout espoir, Colomb résolut de quitter l'Espagne et d'aller postuler ailleurs ; mais à peine s'était-il mis en route qu'il reçut une lettre d'un de ses amis qui le priait de revenir sur-le-champ. Cet ami était parvenu à obtenir une audience de la reine, à qui il avait fait une description si intéressante des vues de Colomb, qu'elle lui avait dit: " Je me charge de l'entreprise, et

dussé-je vendre mes bijoux, je trouverai les fonds nécessaires." C'étaient là des paroles bien agréables à l'oreille de Colomb, et des paroles qui ne furent pas vaines ; car il reçut bientôt un ordre, signé du roi et de la reine, qui mettait à sa disposition trois caravelles, ou petits vaisseaux, pour l'exécution de son entreprise. C'est à Palos que devait se préparer cette expédition ; et l'on y racontait des histoires si alarmantes sur les dangers de cet océan inconnu, que même les vieux marins ne parlaient pas sans effroi de ce voyage aventureux, et que Colomb eut bien de la peine à trouver assez de monde pour former ses équipages.

Enfin le vendredi, 3 Août, 1492, il mit à la voile, et quitta Palos au milieu des cris, des gémissemens et même des imprécations de ceux qui avaient à bord des parens ou des amis ; car ils étaient persuadés que la flotille ne reviendrait jamais. Déjà plusieurs semaines s'étaient écoulées sans donner le moindre indice de cette terre nouvelle ; et l'inquiétude et le mécontentement commençaient à se faire sentir parmi les matelots. Un soir ils observèrent un long bandeau noirâtre qui ressemblait à

des côtes, et qui fit renaître l'espérance dans tous les cœurs ; mais l'aurore du jour suivant leur fit voir que ce n'était qu'un nuage gris qui bordait l'horizon. Trompés plusieurs fois de la même manière dans leur attente et cédant enfin au désespoir, ils se répandirent en invectives contre Colomb, et lui demandèrent hautement de retourner en Espagne. Celui-ci fit tous ses efforts pour les tranquilliser et pour les engager à continuer le voyage ; mais voyant qu'ils insistaient de plus en plus, il leur dit d'un ton résolu : “ Quoi qu'il arrive, je suis déterminé à persévérer jusqu'à ce que j'aie, avec l'aide de Dieu, accompli mon entreprise.” A ces mots la fureur s'empara de leurs cœurs, et ils résolurent de le contraindre à faire ce qu'ils désiraient. Pendant qu'ils avisaient aux moyens d'y parvenir, le 11 Octobre, c'est-à-dire, soixante-neuf jours après leur départ de Palos, on aperçut de l'herbe fraîche, flottant près des navires, et un matelot retira de la mer un bâton coupé et une branche de ronces chargée de mûres.

Il est plus facile de concevoir que d'exprimer la joie, le bonheur qu'éprouvait Colomb en considérant ces objets qu'il dévorait des

yeux. Plus de doute ! Il s'approchait de cette terre, objet unique de son dangereux voyage. Pour l'équipage ce furent des symboles de paix; car l'espoir d'atteindre bientôt une terre habitée calma leur inquiétude, et chacun s'occupa de découvrir la terre, afin de pouvoir l'annoncer le premier, et de gagner la récompense attachée à ce service. La petite flotte vogua rapidement, poussée par un vent frais qui souffla pendant tout le jour.

Colomb était pieux et avait l'habitude de terminer chaque journée par un hymne. Le soir de l'heureux jour où l'on découvrit le bâton et la ronce, il parla avec beaucoup de sensibilité à ses matelots, et chercha à leur inspirer de la reconnaissance pour le puissant maître de la terre et des ondes, qui les avait protégés et guidés sans danger vers cette terre qu'ils allaient bientôt apercevoir. Puis s'asseyant sur la poupe de son navire que la brise emportait rapidement, ses yeux se fixèrent attentivement sur l'horizon qui devenait de plus en plus sombre. Se sentant peu disposé à dormir, il était resté là, pensif, les yeux encore fixés sur cet horizon que la nuit, arrivée au milieu

de sa course, qui avait depuis long-temps rendu imperceptible, lorsque tout-à-coup il aperçoit au loin une lumière, semblable à une torche que l'on porte à la main, et qui se baisse et s'élève à mesure que l'on marche. Pouvez-vous, jeunes Lecteurs, concevoir les pensées confuses qui se présentaient en foule à l'esprit de Colomb ? Ce monde nouveau, il était découvert ; il était habité par des êtres doués de raison, par des hommes ! Mais quelles étaient leurs mœurs, leurs habitudes ? Comment le recevraient-ils ? De quel avantage serait cette découverte à Ferdinand, à l'Espagne, au monde ? Oh ! qu'elles furent longues pour lui ces heures qui précédèrent le point du jour ! Enfin l'aurore parut et Colomb vit cette terre inconnue, cette terre depuis si long-temps le pivot sur lequel tournaient toutes ses pensées, toutes ses espérances ! C'était une île délicieuse, plate, couverte d'arbres comme un verger, et dont il vit bientôt les habitans accourir vers la plage, pour y contempler le spectacle merveilleux que leur offrait la flotille. Cependant Colomb descend dans son bateau, se fait conduire à force de rames vers ce lieu champêtre, et les yeux baignés des

larmes de la reconnaissance, il tombe à genoux sur le rivage pour offrir à Dieu ses actions de grâces. A mesure qu'il approchait, les indigènes prenaient la fuite; mais l'un d'eux, plus hardi que le reste, s'étant hasardé à revenir, les autres, voyant qu'il ne lui arrivait aucun mal, le rejoignirent bientôt. Ils lui firent entendre par signes qu'ils croyaient que lui et ses compagnons venaient des nues, et que les voiles de leurs navires étaient les ailes sur lesquelles ils étaient descendus. Colomb resta toute cette journée (12 Octobre, 1492) parmi ces bosquets délicieux, observant la simplicité des naturels, leur donnant quelques bagatelles qu'ils reçurent avec autant de joie que d'étonnement, et en retour desquels ils lui apportèrent des galettes faites des racines d'une plante qu'ils cultivaient dans leurs champs. Ils portaient au cou des ornemens d'or, et ils firent comprendre à Colomb qu'ils les avaient tirés d'un pays au sud de leur île. Pensant que cette île était près de l'Inde, il donna aux indigènes le nom d'Indiens, qui est resté à tous ceux du Nouveau-Monde. Il nomma San Salvador, cette île qui est une des Lucaies.

Après avoir employé deux jours à l'examiner,

il résolut de remettre à la voile pour en visiter quelques autres que les Indiens lui avaient indiquées comme peu éloignées. Il continua de naviguer dans différentes directions, et découvrit les îles Cube et Hispaniola : alors il revint en Espagne et rentra dans le port de Palos le 15 Mars, 1493, après une absence de sept mois et douze jours. La nouvelle de son arrivée mit toute la ville en mouvement ; et quand on sut qu'il avait découvert ce " monde inconnu," et que quelques indigènes avaient consenti à le suivre en Espagne, on lui eût volontiers rendu les honneurs qui n'appartenaient qu'au roi. Quel contraste entre cet accueil et les insultes qu'on lui avait prodiguées à son départ !

Quand le roi et la reine apprirent le retour de Colomb et le succès de son entreprise, ils firent faire de grands préparatifs pour le recevoir, et partout il se vit entouré d'une multitude de gens qui s'étonnaient et l'admiraient. Qui eût pu croire que c'était ce même Colomb qui, quelques années auparavant, s'était arrêté à la porte d'un couvent, mendiant, pour ainsi dire, du pain et de l'eau pour son fils ! Dans le cours des douze années suivantes, il fit quatre

voyages très importans, et la gloire lui était due de donner son nom au nouveau monde. Il fut privé de cet honneur par un riche marchand Italien, nommé Améric Vespuce, qui, ayant équipé une flotte considérable, en 1501, et s'aidant des journaux et des cartes qu'avait publiés Colomb, aborda dans une partie plus méridionale du continent, et donna une relation si intéressante de son voyage et du pays qu'il avait visité, que ce monde occidental prit son nom comme si la découverte lui appartenait. Cependant plusieurs parties de l'Amérique portent le nom de Colombie et de Columbus, surtout aux États-Unis où il y a un district appelé Colombie, dans lequel est la ville de Washington, siége du gouvernement. Ainsi se trouvent rapprochés les noms des deux grands hommes au génie et aux vertus desquels notre patrie a de si grandes obligations.

Pendant qu'il s'occupait de faire des découvertes, exposé à de grandes fatigues et à des dangers sans nombre, Colomb eut à subir de cruelles épreuves. Le roi d'Espagne, à qui il avait rendu des services si importans, porta l'ingratitude jusqu'à refuser de payer ses matelots, pour lesquels Colomb sollicita avec ins-

tance, quoique plusieurs d'entre eux se fussent montrés ses ennemis. L'aimable reine, Isabelle, ne changea point à son égard ; mais elle mourut, et alors Colomb perdit tout espoir d'obtenir justice. Il écrivit à un de ses amis qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir, et qu'il en laissait le résultat à Dieu qui ne l'avait jamais "abandonné dans le besoin." Ayant atteint sa soixante-dixième année il sentit que toutes ses peines allaient bientôt finir ; alors il mit ordre à ses affaires et se prépara à mourir. Il recommanda fortement à ses enfans de faire tous leurs efforts pour propager la religion Chrétienne, et le vingt Mai, 1506, il expira en prononçant ces paroles du psalmiste : "Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains."

Les relations que Colomb avait données de ses voyages, inspirèrent à plusieurs nations le désir de posséder quelque partie du nouveau monde. Des navigateurs Français, Hollandais, et Anglais, firent voile pour l'Amérique, prirent possession des lieux où ils abordèrent, et leurs gouvernemens y établirent des colonies. En 1496, Jean Cabot, partit pour l'ouest avec une petite flotte Anglaise, et découvrit une

grande île que ses matelots nommèrent Terre-Neuve ; puis il côtoya pendant quelque temps le rivage de l'Amérique du Nord sans prendre terre. Les Anglais firent plusieurs tentatives pour y former des établissemens ; mais ce ne fut qu'en Avril 1607, qu'ils y parvinrent. Cent-cinq Anglais descendirent en Virginie et y bâtirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Jamestown, en l'honneur de leur roi.

Le Capitaine Smith, l'un des colons les plus actifs, était parvenu à gagner l'amitié des indigènes de son voisinage ; mais s'étant un jour trop écarté de la colonie, il fut pris par un parti d'Indiens et conduit devant Powhatan, leur roi, qui le condamna à être assommé à coups de massues. Déjà on lui avait placé la tête sur une grosse pierre, déjà l'instrument de mort était levé, lorsque Pocahontas, fille du roi, se précipitant sur le prisonnier, lui fait un rempart de son corps, et supplie son père de lui accorder la vie. Cette jeune fille n'avait que treize ans, et son père qui l'aimait trop tendrement pour lui refuser sa demande, accorda au Capitaine Smith la liberté de retourner à Jamestown. Quelque temps après, Pocahontas épousa, du consentement de son père,



21

un jeune Anglais nommé Rolfe; ce qui assura aux colons l'amitié du puissant Powhatan. Elle professa ensuite sa croyance à la religion Chrétienne et fut baptisée sous le nom de Rébecca.

En 1620 une seconde colonie Anglaise s'établit dans l'Amérique du Nord. Plusieurs familles, en butte aux persécutions religieuses dans leur patrie, et voulant adorer Dieu selon leur croyance et en toute liberté s'étaient réfugiées en Hollande. Là, bien accueillies et vivant du fruit de leurs travaux, elles étaient restées pendant dix ans; mais craignant pour leurs enfans l'exemple pernicieux des mœurs hollandaises, elles avaient, après de sérieuses réflexions et avoir imploré l'assistance Divine, pris la résolution de traverser l'océan et de se fixer en Amérique. Ce fut au commencement de l'hiver (11 Novembre, 1620,) qu'ils arrivèrent, au nombre de cent-un, sur cette terre étrangère qui n'avait à leur offrir pour abri que des repaires de bêtes sauvages, pour amis que des Indiens féroces. Ils achetèrent à ces derniers les terres qui forment aujourd'hui l'État du Massachusetts, et commencèrent par y bâtir la ville de New-Plymouth. Que de

peines et de travaux il leur fallut endurer pour abattre ces forêts vierges, pour défricher ces terres que la main de l'homme n'avait jamais cultivées ! Entourés d'hommes et d'animaux féroces, que de dangers il leur fallut courir ! Souvent leurs récoltes étaient détruites et leurs demeures incendiées par un ennemi sauvage ! Combien de fois la tendre mère vit son enfant, encore à la mamelle, arraché de ses bras et écrasé sur la pierre—ou son époux, l'époux de son cœur et le soutien de sa jeune famille, cruellement massacré par les aborigènes !.... Cependant le courage n'abandonna jamais entièrement les colons : car ils supportèrent avec patience et fermeté ces dangers et ces maux auxquels ils s'étaient exposés pour être libres d'adorer l'Etre-Suprême selon leur conscience.

Peu-à-peu d'autres établissemens se formèrent dans différentes parties de l'Amérique Septentrionale. Lord Baltimore y fonda, en 1633, la colonie du Maryland. Les habitans du Connecticut reçurent du roi Charles II, en 1662, une charte qui leur permettait de créer leurs propres lois, et en 1663, les mêmes droits furent accordés à ceux du Rhode-Island. Ces

deux provinces étaient indépendantes et émanaient principalement du Massachusetts. Lord Clarendon et d'autres obtinrent en 1663 les contrées qui forment aujourd'hui les États de la Caroline du Nord, de la Caroline du Sud, et de la Géorgie. Le New-York et le New-Jersey, dont les Hollandais étaient en possession, furent donnés par le roi Charles à son frère, le Duc d'York, qui s'en empara facilement. En Octobre, 1682, Guillaume Penn, de qui la Pennsylvanie porte le nom, amena d'Angleterre plusieurs familles qui y avaient été persécutées pour leurs opinions religieuses. Il leur fournit des terres qu'il acheta aux Indiens, et sut se concilier l'affection de ceux-ci qui apprirent aux Anglais à bâtir des cabanes de gazon, à l'endroit même où est maintenant située la belle ville de Philadelphie. Chaque établissement formait une Province dont les habitans créaient leurs propres lois, mais en même temps se reconnaissaient sujets du roi d'Angleterre.

# VIE

## DE

# GEORGE WASHINGTON.

---

## CHAPITRE I.

### 1732—1762.

L'HISTOIRE, ancienne et moderne, ne nous offre aucun individu dont la mémoire soit plus digne d'être transmise à la postérité, et surtout placée entre les mains de la jeunesse, que celle du grand homme dont nous allons tracer le caractère ; de Washington qui reçut et mérita le tître de PERE DE LA PATRIE ! Sous quelque point de vue que nous considérions sa vie, elle nous frappe d'étonnement et d'admiration. Pieux sans affectation, patriote sans fiel, bon sans faiblesse, distingué par sa mo-

destie autant que par ses talens divers ; tel fut, jeune lecteur, l'homme célèbre que nous vous proposons pour modèle. Puissiez-vous lire attentivement son histoire et prendre la ferme résolution de marcher sur ses traces et d'imiter ses vertus !

George Washington était le troisième fils d'Augustin Washington, dont l'aïeul, ayant quitté l'Angleterre, sa patrie, en 1657, était venu s'établir à Bridges Creek, en Virginie, où naquit, le 22 Février 1732, son arrière-petit-fils, George.

Une des premières leçons que reçut le jeune Washington de ses bons parens, fut que

"Rien n'est beau que le vrai"

et ils eurent la douce satisfaction de le voir en profiter ; car, même dans son enfance, on ne l'entendit jamais dire un mensonge, soit pour obtenir quelque faveur, soit pour éviter un reproche ou un châtiment mérité. Il s'était fait, à l'école, une si bonne réputation sur ce point, que, quoi que ce fût qu'il dît, il était sûr d'être cru de tous ses camarades. S'il survenait quelque légère dispute parmi ceux-ci, c'est à lui

qu'on en appelait, et ses décisions étaient toujours adoptées.

A l'âge de dix ans, George perdit son père et devint l'objet des soins d'une mère tendre et prudente. Le peu de fortune qu'avait laissé son père ne lui permettait pas de s'adonner à des études très étendues ; cependant comme il avait beaucoup de goût pour les mathématiques, il s'y appliqua avec ardeur et y fit des progrès considérables. A mesure qu'il grandissait, il se faisait remarquer par la force et la souplesse de ses membres : à la course, au saut, au manège, personne ne l'égalait en adresse et en agilité. Souvent on le voyait gravir les montagnes colossales de son pays ; et là, debout sur la cime de quelque rocher, entouré de précipices affreux, il aimait à regarder ses camarades que la fatigue avait contraints de s'arrêter en chemin pour reprendre haleine. C'est dans ces exercices gymnastiques qu'il acquit cette constitution robuste et cette mâle hardiesse qui lui furent si utiles dans la suite pour les emplois auxquels le destinait la Providence.

Mde. Washington chérissait son fils ; mais elle ne se laissait point aveugler par cette ten-

dresse fausse et dangereuse qui trop souvent alimente dans les enfans des dispositions vicieuses, et qui manque rarement de détruire le respect qu'ils devraient ressentir pour les auteurs de leurs jours. George comprit de bonne heure qu'il devait obéir à sa mère, et son respect pour elle égala son affection. Elle recevait ses jeunes camarades avec bonté ; mais ils la croyaient un peu austère, parce qu'ils se sentaient obligés de se bien comporter devant elle. Le trait suivant suffira pour donner une idée du caractère de la mère et du fils. Mde. Washington avait un jeune cheval d'une grande beauté, et dont elle faisait beaucoup de cas ; mais qui, quoique d'âge à servir, n'avait jamais été dompté ; parce qu'il était capricieux et vif, et que personne n'avait encore osé le monter. George dit à quelques-uns de ses camarades que s'il voulaient l'aider à s'assurer de lui jusqu'à ce qu'il l'eût monté, il entreprendrait de le maîtriser. Un matin donc, au lèver du soleil, ils font entrer le cheval dans un enclos et parviennent, non sans beaucoup de peine, à le brider. George alors lui saute légèrement sur le dos, et l'animal irrité commence à bondir çà et là dans la plaine, tantôt se câbrant, tantôt

se baissant soudain pour se défaire de son cavalier. Celui-ci, de son côté, retenait son aplomb et la lutte commençait à devenir alarmante pour les jeunes gens, lorsque le poulain, faisant un effort violent pour renverser son vainqueur, se rompt une artère, et expire sur la place. George ne reçut aucun mal, mais il fut peiné de ce résultat inattendu de son exploit. Bientôt ses amis le rejoignirent, et voyant ce bel animal sans vie : " Que dira ta mère ?" lui dirent-ils ; " Qui osera lui annoncer cette nouvelle ?" Cependant on les appelle pour déjeuner, et à peine sont-ils à table, que Mde. Washington, s'adressant aux camarades de son fils : " Eh bien, mes amis," leur dit-elle, " avez-vous vu mon joli poulain alezan ?" Point de réponse.—" Je vous demande si vous avez vu mon poulain alezan ?"—" Votre poulain alezan est mort, maman," lui répond enfin George. Alors il lui raconta exactement l'affaire, et sa mère, qui avait commencé à froncer le sourcil, reprit bientôt sa serénité ordinaire et dit avec calme : " Tout en regrettant la perte de mon cheval favori, je suis heureuse de voir que mon fils aime à dire toujours la vérité."

George était trop agissant pour ne pas cher-

cher de bonne heure à s'occuper d'une manière active: aussi avait-il à peine atteint sa quinzième année, qu'il postula et obtint une place d'aspirant dans la marine anglaise. Déjà, plein de ces espérances si naturelles à un jeune homme sur le point d'entrer dans une carrière nouvelle, il hâtait les préparatifs de son départ, quand il découvrit que son absence porterait un coup pénible au cœur de sa bonne mère. Obéissant alors au divin commandement "Honore ta mère," il fit céder son désir à celui de celle qu'il chérissait à si juste titre, et abandonna, sans balancer, les projets qu'il avait eu tant de plaisir à former. C'est ainsi qu'en se faisant admirer de ses jeunes amis par sa supériorité dans les exercices du corps, sa piété filiale leur servait d'exemple et leur faisait sentir combien de reconnaissance et d'affection nous devrions éprouver pour les auteurs de nos jours; pour ceux qui, pendant notre enfance, nous ont prodigué tant de soins, et de qui toutes les pensées et toutes les actions ont eu pour objet notre bonheur futur. Du reste c'est à cet acte de respect pour son excellente mère qu'on peut faire remonter les services

qu'il rendit à sa patrie et la gloire qu'il acquit pour lui-même. Si, malgré le désir de sa mère, il était entré dans la marine anglaise en qualité d'aspirant, il est très probable qu'il n'aurait jamais mérité ni obtenu le titre de “ Père de la patrie.”

Ne voulant pas rester inactif, le jeune Washington s'occupa de mesurer des terrains dont les limites n'étaient pas certaines. Il se rendit ainsi très utile, et à l'âge de dix-neuf ans, il fut nommé l'un des adjudants-généraux de la Virginie, avec le rang de major. A cette époque les Français avaient des établissemens considérables au Canada et à la Louisiane qu'ils voulurent faire communiquer par le moyen d'une ligne de forts ; et, en exécutant ce dessein, ils prirent possession d'une certaine étendue de terre que l'on croyait appartenir à la Virginie. Mr. Dinwiddie, gouverneur de cette province, crut de son devoir de protester contre cet empiétement au nom du roi son maître, et il lui était très important de pouvoir employer dans cette affaire un homme prudent et résolu. Le jeune Washington méritait toute sa confiance, et se chargea d'autant plus volontiers de cette dangereuse mission, qu'en de-

mandant de l'activité elle lui fournissait l'occasion d'être utile à sa province natale. Quoiqu'il n'ignorât pas les dangers auxquels il s'exposait, et que l'on fût alors à l'entrée de l'hiver, il consentit à partir sur-le-champ. Il devait porter une lettre du gouverneur à l'officier commandant les troupes Françaises postées sur la rivière Ohio ; et le pays qu'il lui fallait traverser n'avait jamais été sillonné par la charrue, jamais foulé que par des Indiens ou des animaux féroces. De ces Indiens la plupart étaient des ennemis déclarés, et il n'était pas prudent de se fier aux autres.

Le même jour (31 Octobre 1753) où Washington reçut la lettre dont il devait être porteur, il partit de Williamsburgh et voyagea rapidement jusqu'à la frontière de la province. Là il prit un guide pour le conduire à travers les monts Alleghanys dont le passage, en tout temps difficile, était presque impraticable à cette saison. S'armant de résolution et de persévérance, il franchit des eaux profondes, des neiges épaisses et, en dépit des obstacles, arriva à Turtle Creek où il apprit d'un colporteur Indien que l'officier Français venait de

mourir et que ses troupes s'étaient retirées dans leur quartiers d'hiver.

Cette circonstance rendant sa tâche plus difficile, il redoubla d'ardeur et profita de l'occasion que lui offrait son voyage pour examiner attentivement le pays par où il passait, afin de découvrir les positions les plus favorables à l'érection de forts pour la défense de la province.

Comme il était impossible de passer l'Ohio autrement qu'à la nage, il se procura un bateau pour faire transporter son bagage à dix milles plus haut, c'est-à-dire, à l'endroit où se joignent les rivières Alleghany et Monongahela et où il se proposait de franchir les montagnes. Il dit dans son journal: " Étant arrivé avant le bateau, j'employai mon temps à examiner les deux rivières; et la pointe qu'elles forment me parut une excellente position pour un fort, parce qu'elle s'élève à vint-cinq pieds au-dessus de leur surface et qu'elle les domine entièrement."

Le lieu qu'il décrit ainsi est celui même où les Français bâtirent plus tard le fort Duquesne. Ce fort pris ensuite par les Anglais, reçut le nom de Pitt: d'où vient celui de Pitts-

bourg, ville située dans son voisinage et qui contient aujourd'hui au-delà de 15,000 habitans. Washington passa quelques jours dans les environs, visitant les Chefs Indiens et s'efforçant de les amener à prendre le parti des Anglais. Par ses manières à-la-fois douces et pleines d'assurance il se fit des amis parmi ces habitans des forêts, et obtint d'eux des guides qui le conduisirent, par les chemins les plus courts, au fort où il espérait trouver un officier Français et pouvoir remplir sa mission.

Il y arriva sans accident et aussitôt qu'il eut reçu la réponse de l'officier, il se mit en route pour revenir à Williamsburgh. Son retour fut aussi dangereux que pénible, et on verra par l'extrait que nous allons donner de son journal, combien peu il s'occupait de lui-même quand il s'agissait de remplir un devoir utile au public. Il s'était habillé à la manière des Indiens en voyage et avait donné son cheval pour le transport des provisions ; le froid était devenu excessif, et la neige épaisse et gelée rendait la route si mauvaise qu'il était presque impossible de faire avancer les chevaux. Après avoir décrit ces embarras, il continue ainsi :

“ Comme il me tardait d’être de retour, afin de faire mon rapport à son Excellence le Gouverneur, je pris le parti de revenir par le chemin le plus court, à travers les bois, à pied. Je pris donc mes papiers, me défis de mes vêtemens Indiens et m’enveloppai d’une capote de sentinelle. Alors, armé d’un fusil et portant sur le dos un sac qui contenait mes papiers et des provisions, je partis avec Mr. Gist qui s’était équipé de la même manière. Nous rencontrâmes un parti d’Indiens qui s’étaient mis en embuscade pour nous attendre. L’un d’eux nous tira un coup de fusil, à douze ou quinze pas de distance ; mais heureusement il nous manqua. Nous marchâmes toute cette nuit-là, sans nous arrêter, afin de gagner assez sur eux pour être hors de leur portée le jour suivant ; car nous savions bien que dès le point du jour ils se mettraient à nos trousses. Le lendemain nous continuâmes notre marche, et il faisait tout-à-fait nuit lorsque nous atteignîmes la rivière que nous nous attendions à trouver gelée. Elle ne l’était cependant qu’à une cinquantaine de pas de chaque rive, et il me sembla qu’on avait rompu la glace, car la rivière en charriait beaucoup. Le seul moyen

que nous pussions prendre pour passer était de faire un radeau : nous nous mîmes donc à l'ouvrage, et comme nous n'avions qu'une mauvaise hache, cette besogne nous prit toute une journée. Nous le lançâmes à l'eau, montâmes dessus et partîmes ; mais nous n'étions pas encore à moitié chemin, quand nous nous vîmes tellement assaillis par les glaçons, que nous nous attendions à chaque instant à couler bas avec notre radeau. J'avais avancé ma perche pour retenir le radeau, afin de laisser passer la glace, lorsque la rapidité de la rivière le poussa contre la perche avec tant de violence que je perdis mon équilibre et tombai dans dix pieds d'eau."

Dieu le tira de cette situation périlleuse et lui fit regagner le radeau. Le lendemain matin la rivière était si bien prise qu'ils la traversèrent sans difficulté. Ils eurent bien des fatigues à supporter pendant le reste de leur voyage ; car on était alors en Décembre et il plut ou neigea pendant quinze jours.

Il arriva le 16 Janvier à Williamsburgh et remit au gouverneur la lettre importante qui contenait la réponse de l'officier Français. Cette réponse était telle qu'on crut nécessaire



de se préparer sur le champ à défendre la frontière de la province. Le courage avec lequel Washington s'était acquitté de la mission qu'on lui avait confiée, et le jugement qu'il avait déployé dans sa manière d'agir à l'égard des Indiens avait donné de lui une opinion très favorable, non seulement au gouverneur, mais aux habitans de la province en général, et il reçut le grade de Lieutenant-colonel du régiment qui se formait pour marcher à la frontière et empêcher les Français d'y ériger leurs forts. Ardent et actif, il demanda et obtint la permission de prendre avec lui deux compagnies et de se rendre, avant le régiment, à un endroit appelé les Grandes-Plaines. Il espérait, par ce moyen, pouvoir prendre des renseignemens prompts et exacts sur les mouvements des Français, et faire un traité avec les naturels pour les empêcher de s'unir avec eux contre les troupes de la Virginie. A son arrivée aux Grandes-Plaines il apprit d'un Indien, que l'officier Français avait envoyé un détachement pour disperser les ouvriers Américains occupés à bâtir un fort; et que lui-même en faisait alors construire un, le fort Duquesne. L'Indien lui dit aussi qu'un corps de troupes Fran

çaises était en marche, à ce moment, pour se rendre aux Grandes-Plaines. Il pleuvait et la nuit était profonde lorsque Washington reçut ces renseignemens; mais il ne s'en dirigea pas moins rapidement avec ses soldats vers l'endroit où l'Indien lui avait dit que devaient camper les Français. Il les y trouva en effet et les entoura si à l'improviste qu'ils furent tous obligés de se rendre. Le Colonel de son propre régiment étant mort, Washington se trouva à la tête d'environ quatre cents hommes. Il leur fit passer l'ordre de venir le rejoindre et leur fit ériger, pour y mettre en sureté les chevaux et les provisions, des bâtimens que l'on nomma le fort Nécessité.

Après y avoir placé les chevaux et le bagage, Washington se dirigea avec son armée vers le fort Duquesne pour entreprendre d'en chasser les Français; mais il avait à peine fait treize milles lorsqu'un Indien l'informa que ceux-ci s'avançaient à sa rencontre, et " qu'ils étaient en aussi grand nombre que les pigeons dans les bois." Il jugea alors plus prudent de rentrer dans son petit fort et d'y attendre leur attaque. Aussitôt qu'il y fut arrivé il fit creuser à ses soldats un fossé autour du fort, et se mit

lui-même à l'ouvrage avec eux. Cette tranchée n'était pas encore assez complète pour être d'aucune utilité, lorsqu'ils se virent attaqués par environ quinze cents Français et Indiens. Ceux-ci, cachés derrière les arbres du voisinage, ne se découvraient que pour décocher leurs flèches meurtrières ; et les Français, abrités par des herbages élevés, faisaient feu sur les Anglais. Washington resta depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit en dehors du fort, aidant et dirigeant ses soldats : alors l'ennemi lui fit offrir de capituler. Washington refusa d'abord les conditions qu'on voulait lui imposer ; mais ayant enfin obtenu pour son régiment les honneurs de la guerre, il rendit le fort et revint avec ses bagages à la partie de la province qui était habitée. Le courage dont il fit preuve dans cette circonstance, les conditions favorables qu'il obtint d'un ennemi si supérieur en nombre, augmentèrent la confiance qu'avaient en lui ses compatriotes. Cette affaire eut lieu le 3 Juillet, 1754.

Dans le cours de l'hiver suivant on reçut des ordres portant, que les officiers dont les brevets émanaient du roi auraient la préséance sur ceux appartenant à la province, sans égard

pour les rangs. Washington, sentant ce qui lui était dû comme Américain, ne put se soumettre à cet injuste réglement, et il envoya sa démission. Aux lettres nombreuses qu'on lui écrivit pour l'en détourner, il répondit " qu'il servirait volontiers quand il pourrait le faire sans déshonneur." Son frère ainé était mort et lui avait laissé la ferme de Mount-Vernon, située près de la rivière Potomac, en Virginie: il en prit possession et se mit en devoir de la cultiver lui-même. Pendant qu'il s'occupait ainsi, le Général Braddock arriva d'Angleterre, chargé de préparer et de commander les troupes pour la défense de la Virginie, l'été suivant. Ayant entendu parler du mérite de Washington, comme officier, et de ce qui l'avait porté à donner sa démission, le Général Anglais le pria de devenir son aide-de-camp. Il accepta l'invitation, à condition qu'il lui serait permis de revenir à sa ferme quand la campagne serait terminée.

L'armée se composait de deux régimens Anglais et de quelques compagnies de Virginiens. Il y avait trois jours qu'elle était en marche, lorsque Washington fut attaqué d'une fièvre violente. Ne voulant pas rester en ar-

rière, il se coucha dans une charrette couverte. Il regardait comme très important d'atteindre la frontière aussitôt que possible et il savait combien d'obstacles on devait rencontrer sur la route : en conséquence, il proposa au Général Braddock, qui lui avait demandé son avis, d'envoyer en avant une partie de l'armée, pendant que le reste escorterait lentement l'artillerie et les fourgons. Le général, goûtant cet avis, choisit douze cents hommes et se mit à leur tête ; mais, quoiqu'il ne fût point encombré de bagage, sa marche était trop lente pour satisfaire Washington. Il écrivait à son frère : "Au lieu d'avancer rapidement, sans s'inquiéter des routes un peu raboteuses, on s'arrête à chaque taupinière pour l'aplanir, et à chaque ruisseau pour y jeter un pont." Ce qui était montagne pour eux n'était que taupinière pour lui.

La maladie de Washington empira au point que son médecin déclara qu'il ne pouvait aller plus loin sans risquer sa vie ; et le Général Braddock ne voulut point lui permettre de continuer à suivre l'armée, mais il lui promit de l'envoyer chercher dès qu'il pourrait supporter la voiture. Il recouvra bientôt assez de forces

pour rejoindre le corps d'armée le plus avancé ; et, quoique très faible encore, il reprit aussitôt ses fonctions ordinaires.

Le Général Braddock continua sa marche sans interruption jusqu'à la rivière Monongahela, à sept milles du Fort Duquesne. Pendant qu'on se disposait à la traverser, à l'endroit depuis appelé Braddock's Ford, on aperçut, sur la rive opposée, quelques Indiens qui semblaient défier les Anglais par leurs gestes insultans, et qui s'enfuyaient à mesure que l'armée s'avançait. Braddock donna l'ordre de les poursuivre. Le Colonel Washington qui savait de quelle manière les Français, aidés des Indiens, dirigeaient leur attaque, vit tout le danger qu'allaient courir les troupes et supplia le Général d'attendre au moins que les coureurs Virginiens eussent examiné la forêt. Braddock dédaigna ce sage conseil et fit effectuer le passage : tous n'avaient pas encore atteint le rivage lorsque les balles d'un ennemi caché vinrent éclaircir les rangs de ceux que l'on avait ainsi imprudemment conduits à l'entrée d'un vallon, d'où les Français et les Indiens, cachés dans d'épais taillis, pouvaient en toute sureté faire feu sur eux. En un instant le terrible cri de



guerre des Indiens se fit entendre, et ils se précipitèrent avec leurs alliés sur les troupes de Braddock qu'ils poursuivirent jusqu'aux bords de la Monongahela.

La surprise et la consternation des troupes étaient telles, que tous les efforts du Général et de l'intrépide Washington ne purent parvenir à les rallier. Bientôt ce dernier se trouva le seul aide-de-camp capable de porter les ordres de Braddock. Pendant trois heures il resta exposé aux balles meurtrières des plus adroits tireurs ; il eut deux chevaux de tués et un troisième de blessé sous lui ; quatre balles percèrent son habit, plusieurs autres effleurèrent son épée ; tous les autres officiers furent ou tués ou blessés, lui seul ne reçut aucun mal. Sa poitrine servait de but aux flèches des Indiens et aux carabines des Français, mais le bouclier de Dieu le protégeait et " couvrait sa tête au fort de la bataille." Les Indiens étonnés de le voir échapper à tant de dangers l'appelaient " L'homme protégé de l'Esprit, qui serait Chef de nations, parce qu'il ne pouvait mourir dans le combat." Ainsi les sauvages mêmes reconnaissaient, en cette circonstance, un pouvoir divin ; et le médecin, qui était sur

le champ de bataille, disait en parlant de lui quelque temps après : "Je m'attendais à le voir tomber d'un moment à l'autre ; son devoir, sa situation l'exposaient à tous les dangers ; et rien moins que le bras du Tout-Puissant n'a pu le garantir du sort de tous ceux qui l'environnaient." Ce combat fut livré le 8 Juillet, 1755. Dans une note à un sermon que prononça un mois après le Rév. Mr. Davies, de Virginie, (le même qui fut depuis Président du Collége de Princeton,) l'auteur parle de "ce jeune héros, le Colonel Washington," et dit : "je ne puis m'empêcher de croire que la Providence ne l'a préservé jusqu'ici, d'une manière si remarquable, que pour le destiner à rendre d'importans services à sa patrie."

Le Général Braddock était mortellement blessé et le peu de soldats qui lui restaient s'étaient enfuis de tous les côtés. Mais son intrépide et fidèle aide-de-camp, ne voulut point l'abandonner sur le champ de bataille, exposé à la barbarie outrageante* des féroces Indiens.

* Les Indiens enlèvent le péricrâne de leurs ennemis après le combat, et conservent avec soin ces horribles trophées, comme preuves de leur vaillance.

Aidé d'une trentaine de braves Virginiens, il le fit transporter en toute hâte et avec soin au second corps d'armée qui avançait lentement avec les bagages. Braddock mourut dans son camp et fut enterré au milieu de la route, afin que les traces qu'y laissaient les fourgons pussent cacher sa tombe aux Indiens. Quelques années après on transféra sa dépouille mortelle à quelque distance de là ; parce que la grande route de Cumberland, que fit ouvrir le gouvernement des États-Unis, devait passer exactement à l'endroit où il reposait. Il y a plus de soixante-quinze ans que cette terrible défaite de Braddock eut lieu. L'étonnante rapidité avec laquelle se multiplie la population de cette république florissante a, depuis long-temps, amené la civilisation en ces lieux alors déserts et sauvages ; ce sol qu'engraissa le sang humain, la charrue l'a depuis long-temps déchiré ; souvent encore le soc nourricier retourne et met à découvert des ossemens blanchis par le temps, des boutons d'uniforme empreints de numéros, des débris d'armures, &c. Mais le voyageur s'attriste en voyant déserte et envahie par une végétation sauvage, cette "Route de Braddock," (c'est ainsi qu'on ap-

pelle celle qu'il se fraya à travers les forêts,) qui a retenti à la fois des cris de joie des vainqueurs et des gémissemens des vaincus.

En donnant une relation de cette désastreuse défaite, Washington disait : " Ceci montre les étonnans effets de la Providence, et combien les choses de ce monde sont incertaines !" La perte de cette armée l'affligea beaucoup, et il vit avec peine que le successeur de Braddock, au lieu de redoubler d'efforts pour réparer les revers du 8 Juillet, se retirait dans ses quartiers d'hiver, quoiqu'on ne fût encore qu'au mois d'Août. Cependant on crut nécessaire de lever sur-le-champ de nouvelles troupes et l'on offrit à Washington le commandement de toutes celles levées en Virginie, avec le privilége de choisir ses officiers. Il accepta volontiers, parce qu'il pouvait le faire sans se rendre l'inférieur d'officiers Anglais dont le rang n'était réellement pas au-dessus du sien. Il partit aussitôt pour aller visiter les troupes qui occupaient différens postes le long des frontières de la province. Il revenait compléter en toute hâte ses préparatifs de défense, lorsqu'un courrier, que l'on avait envoyé après lui, l'atteignit et l'informa que plusieurs dé-

tachemens de Français et d'Indiens se répandaient dans les campagnes dont ils saisissaient et égorgeaient les habitans, brûlaient les maisons, détruisaient les récoltes, et que les troupes postées dans les environs ne pouvaient prévenir ces ravages. Washington revint aussitôt et mit tout en œuvre pour les protéger, mais comment défendre, avec quelques troupes, une frontière de près de quatre cents milles d'étendue, contre un ennemi "qui se cachait pendant le jour et se livrait au brigandage pendant la nuit?" Il écrivit au gouverneur une lettre dans laquelle, après avoir dépeint l'affreuse condition des habitans, il ajoutait: "Je vois leur situation déplorable; je sais à quels dangers ils sont exposés; je partage leurs souffrances, mais sans pouvoir les alléger: je n'ai d'autre soulagement à leur offrir que des promesses incertaines......Mon cœur saigne de ne pouvoir rien faire de plus pour des femmes éplorées, pour des hommes consternés qui mettent en moi tout leur espoir."—On aurait pu s'attendre à voir ces infortunés murmurer contre lui pour le manque de protection qu'ils éprouvaient; cependant pas un ne se plaignit:

ils savaient qu'il avait fait pour eux tout en son pouvoir.

Il écrivit au lieutenant-gouverneur la lettre la plus touchante; il lui demanda avec instance des secours plus efficaces, et ne reçut qu'une réponse désobligeante, comme il le rapporte dans une lettre adressée à l'un de ses amis: "En vérité je ne sais comment cela se fait, mais on regarde mes représentations les plus pressantes, sur le désastre des frontières, comme chimériques et frivoles; les mesures que je propose, comme partiales et intéressées; on pervertit tout ce que je m'efforce de faire pour le service de mon pays. Je reçois des ordres équivoques, sans précision, sans clarté.—Approuvé aujourd'hui, demain on me blâme; on me laisse agir au hasard, et l'on me condamne sans m'entendre. Cependant je suis déterminé à supporter tout cela quelque temps encore, dans l'espoir de voir plus d'ordre dans la conduite des affaires."

En effet, quoiqu'il vît ses plans les mieux formés échouer par l'obstination et la mauvaise volonté de celui que le rang plaçait au-dessus de lui, au lieu de se rebuter et d'abandonner

la cause de l'humanité, il persista à plaider pour ses infortunés compatriotes. Ses instances furent si vives et si pressantes qu'elles parurent enfin impertinentes, et on le lui dit. C'est alors qu'il répondit au gouverneur : "Je me dois à moi-même de justifier ma conduite et de vous assurer que je reçois volontiers des réprimandes quand je les mérite, et que personne ne peut être plus disposé à m'accuser d'une erreur, que je ne le suis à la reconnaître quand je l'ai commise. Mais, d'un autre côté, je remarque avec peine que quelques efforts que je fasse pour rendre ma conduite exempte de blâme, elle semble vous déplaire."

L'officier que l'Angleterre envoya pour remplacer Braddock, dans le commandement des troupes, goûta l'opinion de Washington qui maintenait que, tant que les Français seraient en possession du fort Duquesne, il serait impossible de délivrer les frontières de la férocité des sauvages ; parce que c'était de là qu'ils partaient pour leurs expéditions meurtrières. On résolut donc de ne négliger aucun moyen d'enlever ce fort, et Washington s'avança, à la tête de quelques troupes, pour frayer un chemin à l'armée ; mais elle n'y

était pas encore arrivée que les Français l'avaient déjà évacué. Les Anglais s'en emparèrent et le nommèrent, comme nous l'avons dit plus haut, fort Pitt. Washington ne s'était pas trompé, la prise de ce fort assurait la paix des frontières ; ses compatriotes n'avaient plus rien à craindre, et lui, nouveau Cincinnatus, reprit le chemin de sa ferme. Sa santé avait beaucoup souffert du froid excessif et des pluies auxquelles il s'était exposé, souvent pendant plusieurs jours de suite ; il crut devoir chercher à la rétablir, puisqu'il le pouvait sans négliger aucun devoir important. Il donna sa démission, et les officiers de son corps se réunirent pour lui offrir, en commun, l'expression sincère et affectueuse de leurs regrets, en se séparant " d'un chef si excellent, d'un ami si fidèle, et d'un compagnon d'armes si aimable."

Peu de temps après, à l'âge de vingt-sept ans, il épousa Mde. Custis à laquelle il était depuis long-temps attaché, et qui méritait toute son affection. Cette dame était douée d'un caractère si aimable, elle savait lui rendre sa compagnie si agréable, enfin elle remplissait si bien tous ses devoirs d'épouse, qu'il jouis-

sait chez lui d'un bonheur pur que son devoir seul pouvait le décider à quitter. Aussi passa-t-il plusieurs années dans ses terres à la culture desquelles il donnait tout son temps, excepté pendant les sessions de la Législature de Virginie dont il était membre.

Dans l'espoir d'en retirer quelque avantage pour sa santé, il visitait quelquefois le rendez-vous général des invalides, les Eaux pour lesquelles sa province natale était renommée. Il y avait là, pendant la saison où ces Eaux étaient le plus fréquentées, un boulanger qui vendait à un prix fort élevé une espèce de pain particulière. Un jour quelqu'un vit plusieurs malades, dont la mise annonçait l'indigence, entrer dans la boutique de cet homme, le regarder, et sur un signe qu'il leur faisait, prendre chacun un pain et se retirer d'un air satisfait. Cette personne allait louer la charité du boulanger lorsque celui-ci lui répondit avec franchise : " Ce n'est pas moi, monsieur, qui les oblige ; le Colonel Washington est ici et tous les malades pauvres peuvent prendre chez moi autant de pain qu'il leur en faut ; c'est lui qui paie le mémoire, et je vous assure qu'il ne se monte pas à peu de chose."

Ainsi toutes ses actions, soit privées, soit publiques, le rendaient digne de l'approbation, du respect et des éloges de ses concitoyens : aussi plus on le connaissait, plus il était aimé.

## CHAPITRE II.

### 1763—1776.

La soif du pouvoir et le mauvais usage que l'on en fait sont, pour les nations, pour les sociétés, pour les familles, des sources intarissables de misère ; on en reconnaît les effets dans les enfans mêmes, qui sont si enclins à se maltraiter réciproquement, et qui trouvent du plaisir à écraser l'insecte qui rampe à leurs pieds. Mais si nous prenions pour règle de toutes nos actions ce précepte divin : "faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fît," alors les familles, les sociétés, les nations jouiraient d'une paix constante et heureuse. Cependant les Anglais, au mépris de cette maxime chrétienne, voulurent employer d'une manière injuste le pouvoir qu'ils avaient sur les colonies. Les Américains payaient différens droits sur leurs marchandises, et ils les payaient volontiers, parce qu'ils les croyaient justes. Mais lorsqu'à la fin de la guerre avec

la France, le parlement résolut d'imposer les provinces d'outre-mer, afin, disait-on, d'aider à payer les dépenses de cette guerre, les Américains, qui y avaient abondamment contribué tant en hommes qu'en argent, commencèrent à penser et à dire hautement que le parlement n'avait aucun droit de les imposer, puisqu'il ne leur était pas permis de s'y faire représenter.*

Le roi et le parlement dédaignèrent les pétitions qu'on leur adressa ; et, en Mars 1765, les chambres votèrent l'" Impôt du Timbre," loi qui obligeait les Américains à se servir, pour tous leurs contrats de ventes et achats, de papier timbré au sceau de l'Angleterre et taxé par le gouvernement : nul acte écrit sur d'autre papier ne devait être reconnu légal et valide. Les Américains résolurent de s'opposer fermement à cette taxe. La loi fut imprimée et criée dans les rues de New-York sous le titre de "*Folie de l'Angleterre, et ruine de l'Amérique ;*" et quand les navires

* Aucune taxe ne peut être levée sur les sujets de la Grande-Bretagne, excepté, selon l'expression consacrée, *per communem consensum parliamenti*, c'est-à-dire, de leur propre consentement, ou de celui de leurs représentans.

qui apportaient les timbres arrivèrent à Philadelphie, tous les bâtimens qui se trouvaient dans ce port mirent leur pavillon en berne ; et la cloche de l'Hôtel-de-Ville, couverte d'un drap funéraire, fit entendre jusqu'au soir un tintement sourd et lugubre. Le même mécontentement se fit sentir dans toutes les provinces, et donna lieu à bien des débats au parlement anglais. Lord Grenville, alors ministre, dit que " les Américains, rejetons de l'Angleterre, transplantés par ses soins, alimentés par ses faveurs, protégés par ses armes et parvenus enfin à un certain degré de force et d'opulence, ne devaient point se refuser à contribuer au paiement des dettes de la mère-patrie." A cela le Colonel Barré répondit : " ' Rejetons transplantés par vos soins' ! Non c'est votre oppression qui les a transplantés en Amérique ! C'est contre votre tyrannie qu'ils ont cherché un refuge sur cette terre alors inculte ! c'est la société des sauvages et des animaux féroces qu'ils ont préférée à la vôtre ! ' Eux alimentés par vos faveurs' ! Non—vos premières faveurs furent des chaînes ! Quand vous commençâtes à vous occuper d'eux, c'était pour leur envoyer des maîtres dont la conduite a

souvent fait bouillir le sang dans leurs veines ! ‘ Eux protégés par vos armes’ ! Ils ont noblement pris les armes pour votre défense ; au milieu de leur industrie laborieuse et constante, ils ont fait preuve de valeur en défendant leur pays, dont les frontières étaient noyées dans le sang et dont l’intérieur sacrifiait à votre agrandissement toutes ses économies.” Cependant ni cet appel, ni l’éloquence du noble comte de Chatham, ni les efforts d’autres patriotes Anglais ne purent arrêter le gouvernement dans sa carrière insensée et oppressive.

L’assemblée du Massachusetts proposa d’assembler un Congrès à New-York, afin d’examiner les droits que le ministère anglais prétendait avoir de lever des taxes sur les colonies. Sur treize provinces, neuf envoyèrent, en Octobre 1765, des députés à ce Congrès, et il y fut décidé qu’elles seules avaient le droit de s’imposer. On adressa au roi et au parlement des pétitions dans lesquelles cette décision était exprimée. Quand le parlement vit que l’opposition des Américains, à l’impôt du timbre, était si générale et si ferme, la loi fut révoquée ; mais comme il voulait leur faire voir qu’il ne renonçait point à ses droits pré-

tendus, dès l'année suivante il mit un impôt sur le verre, les couleurs et le thé. Des remontrances et des pétitions furent de nouveau présentées au parlement, de la part des colonies, et enfin, en 1769, tous ces impôts furent abolis, excepté celui du thé. Cependant, tant qu'un seul restait, les Américains ne pouvaient être satisfaits. Ils refusaient d'y souscrire, non pour l'argent qu'il leur en coûtait, mais parce qu'ils ne voulaient pas reconnaître, comme principe, que le gouvernement anglais eût le droit de lever sur eux aucune taxe, à moins qu'il ne fussent admis à y prendre part, en envoyant des membres au parlement.

Un homme estimé de toute l'Europe en raison, non seulement de sa probité connue, mais de ses connaissances profondes et des découvertes importantes qu'il avait faites dans les sciences, le Dr. Franklin, était alors en Angleterre, négociant les affaires de quelques habitans du Massachusetts, sa province natale. Ayant été chargé par l'Assemblée de cette province de présenter une pétition au gouvernement anglais, il fit tout en son pouvoir pour faire rendre à ses compatriotes la justice qui leur était due; et les mauvais traite-

mens qu'il reçut excitèrent l'indignation générale des colonies.

Cependant l'impôt sur le thé n'étant pas révoqué, les Américains avaient résolu de n'en point recevoir. Le parlement était entré en arrangement avec la Compagnie des Indes qui devait en envoyer des cargaisons aux provinces, et en percevoir les droits pour le compte du Trésor public. Mais les Américains étaient déterminés à résister à cette taxe, de quelque manière qu'elle fût levée ; et quand les navires arrivèrent, ils ne voulurent point les laisser décharger. La fermentation des esprits était telle à Boston, qu'en 1774, un navire chargé de thé étant entré dans le port, dix-sept des plus hardis habitans se rendirent à bord, déguisés en Indiens, et jetèrent toute la cargaison à la mer.

Cette conduite, au lieu d'éclairer le ministère anglais, le porta à employer tous les moyens possibles de punir les Américains, et surtout les habitans du Massachusetts. En conséquence, on fit une loi déclarant que le gouverneur, les magistrats et autres officiers de cette province, cesseraient de recevoir leur salaire du peuple, mais qu'ils seraient à l'avenir

nommés par le roi et payés par lui ; c'était les mettre sous la dépendance de la Couronne. Une autre loi portait que les individus accusés de meurtre, ou de quelque autre grand crime, ne comparaîtraient plus devant les tribunaux de la province, mais qu'ils seraient transportés en Angleterre pour y être jugés. Une troisième loi déclarait le port de Boston fermé, et la Douane transportée à Salem. Les autres colonies témoignèrent aussitôt à celle du Massachusetts qu'elles étaient prêtes à s'unir à elle pour résister à ces actes d'oppression. Les Assemblées législatives des différentes provinces décrétèrent que le premier Juin, jour où devait commencer l'exécution de ces lois, serait observé comme jour de jeûne et consacré aux prières publiques. Il y a quelque chose de solennel et d'imposant dans ce concours religieux de toute une nation se réunissant le même jour dans les temples, et implorant en commun le secours de la Toute-Puissance dans les dangers qui la menacent. Ce fut une occasion pour les Ministres de l'Évangile d'éclairer le peuple sur la crise importante qui allait probablement se décider par les armes. Ils décrivirent, rapidement mais avec

énergie, l'injustice des prétentions du gouvernement anglais. Ils présentèrent à l'esprit de leurs auditeurs les conséquences inévitables d'une soumission aveugle ; ils leur firent entrevoir la perte de leurs droits civils et religieux, l'établissement parmi eux d'une secte prédominante, d'évêques, de dîmes, de tribunaux ecclésiastiques, et terminèrent en appelant la bénédiction du Ciel sur les colonies opprimées. C'est ainsi que les Américains se préparaient à la lutte pénible dont la liberté devait être le prix.

Afin de se consulter sur le parti à prendre, on convint de former un Congrès où chaque province serait représentée et aurait une voix. Il se réunit à Philadelphie le 5 Septembre, 1774, et Washington fut l'un des membres qu'y envoya la Virginie. Il avait, dans toutes les occasions nécessaires, déclaré comme son opinion, que le parlement n'avait aucun droit de lever des impôts sur les colonies, et il s'était exprimé sur ce sujet avec tant de fermeté qu'on l'appelait "le Patriote Virginien." Le Congrès nomma des commissaires chargés de préparer un exposé de ce que les Américains regardaient comme leurs droits et de rédiger une

adresse au roi et une au peuple anglais. En présentant leurs griefs au roi, ils l'assuraient de leur disposition à rester ses sujets, pourvu qu'on leur accordât leurs justes demandes. "Ce ne sont point," disaient-ils, "de nouveaux droits que nous réclamons ; nous ne désirons que la paix, la liberté, la sécurité." La manière dont fut reçue cette pétition convainquit les Américains qu'il leur fallait, ou se soumettre, ou se préparer à des évènemens douloureux. Le roi déclara qu'il était déterminé à les gouverner comme bon lui semblerait ; et le Général Grant dit au parlement "qu'il se faisait fort de traverser le pays entier avec cinq régimens, et d'en chasser les habitans devant lui d'un bout du continent à l'autre."

Les Américains n'avaient point l'intention de commencer la guerre, mais ils étaient résolus à ne point se soumettre et à repousser la force par la force. Un corps de troupes étant arrivé d'Angleterre à Boston, leur commandant les posta sur l'isthme, qu'il fit fortifier pour leur sureté. Il saisit aussi, dans plusieurs villes de cette province, les dépôts militaires des Américains et les fit transporter à Boston.

Quand, à l'entrée de l'hiver, il voulut faire bâtir des casernes pour ses troupes, il ne put trouver, quelque prix qu'il offrît, aucun ouvrier qui voulût travailler pour lui : ce qui dut le convaincre que l'esprit d'opposition était général. L'hiver s'écoula sans amener aucun changement favorable aux Américains. Un grand dépôt d'armes avait été fait à Concord, ville située à environ dix-huit milles de Boston. Le Général Gage résolut de les détruire. Dans la nuit du 18 au 19 Avril il envoya, pour exécuter ce dessein, le Major Pitcairn avec un détachement de neuf cents hommes. Ces troupes s'avancèrent dans le plus grand silence, et précédées de quelques officiers pour empêcher quiconque on pourrait rencontrer sur la route d'aller annoncer leur approche. Cependant le Dr. Warren trouva moyen de faire partir secrètement de Boston un courrier qui porta l'alarme à Lexington, où les Anglais arrivèrent à cinq heures du matin, et où ils furent étonnés de trouver sous les armes environ soixante-dix hommes de milice. Le Major Pitcairn s'écria, en s'avançant vers eux ; *Dispersez-vous, rébelles ! Mettez bas les armes et dispersez-vous !* Les soldats s'avancèrent

alors au pas de charge et firent feu sur les miliciens dont huit furent tués et plusieurs blessés.

Jusqu'ici les Américains s'étaient contentés de se plaindre, mais cette affaire avait commencé la révolution ; le fourreau de l'épée était jeté. Le détachement continua sa marche sur Concord, où il arriva bientôt. Le maj. Pitcairn détacha six compagnies d'infanterie légère pour aller s'emparer des ponts qui étaient hors de la ville, tandis que le reste de ses troupes détruisaient les dépôts militaires de Concord. Cependant quelques miliciens avaient quitté la ville et s'étaient rassemblés dans les environs. Ayant reçu de leurs chefs l'ordre de ne pas prendre l'offensive, ils s'approchent de l'un des ponts comme de simples voyageurs qui désirent passer ; mais ils reçoivent une volée de coups de fusil qui tuent deux d'entre eux. Alors s'engage un combat assez vif ; et les Anglais, après avoir éprouvé quelque perte, sont forcés de battre en retraite. Au bruit terrible de la fusillade, l'alarme se répand dans les campagnes voisines. Le charretier abandonne ses chevaux, le laboureur quitte sa charrue, le forgeron jette son mar-

teau—jeunes, vieux, forts et faibles, tous se précipitent en foule vers la scène du combat. Les troupes royales sont attaquées sur tous les points et repoussées jusqu'à Lexington où, heureusement pour elles, se trouvent un détachement considérable et de l'artillerie que l'on avait envoyés pour les soutenir en cas de résistance. Elles n'y restèrent que très peu de temps et se remirent en marche, poursuivies et harcelées par les Américains jusqu'à Charlestown où elles arrivèrent au coucher du soleil. De là elles gagnèrent une colline, appelée Bunker's hill, où le canon de leurs vaisseaux les mettait en sureté. Le lendemain elles rentrèrent dans Boston.

Les forts de Ticondéroga et de Crown-Point rendaient les Anglais maîtres de la navigation du lac George et du lac Champlain; et, pour éviter une attaque du côté du Canada, il devenait important pour les Américains de s'en emparer. En conséquence, les Colonels Allen et Arnold, à la tête d'un corps de volontaires, marchèrent sur Ticondéroga dont ils surprirent la garnison et s'emparèrent sans tirer un seul coup de fusil. Le col. Warren se rendit également maître de Crown-

Point sans éprouver la moindre résistance. Quand le Congrès fut informé de ces événemens, il décréta que l'on transporterait en lieu de sureté l'artillerie et les munitions de guerre, et que l'on en prendrait un compte exact, "afin qu'elles pussent être rendues si, comme le désiraient ardemment les colonies, la bonne intelligence se rétablissait entre elles et la métropole, et que la prudence permît de le faire."

Le combat de Lexington et les circonstances qui l'avaient accompagné décidèrent le Congrès à lever une armée pour la défense des colonies, et il rendit cette décision publique par une proclamation adressée au peuple américain. Après avoir exposé, dans cet appel à leurs compatriotes, les motifs de leur résistance aux droits que s'arrogeait le gouvernement anglais, et les moyens que l'on avait employés inutilement pour se faire rendre justice, ils ajoutaient: "Un statut déclare que le parlement a le droit de nous lier par ses lois dans tous les cas possibles; et cependant nous n'avons pas celui d'y envoyer un seul membre, choisi par nous et sujet à notre influence! * * * * Nous sommes pénétrés de reconnaissance envers la Providence divine qui n'a point permis

que nous fussions appelés à lutter contre un ennemi puissant, avant d'avoir acquis nos forces actuelles. Ce n'est ni l'ambition, ni l'amour de la gloire qui nous ont mis les armes à la main. C'est pour repousser la violence que nous combattons; c'est sur notre terre natale que nous défendons notre liberté, qui nous est aussi chère que la vie, nos biens qui sont le fruit de nos travaux et de ceux de nos ancêtres."

Trois généraux anglais arrivèrent à Boston avec un renfort de troupes, et commencèrent par offrir le pardon à tous ceux qui mettraient bas les armes et se soumettraient au roi, à l'exception de Samuel Adams et de John Hancock, deux des chefs les plus distingués par leur talens et leur zèle patriotique. Mais cette offre ne servit qu'à convaincre les Américains qu'il ne leur restait plus d'espoir que dans leurs armes.

Informés que le gén. Gage devait envoyer des troupes dans les campagnes voisines, les Américains résolurent de fortifier la hauteur de Bunker's hill. Le col. Prescot partit avec un détachement de mille hommes pour exécuter cette résolution ; mais le hasard voulut qu'il

se trompât: il s'avança vers la hauteur de Breed's hill où il forma des retranchemens avant le point du jour, et sans être découvert par les vaisseaux anglais mouillés dans le voisinage. Aussitôt que l'ennemi aperçut ces nouveaux ouvrages, il dirigea sur eux une canonnade soutenue; mais les Américains n'en continuèrent pas moins à se fortifier. Alors le gén. Gage envoya un corps de trois mille hommes, sous les ordres du gén. Howe, pour s'emparer de cette position qui dominait Boston; tandis que, de l'autre côté, deux généraux Américains, Warren et Pomeroy, amenaient du renfort à leurs compatriotes, de manière à faire monter leurs forces à quinze cents hommes. Le 17 Juin, 1775, pendant que les troupes britanniques s'avançaient pour attaquer les Américains, Howe donna l'ordre d'incendier Charlestown, bourgade qui contenait environ cinq cents maisons, presque toutes de bois—les flammes se répandirent avec tant de rapidité que la petite ville fut bientôt toute en feu. Les habitans de Boston, pleins d'inquiétude sur le sort de leurs compatriotes exposés sur la hauteur de Breed's hill, jetaient sur ce spectacle imposant des regards où se

peignaient tour-à-tour la douleur et l'indignation. Cependant les Anglais s'étaient avancés jusqu'à moins de cent pas de leurs ennemis lorsque, tout-à-coup, ils reçoivent une décharge de mousqueterie qui les force de se retirer. Ramenés à la charge, ils sont de nouveau repoussés. Enfin ralliés par l'activité de leurs officiers et soutenus par l'artillerie de leurs vaisseaux et des batteries flottantes, ils recommencent une troisième fois l'attaque de trois côtés différens, et parviennent à détruire les fortifications. Les Américains, sans se décourager, se saisissent des pieux et des barres qui servent à la clôture des champs, en forment deux rangs qu'ils remplissent de paille et de foin, et, à l'abri de ces barricades, s'efforcent de garder leur position. Ce n'est que quand les munitions leur manquent et que la résistance devient impossible, qu'ils abandonnent la colline; vaincus mais se regardant comme victorieux, parce qu'ils ont perdu moitié moins de monde que leurs ennemis. Au mot "victoire" se rattachent des idées si pénibles pour l'homme sensible, que celui-ci n'y trouve aucun sujet de joie: il gémit, au contraire, de cette disposition malheureuse qui

porte ses semblables à s'entre-déchirer ainsi. Ce combat coûta onze cents hommes aux Anglais et ne découragea point les Américains, parce qu'ils ne se croyaient pas invincibles. C'est ainsi que commença cette guerre longue et sanglante qui devait désoler pendant huit années une des plus belles contrées du globe, et enlever des milliers de bras à une nation toute agricole et commerçante; cette guerre qui devait, en assurant l'indépendance de notre patrie, éveiller l'esprit de liberté en France, et conduire à des résultats si importans pour le monde civilisé.

Le Congrès, ayant résolu de lever une armée, s'occupa du choix d'un Général-en-chef; et toutes les voix se réunirent en faveur de Washington. La fermeté de son caractère, la dignité de ses manières, la confiance qu'inspiraient ses vertus et son patriotisme, tout rendait ce choix agréable au peuple entier. Quand on l'informa de sa nomination, il répondit modestement: "Je suis extrêmement sensible à l'honneur que me fait le Congrès en me confiant une charge si importante; cependant la crainte que j'ai que mes talens et mon expé-

rience ne répondent point à son attente me remplit d'inquiétude." Il lui fallait quitter une épouse chérie et le bonheur pur dont il jouissait sous le toit de ses pères ; mais quand il s'agissait de remplir un devoir, ou de se rendre utile à ses semblables, Washington n'hésitait point. C'était le vœu de ses compatriotes qu'il se chargeât de cette tâche pénible, et il l'accepta, espérant que Dieu bénirait ses efforts pour le service de sa patrie. Le vain nom de conquérant n'eût pu lui faire tirer l'épée, et il ne voulait porter celui de soldat que pour aider à défendre l'innocence et à repousser la tyrannie. Ce qu'il avait fait, dans sa jeunesse, pour sa province natale, il devait le faire, dans la force de l'âge, pour sa patrie. Comme il était patriote en tout, il informa le Congrès qu'il ne voulait pas recevoir d'appointemens pour ses services ; mais qu'il tiendrait un compte exact de ses dépenses que l'on pourrait lui rembourser. Il prit congé de sa famille et partit pour le quartier-général de l'armée, établi à Cambridge, dans le Massachusetts. Il reçut partout où il passa des preuves non équivoques que le peuple approuvait le choix du Congrès. Les habitans

du Massachusetts l'accueillirent avec affection, et l'armée avec des transports de joie. Son premier soin fut de mettre de l'ordre parmi ses troupes. Ces hommes dont les bras n'avaient jusques là servi qu'à abattre des forêts, qu'à frapper l'enclume, qu'à conduire la charrue, ou à d'autres occupations paisibles et utiles, n'étaient pas très capables de manier avec précision le mousquet ou l'épée. Ils étaient tout-à-fait étrangers à cette discipline militaire sans laquelle ils ne pouvaient devenir d'utiles soldats. Cet esprit même de liberté qui les excitait à défendre leurs droits leur inspirait le désir de le faire à leur manière ; et comme ils ne voulaient se soumettre à aucun réglement, la patience de leur chef fut mise à de rudes épreuves. Celui-ci avait naturellement le caractère très vif ; mais il s'était habitué, dès son enfance, à le maitriser, de manière à ne témoigner aucune humeur dans les circonstances même les plus désagréables. Il savait qu'il ne pourrait pas commander aux autres, ni s'en faire respecter, s'il leur prouvait, en cédant à ses passions, qu'il ne savait pas se commander à lui-même. A cette difficulté de discipliner l'armée se joignait le manque

d'armes et de munitions ; l'Amérique n'avait pas d'ateliers pour fournir ses troupes ; et les habitans des différentes provinces n'étaient pas disposés à se défaire de ce qui pouvait leur devenir utile pour leur propre défense personnelle. Washington mit tout en œuvre pour cacher aux généraux anglais cet état de pénurie. Il avait disposé son armée de manière à bloquer étroitement les troupes royales qui occupaient Bunker's hill, l'avenue de Roxbury, et Boston. Sachant combien il lui serait difficile de se procurer des approvisionnemens, il voulait entreprendre, par un coup de main, de chasser l'ennemi de Boston ; mais ses officiers, qu'il consulta, furent d'un avis contraire, et les deux armées restèrent dans cette situation pendant plusieurs mois.

Le Congrès, ayant appris que les Anglais faisaient tous leurs efforts pour soulever les Canadiens et les Indiens contre les colonies, et craignant une descente de ce côté, y envoya des troupes qui s'emparèrent de plusieurs forts. Washington fit partir pour Québec un détachement dont il confia le commandement au col. Arnold, lui prescrivant de traverser le pays non comme ennemis, mais comme amis,

et de réprimer avec sévérité tout ce qui pourrait porter ombrage aux habitans ; " car," disait-il, " en combattant pour notre liberté, nous devons respecter celle des autres." Arnold mit trente-deux jours à traverser des déserts affreux, sans trouver aucun signe d'habitation ; enfin, après avoir franchi des marais et des montagnes sans nombre, lui et ses troupes arrivèrent à Québec accablés de fatigue. Il espérait surprendre cette ville ; mais elle avait été informée de son approche. Le gén. Montgomery, ayant enlevé Montréal aux Anglais, vint se joindre à Arnold et s'efforça de persuader à l'officier qui commandait la garnison de Québec de se rendre et d'éviter ainsi l'effusion du sang ; mais au lieu d'y consentir, on fit feu sur son parlementaire, et il ordonna l'attaque. Les Américains firent des prodiges de valeur qui furent sans succès, et le brave Montgomery trouva sous les murs de Québec une mort glorieuse. Après avoir continué pendant quelque temps le blocus de cette ville, et apprenant qu'une flotte anglaise avait mouillé dans le port, le successeur de Montgomery vit qu'il lui était impossible de réussir : il leva le siége. Plusieurs combats qu'il lui avait fallu

soutenir le convainquirent que ses forces n'étaient pas suffisantes pour ce que l'on s'était proposé d'effectuer dans le Canada : il crut donc prudent de commencer sa retraite sans attendre que ses soldats fussent tout-à-fait épuisés de fatigue.

Pendant que ces événemens se passaient dans le Nord, les provinces du Sud n'étaient pas tranquilles. Lord Dunmore, gouverneur de la Virginie, soutenu par quelques vaisseaux de guerre, voulut incendier la ville de Hampton ; mais la bravoure du peuple prévint ce désastre. Alors il concentra ses forces sur Norfolk. Un régiment de troupes régulières et deux cents hommes *à la minute** s'avancèrent pour défendre cette place, et attaquèrent les Anglais dont ils tuèrent un nombre considérable, sans qu'eux-mêmes perdissent un seul homme. Repoussé jusque sur ses vaisseaux, Dunmore commença dès le lendemain, 1er Janvier 1776, une vive canonnade sur la ville qu'il parvint à réduire en cendres. Ensuite il remonta les rivières de la Virginie, brûlant les maisons et ravageant les plantations. Sur les frontières

* Les hommes à la minute (*minute men*) étaient des miliciens toujours prêts à marcher.

des provinces méridionales, les royalistes, dont le nombre etait grand, s'organisèrent en compagnies ; mais partout ils rencontrèrent des patriotes, partout ils furent battus. Le gouverneur de la Caroline du Nord s'était rendu à bord d'un vaisseau de guerre mouillé sur la rivière de Cap Fear, lorsque le gén. Clinton, qui devait commander les forces anglaises dans le Sud, arriva avec quelques troupes. Clinton, ne croyant pas prudent pour lui de commencer ses exploits dans cette province, se détermina à marcher sur Charleston, dans la Caroline du Sud. On l'y attendait ; aussi s'était-on mis en mesure de l'y recevoir. Tous les habitans, riches et pauvres, s'étaient occupés des préparatifs de défense ; un fort, auquel on donna plus tard le nom de Moultrie, en honneur de celui qui le commanda, s'était élevé comme par miracle sur l'île de Sullivan, à l'embouchure de la rivière. Dans les premiers jours de Juin, la flotte anglaise jeta l'ancre au large de Charleston. Quelques troupes de la Caroline du Nord et de la Virginie étaient venues se mettre sous les ordres du gén. Lee. Les rues de la ville étaient barricadées ; tous les moyens de défense

avaient été employés ; on avait été jusqu'à démolir des bâtimens précieux, afin d'encombrer le passage. La flotte anglaise, que commandait Sir Peter Parker, se composait de deux vaisseaux de cinquante pièces de canon, quatre frégates, et quatre autres de moindre port. Dans la matinée du 28 Juin cette flotte commença l'attaque du fort Moultrie par une canonnade qui dura pendant trois heures sans interruption ; mais la garnison y répondit avec tant d'adresse que, sur les neuf heures du soir, les vaisseaux foudroyés se retirèrent avec beaucoup de difficulté. Les Anglais eurent au-delà de deux cents hommes de tués ou de blessés, tandis que les Américains ne perdirent que dix hommes, et n'en eurent que vingt-deux de blessés.

Ainsi un faible corps de trois cent soixante-quinze hommes de troupes régulières et quelques miliciens, à l'aide d'un fort bâti en bois de palmier, désemparent et repoussent une flotte puissante commandée par des officiers expérimentés. Tant il est vrai que, même avec des forces supérieures, il est difficile de subjuguer un peuple qui connaît la justice de sa cause, et qui combat *pro aris et focis.*

Toutes les troupes anglaises s'étant rembarquées quelques jours après, la flotte entière fit voile pour New-York, et la Caroline du Sud se trouva, pour cette fois, délivrée des ravages de l'ennemi.

Ce succès que la Providence donnait aux Américains du Sud les encouragea beaucoup, et ranima Washington à qui les affaires du Nord donnaient de grandes inquiétudes. Son armée avait éprouvé des changemens considérables pendant le cours de l'hiver ; le terme des engagemens était arrivé ; la plupart de ses troupes étaient rentrées dans leurs foyers et remplacées par de nouvelles recrues ; de sorte qu'il lui fallait beaucoup de patience en cherchant à se créer des forces disciplinées. Il persistait encore dans son opinion qu'il lui serait possible de chasser l'ennemi de Boston. En écrivant au Congrès à ce sujet, il disait: " Je ne puis m'empêcher d'avouer que la situation où je me trouve m'est bien pénible ; car il n'est pas très agréable d'avoir fixés sur moi les yeux de tout un continent qui s'attend à de grands événemens, quand je me vois restreint dans toutes mes opérations militaires par le manque absolu des moyens nécessaires

à leur exécution ; surtout quand les efforts que je fais pour cacher ma faiblesse aux ennemis la cachent aussi au peuple américain et servent à augmenter son étonnement."

Ayant, vers la fin de Février, reçu un envoi de poudre, il résolut d'entreprendre de forcer le gén. Howe à évacuer Boston, et il commença l'attaque dans les premiers jours de Mars. Un fort détachement d'Américains s'empara des hauteurs de Dorchester et, quoique le terrain fût gelé, y éleva, en une nuit, des retranchemens suffisans pour les couvrir presqu'entièrement. Il ne restait aux Anglais d'autre alternative que d'abandonner la place ou de chasser les Américains de ces hauteurs ; c'est à ce dernier parti qu'ils s'arrêtèrent, et une flotte chargée de troupes descendit la baie pour l'exécuter. Cependant celui

Qui gouverne à son gré les ondes et les vents

ne le leur permit pas. Une tempête vint disperser leurs vaisseaux et les mettre hors d'état de continuer leur entreprise ; et, avant que ces avaries ne fussent réparées, les Américains avaient fortifié leur position de manière à la rendre imprenable. Supposant que la plus

grande partie des troupes anglaises composaient cette expédition, Washington se préparait à faire attaquer celles qui étaient restées à Boston, lorsque le général anglais, désespérant de prendre les hauteurs de Dorchester, se décida à évacuer cette ville. Quand Washington fut informé de cette résolution du gén. Howe, il ne douta point que son intention ne fût de se diriger sur New-York, et fit partir sur-le-champ pour cette ville une grande partie de son armée.

Le 17 Mars les Anglais s'embarquèrent ; la flotte entière mit bientôt à la voile, et le reste de l'armée américaine marcha sur New-York. Quand Washington entra dans Boston, les habitans, transportés de joie, le reçurent comme leur libérateur ; dans un discours qu'on lui adressa publiquement, ils exprimèrent ce vœu : " puissiez-vous continuer long-temps votre noble carrière, favorisé du ciel et estimé de tous les hommes vertueux !" La flotte anglaise, après s'être arrêtée pendant quelques mois à Halifax, en repartit pour l'Ile-des-États (*Staten-Island*,) où les troupes royales descendirent au commencement de Juillet.

## CHAPITRE III.

### 1776—1777.

En prenant les armes, les Américains n'avaient d'abord eu d'autre intention que celle de repousser la force par la force, et de résister à des lois oppressives autant qu'injustes; mais quand ils apprirent que l'Angleterre avait, à prix d'or, obtenu les secours de quelques troupes étrangères, qu'elle avait réussi à engager dans son parti plusieurs tribus d'Indiens, ils commencèrent à penser sérieusement à se séparer de la métropole et à se déclarer indépendans. Quelques hommes hardis s'étaient d'abord exprimés sur ce sujet, qui fut bientôt agité et discuté dans toutes les colonies. Plusieurs Assemblées provinciales approuvèrent ce parti; et le sept Juin 1776, la proposition en fut faite au Congrès par Richard Henri Lee et appuyée par John Adams. Elle était conçue en ces termes: "Décrétons, que ces Colonies sont, et ont droit d'être des États

libres et indépendans ; et que toute union politique entre elles et la Grande Bretagne est, et doit être entièrement rompue." Le Congrès tenait alors ses séances à Philadelphie, et la chambre de l'Hôtel-de-Ville qu'il occupait a, toujours depuis, porté le nom de "Salle de l'Indépendance."

Les treize Colonies, après une délibération longue et sérieuse, autorisèrent enfin leurs représentans à consentir à cette proposition que le Congrès adopta le deux de Juillet. Ce même jour la Déclaration de l'Indépendance fut proposée par la commission que l'on avait chargée de la rédiger ;* et après trois jours de débats pendant lesquels plusieurs amendemens furent proposés et admis, elle fut adoptée, le 4 de Juillet, et signée par tous les membres présens, à l'exception d'un seul qui regardait cette démarche comme prématurée. Parmi les amendemens que fit le Congrès au projet ori-

* La Déclaration de l'Indépendance, que nous donnons à la fin de ce volume, fut rédigée par Thomas Jefferson, élu Président des États-Unis en 1804. La proposition d'autoriser cette Déclaration fut appuyée, comme nous venons de le voir, par John Adams qui fut aussi élu Président. Ces deux patriotes éminens moururent le 4 de Juillet 1826, c'est-à-dire, un demi-siècle, jour pour jour, après l'avoir signée.

ginal de cette déclaration, fut l'insertion des mots " Pleins d'une ferme confiance dans la protection de la divine Providence," dans la dernière phrase, où il déclarent : " Nous engageons mutuellement, au soutien de cette déclaration, notre vie, nos biens, et notre honneur sacré." Ainsi ce corps auguste voulait exprimer dans le document le plus important de l'histoire de notre patrie, leur ferme croyance que le succès de leur entreprise dépendait de la faveur du ciel. Cette déclaration, d'abord écrite et signée sur du papier, fut plus tard copiée sur du parchemin et signée de nouveau le deux d'Août. Plusieurs personnes qui n'étaient pas membres du Congrès, à l'époque de son adoption, s'empressèrent de la signer, ainsi que ceux qui étaient alors absens. La copie sur parchemin, que l'on garde soigneusement dans les archives de la nation, contient cinquante-six signatures Les Américains ont une telle estime pour ceux qui ont signé ce document, que l'on a publié la biographie de chacun d'eux. L'anniversaire du jour où la Déclaration fut adoptée par le Congrès a, toujours depuis, été célébré comme un jour d'allégresse et de reconnaissance pour les bienfaits

de la Providence à qui nous devons la liberté dont jouit notre patrie.

Ne luttant plus pour obtenir la révocation de lois injustes, mais pour conserver le rang qu'ils venaient de prendre solennellement parmi les nations, les Américains prirent une nouvelle activité ; les différens ÉTATS, en perdant le nom de colonies, parurent s'animer d'une nouvelle ardeur. Il fallait que chaque habitant prît parti pour ou contre sa patrie, et l'opinion fut presque unanime pour la liberté et l'indépendance.

Pendant que se faisait cette célèbre déclaration, le frère du gén. Howe arrivait à Staten-Island avec une flotte considérable et de nombreuses troupes. Washington n'avait rien négligé pour défendre New-York ; mais il vit bientôt qu'il ne pouvait empêcher les vaisseaux anglais de remonter l'Hudson. Pendant qu'il s'occupait de fortifier toutes les positions menacées, on lui remit des lettres adressées par l'Amiral aux gouverneurs royaux, par lesquelles il les priait d'informer le peuple américain qu'il était autorisé par le roi à accorder le pardon à tous ceux qui rentreraient dans la voie du devoir, et des récompenses à ceux qui

emploieraient leur influence pour les y porter. Washington envoya sur le champ ces papiers au Congrès qui les fit publier. Sur ces entrefaites le gén. Howe fit descendre à terre, avec un pavillon blanc, un officier porteur d'une lettre adressée à "Monsieur George Washington." Celui-ci regarda comme une insulte faite à ses compatriotes qu'on ne lui donnât pas le titre de "Général-en-chef;" et il la refusa. Le même officier revint bientôt avec une autre lettre adressée à "Monsieur George Washington, &c. &c. &c.," et lui dit que ces &c. &c. &c. signifiaient tout ce qui devait suivre le nom. Washington répondit qu'ils signifiaient tout ce qu'on voulait, et qu'il ne pouvait recevoir une lettre qui traitait d'affaires publiques et lui était adressée comme s'il n'occupait aucun rang. L'officier l'assura que l'on n'avait eu nulle intention de l'offenser et que le gén. Howe et l'amiral, son frère, avaient été nommés par le roi pour "calmer la malheureuse contestation qui s'était élevée." Washington lui répondit qu'il n'avait reçu du Congrès aucun pouvoir de traiter sur ce sujet: mais que, d'après ce qu'il avait entendu dire, le gén. Howe et son frère n'étaient autorisés

qu'à pardonner; "et," ajouta-t-il, "ceux qui n'ont commis aucune faute n'ont point besoin de pardon: les Américains ne font que défendre ce qu'ils regardent comme leurs justes droits."

L'armée anglaise, qui se montait à vingt-quatre mille hommes, abondait en munitions, et était appuyée par une flotte nombreuse. L'armée américaine, composée d'environ treize mille hommes occupant trois positions différentes, avait à peine des armes; et Washington, en rendant compte de cette triste situation, ajoutait: "Ces détails sont affligeants, mais ils n'en sont pas moins vrais. J'espère voir s'améliorer notre condition. Quoi qu'il arrive, je ferai tous mes efforts pour atteindre le grand but que nous avons en vue. Les troupes, autant que j'en puis juger par les apparences, sont disposées à me seconder. La supériorité de l'ennemi et l'attaque qu'elles en attendent, ne leur ont rien fait perdre de leur ardeur." Une partie de l'armée occupait Long-Island, et le reste l'île-du-gouverneur, celle d'York, et Paulus-hook. Washington ne négligea rien pour encourager ses troupes; "Nous arrivons peut-être," leur dit-il, "au

moment qui doit décider si les Américains sont nés pour être libres. Le sort à venir de millions d'hommes dépend, après Dieu, du courage et de la conduite de cette armée. Que la justice de notre cause, que la confiance en celui qui donne la victoire, nous anime au milieu des dangers et nous porte à des actions d'éclat."

Le 22 Juillet, le gén. Howe fit passer ses troupes à Long-Island; les Américains se mirent sur la défensive. Un détachement de ces derniers, qui avait été posté de manière à reconnaître et annoncer l'approche de l'ennemi, se laissa surprendre: tous furent faits prisonniers; ce qui facilita aux Anglais les moyens d'attaquer avec beaucoup d'avantage. Ils le firent en effet, avec des forces si considérables et sur tant de points différens, que les Américains, tout en faisant des prodiges de valeur, furent repoussés de toutes parts. Le gén. Washington se rendit à Brooklyn, où il eut la douleur de voir écraser ses soldats sans pouvoir les secourir. Il sentait que s'il envoyait le gros de l'armée pour les soutenir, c'était s'exposer à voir cette armée entière détruite par des forces supérieures, et le sort de

sa patrie se décider sans retour. Les Anglais s'étaient campés vis-à-vis des Américains qui restaient, et Washington résolut de sauver ses compatriotes en les tirant de Long-Island. Il prit si bien ses mesures que, pendant la nuit du 28, toutes les troupes, l'artillerie, les magasins militaires et une grand partie des provisions arrivèrent en sureté à New-York. La nuit était si profonde et il fit le lendemain matin un brouillard si épais, que quoique l'ennemi ne fût qu'à quelques centaines de pas, il n'eut connaissance du mouvement qui venait de s'opérer que lorsqu'il lui fut impossible d'y mettre obstacle. Washington avait dirigé cette retraite lui-même ; depuis le commencement de l'action dans la matinée du 27 Juillet, jusqu'au 29 que le passage fut effectué, il n'avait pas pris un seul instant de repos : à peine avait-il quitté la selle de son cheval. Il ne s'occupa de sa propre sureté que lorsque le dernier bateau quitta le rivage : il y entra le cœur navré.

Cet événement découragea tellement l'armée que, comme Washington l'écrivait au Congrès, sa situation devint vraîment critique : il eut la

douleur de voir des régimens entiers, en proie au désespoir, reprendre le chemin de leurs foyers.

Le premier usage que fit Howe de sa victoire fut d'adresser un message au Congrès, portant que, quoiqu'il ne pût en considérer les membres comme formant un corps politique légitime, ni traiter avec eux comme tels, cependant, comme il avait plein pouvoir d'entrer en accommodement, il était prêt à accepter une entrevue avec ceux d'entre eux qui voudraient bien s'y présenter comme simples particuliers, et à quelque endroit qu'il leur plût de nommer. Le Congrès lui fit dire que comme corps représentatif d'une nation libre et indépendante, il ne pouvait envoyer conférer avec lui aucun de ses membres comme simple particulier; mais que, désirant la paix, il avait chargé une commission de recevoir les offres qu'il lui était permis de faire. En effet, Benj. Franklin, John Adams, et Édouard Rutledge, qui composaient cette commission, se rendirent à Staten-Island, où le général anglais les reçut avec beaucoup d'égards; mais comme le *sine quâ non* de tout ce qu'il avait à leur

proposer était la soumission des colonies, ils ne voulurent pas en entendre davantage et la négociation en resta là.

D'après le mouvement des troupes anglaises et de la flotte, Washington jugea qu'on voulait cerner New-York, et le forcer à livrer bataille ; ce qui eut causé la ruine de son armée, délabrée comme elle l'était alors : il crut prudent d'évacuer cette ville. En écrivant à ce sujet au Congrès, il dit : " Nous avons de tous les côtés le choix des difficultés. * * * De notre part la guerre doit être tout-à-fait défensive ; nous devons éviter une bataille générale, à moins que la nécessité ne nous y contraigne ; et c'est cette nécessité que nous devons nous attacher à fuir." Tous les officiers de l'armée partageaient l'opinion du généralissime, que New-York devait être évacué ; et il s'occupa sur-le-champ de faire transporter en lieu sûr les bagages et les munitions. Il avait, dès que l'ennemi s'était montré à Staten-Island, engagé les habitans de New-York à en éloigner les femmes et les enfans. Les Américains se concentrèrent sur Kingsbridge, et l'ennemi prit possession de la ville le 15 de Septembre.

La situation de l'armée Américaine devenait

de plus en plus pénible pour Washington ; le temps des enrôlemens allait expirer, et il était fort douteux que l'on pût remplacer sans délai ceux qui allaient quitter les drapeaux. Il écrivit au Congrès à ce sujet, le suppliant de prendre de promptes mesures pour maintenir l'armée en nombre suffisant. Le commencement de sa lettre montre à la fois l'inquiétude qui l'agitait, et sa fidélité pleine de modestie. "Je vais prendre quelques instans sur les heures consacrées au repos, pour exprimer au Congrès mon opinion sur plusieurs sujets importans. Je le ferai avec cette franchise qui doit caractériser l'homme sincère et cette liberté que l'on peut prendre en transmettant des avis utiles, sans s'exposer à être taxé de présomption." Le Congrès goûta le conseil que contenait cette longue et sérieuse lettre, et nomma des commissaires pour aviser aux moyens de faire de nouvelles levées.

Le gén. Howe voulait enlever à l'armée Américaine toute communication avec les états de la Nouvelle-Angleterre, et cherchait en conséquence à occuper une position intermédiaire ; mais Washington était trop bien sur ses gardes, pour le lui permettre. Plusieurs petits com-

bats eurent lieu, mais il évita soigneusement un engagement général jusqu'à ce qu'enfin, occupant des hauteurs très avantageuses, près de White-Plains, dans l'état de New-York, il offrit la bataille. Howe refusa, changea ses plans et descendit lentement l'Hudson pour pénétrer dans le New-Jersey. Aussitôt que Washington découvrit ce projet, il en fit informer le gouverneur de cet État et le gén. Green qui y était posté avec quelques troupes, les engageant à faire tout en leur pouvoir pour se défendre. Lui-même, après avoir placé quelques troupes dans les forts qui défendaient le passage des Highlands, entra, au milieu du mois de Novembre, dans le New-Jersey avec sa petite armée, suivi jusqu'à New-Brunswick, où il s'arrêta, par le général anglais Cornwallis qui commandait des forces considérables. Là il eut encore le chagrin de voir son armée diminuer journellement par le départ des soldats dont l'engagement était expiré. Il s'adressa au gouverneur pour obtenir des renforts que celui-ci ne put lui donner. Alors il écrivit au gén. Lee qui commandait l'armée de l'Est, de venir se joindre à lui en toute hâte. Il avait besoin, dans cette situation embarras-

sante, de toute sa sagesse et de toute sa fermeté. Son armée était réduite à environ trois mille hommes mal armés, mal vêtus, et dont la plupart étaient sans souliers. Celle qui le poursuivait se montait à plus de six mille hommes bien armés, bien vêtus, bien nourris et pleins d'ardeur. Le contraste frappant qu'offraient ces deux armées semblait devoir assurer le triomphe à celle du roi.

Affligé, mais ne se laissant point abattre par cette situation désastreuse, Washington ne perdit pas courage un seul instant : il ne cessait, au contraire, de ranimer ses troupes et de leur assurer qu'elles ne tomberaient point entre les mains des Anglais. Il resta à New-Brunswick jusqu'à ce que l'ennemi parut ; puis, se dirigeant vers la Delaware, il parvint, en peu de temps, à faire transporter en Pennsylvanie le peu de bagages et de munitions qui lui restaient, et les blessés et les malades à Philadelphie.

Les habitans de cette ville firent tout ce qu'ils purent pour le seconder : quinze cents d'entre eux vinrent se réunir sous ses drapeaux. Washington avait renvoyé douze cents hommes à Princeton afin d'encourager

les habitans du New-Jersey, et dans l'espoir qu'en paraissant ainsi s'avancer vers l'ennemi, il pourrait retarder sa marche. Il s'avança lui-même vers ce village aussitôt que les troupes de Philadelphie se réunirent à lui ; mais, apprenant que Cornwallis, qui avait reçu des renforts considérables, se dirigeait de son côté par plusieurs chemins différens, de manière à pouvoir l'envelopper, il fut de nouveau obligé de battre en retraite et de repasser la Delaware, saisissant tous les bateaux, rompant tous les ponts sur les rivages du Jersey, et postant ses troupes de manière à garder, aussi bien que possible, tous les endroits guéables du fleuve.

Les Américains achevaient de passer lorsque les Anglais se montrèrent. Comme le gros de leur armée était à Trenton, et qu'ils avaient des détachemens postés au-dessus et au-dessous de cette ville, il était impossible de savoir où ils se proposaient d'entreprendre le passage. Washington envoya quelques officiers à Philadelphie, avec ordre d'y former des lignes de défense et de prendre les mesures nécessaires pour la sureté des magasins militaires. Le 8 Décembre, il expliqua à tous ses officiers ce qu'il désirait qu'il fissent, en cas que l'ennemi

entreprît de passer. "Jusqu'où," lui demanda l'un d'eux, d'un air triste, "devons-nous battre en retraite ?"—"Jusqu'en Virginie," répondit Washington, "et si l'on vous y suit, passez les monts Alleghanys. Nous verrons alors ce que nous devrons faire."

Cependant le gén. Lee, avançant lentement avec ses troupes, avait eu l'imprudence de passer la nuit dans une ferme à trois milles de son armée, et à vingt de l'ennemi. Informé de cette circonstance le général anglais fit partir sur-le-champ un détachement bien monté qui arriva à la ferme et l'entoura avant que Lee ne l'eût quittée : il fut pris, conduit à l'armée anglaise et considéré comme déserteur du service de la Grande-Bretagne. Le gén. Sullivan que son rang mettait alors à la tête des troupes, se dirigea sans délai vers Washington, qu'il rejoignit bientôt.

Cornwallis ne pouvait se procurer des bateaux pour passer la Delaware ; et, comme l'hiver commençait à se faire sentir, il se détermina à mettre ses troupes en quartiers d'hiver. Il en posta une partie à Princeton et le reste dans les principales villes de cette partie du New-Jersey.

Pendant que ces étrangers habitaient des logemens commodes et bien chauffés, les Américains restaient exposés à toute la rigueur de la saison, n'ayant d'autres lits que la terre gelée, ni d'autres oreillers que leurs havresacs; car les fermes étaient trop écartées les unes des autres pour qu'ils pussent s'y abriter. Sans doute que beaucoup d'entre eux offraient alors à Dieu leurs prières humbles et ferventes, et que, pleins de confiance en sa protection, il dormaient aussi profondément que leurs ennemis.

Washington pensait que Cornwallis ne resterait dans ses quartiers d'hiver que jusqu'à ce que la glace fût assez forte pour porter son armée, et il cherchait quelque moyen sûr d'en arrêter la marche. Bientôt, remarquant qu'elle était très dispersée, il forma un plan hardi dont il dirigea lui-même l'exécution. "Ils ont trop étendu leurs ailes," dit-il, "il est temps de les leur couper." Il divisa son armée en trois parties: l'une, composée d'environ deux mille quatre cents hommes, commandée par lui-même, devait passer la Delaware à M'Konky's Ferry, environ neuf milles au-dessus de Trenton; et là se séparer et

marcher sur cette ville par deux routes diffé rentes ; les uns suivant le cours de la rivière, les autres, la route de Pennington. La seconde division de l'armée, sous les ordres du gén. Irvine devait passer la rivière en face de Trenton, s'emparer du pont, qui était au-dessous de la ville, de manière à couper à l'ennemi toute retraite de ce côté. La troisième, sous les ordres du gén. Cadwalader devait passer à Bristol, et attaquer les troupes postées à Burlington.

C'est pendant la nuit du jour de Noël que devait s'effectuer le passage des trois divisions. A l'entrée de cette nuit il commença à grésiller : le froid était excessif, le fleuve charriait des monceaux de glace, et bientôt un orage, mêlé de neige et de pluie que fouettait un vent violent, vint rendre cette scène encore plus terrible et plus dangereuse. Washington et la division qu'il commandait luttèrent avec un courage admirable contre tous ces obstacles et atteignirent enfin, à quatre heures du matin, le rivage du New-Jersey. Ils se divisèrent alors, ainsi qu'on l'avait projeté, en deux corps dont l'un prit la route qui longeait la rivière, et l'autre celle de Pennington.

Il était huit heures lorsque Washington arriva à Trenton. Il tomba tout-à-coup sur les avant-postes de l'ennemi, et entendit bientôt l'autre division faire de même. Le col. Rawle, qui commandait les Anglais, s'était hâté de rassembler ses troupes et s'avançait pour repousser les Américains, lorsqu'il reçut une blessure mortelle. Alors les Anglais, sans chef et dans le plus grand désordre, prirent la fuite ; mais bientôt, enveloppés par un détachement que Washington avait envoyé pour leur couper la retraite, ils mirent bas les armes et furent tous faits prisonniers.

Cependant les deux autres divisions de l'armée américaine, sous les ordres des généraux Irvine et Cadwalader, n'ayant pu surmonter les obstacles et franchir le fleuve, cette partie du plan de Washington échoua ; et comme il ne voulait pas s'exposer à être attaqué par les forces réunies de l'ennemi, il repassa la Delaware avec ses prisonniers et les munitions dont il s'était emparé. Le nombre des prisonniers se montait à mille environ : les Américains avaient eu deux hommes de tués et trois, dont l'un était officier, de blessés.

Le succès de ce hardi coup-de-main étonna

beaucoup les Anglais qui croyaient les patriotes trop faibles même pour entreprendre de leur résister, quand il leur plairait de quitter, pour les attaquer, leurs excellens quartiers d'hiver.

Cornwallis, qui s'était rendu à New-York, reprit, en toute hâte et avec un renfort de troupes, la route du New-Jersey, afin de regagner le terrain qu'il avait perdu d'une manière si inattendue. L'officier anglais qui occupait Burlington marcha sur Princeton, et le gén. Cadwalader vint prendre possession de la place qu'il quittait.

Washington, ne voulant point rester oisif, était aussi rentré dans le New-Jersey dans l'intention d'en regagner au moins une partie ; et, pendant que les Anglais concentraient toutes leur forces à Princeton et y élevaient quelques fortifications, lui rassemblait toutes les siennes à Trenton. Il n'y fut pas vingt-quatre heures sans apprendre que Lord Cornwallis approchait. Alors il traversa la petite rivière d'Assumpinck le long de laquelle il disposa son armée. Les Anglais, après avoir vainement tenté de la traverser aussi, firent halte et se mirent en devoir d'allumer les feux de leur bivouac.

La situation de Washington était critique. S'il conservait sa position, il était presque sûr de se voir attaqué, dès le point du jour, par des forces bien supérieures aux siennes ; et la ruine de son armée devait en être la conséquence inévitable. Repasser la Delaware, remplie comme elle l'était de glace flottante, était presque impossible. Dieu lui donna la sagesse et la force dont il avait si grand besoin pour se décider et pour agir dans cette dangereuse situation.

Les feux des bivouacs anglais répandaient une lumière très vive : Washington en fit allumer, sur le bord de la rivière, de semblables dont les flammes massives et brillantes servirent à-la-fois à cacher sa retraite à l'ennemi, et à éclairer ses troupes dans les préparatifs de départ qu'elles faisaient en silence.

La divine providence favorisa les Américains, cette nuit-là, d'une manière toute particulière. Sans doute que parmi ceux qu'elle sauva de ce danger, plus d'un père assis, bien des années après, près de son foyer paisible et entouré d'enfans pour les droits desquels il avait combattu, s'est plu à leur raconter, le cœur pénétré de reconnaissance, comment le

puissant maître des vents et des nuages les avait dirigés de manière à aider un peuple qui défendait sa liberté. Le dégel et une pluie légère avaient, depuis plusieurs jours, rendu les routes extrêmement difficiles ; mais tout-à-coup les nuages se dissipèrent et un vent d'ouest aussi froid que violent vint geler la terre et faciliter ainsi la marche des Américains qui arrivèrent le lendemain matin à très peu de distance de Princeton.

Trois régimens anglais y étaient campés et auraient été complétement surpris, si quelques uns des leurs, qui se trouvaient à plus d'un mille de distance, n'avaient aperçu les armes des Américains que trahissait le soleil levant, et n'avaient aussitôt donné l'alarme. Les Anglais s'avancèrent bientôt et commencèrent l'attaque. Les miliciens qui occupaient le devant de l'armée américaine reculèrent, et le brave Mercer, général Virginien très estimé, périt en cherchant à les rallier. Washington, certain qu'une défaite serait ruineuse pour son pays, pousse son cheval, et se précipite à la tête des siens qu'il ramène bientôt à la charge, par son exemple et les ordres qu'il donne. Exposé au feu des deux partis, mais couvert

du bouclier protecteur du Dieu des armées, il entre à Princeton, dont il s'empare après un combat de quelques instans, et fait prisonniers trois cents ennemis qui s'étaient réfugiés dans le collége, mais qu'il sut bientôt forcer à se rendre.

Un officier de milice passant, un moment après l'action, près de quelques cadavres, croit entendre un gémissement. Plein d'humanité et ne sachant point distinguer un ennemi d'un ami dans un homme souffrant, ce brave officier s'arrête, écoute, et découvre bientôt le malheureux Anglais. Il le soulève avec précaution et lui offre ses secours. "Non," répond faiblement le blessé, "il est trop tard;" et faisant un effort pour prononcer son propre nom et celui de son officier, il ajoute: "Prenez ma montre et portez-la-lui. Quant au rasoir que vous trouverez dans mon sac, acceptez-le comme un gage de la reconnaissance d'un homme mourant." Ses yeux se fermèrent alors pour ne plus se rouvrir. Sa commission fut remplie fidèlement, et son présent gardé avec soin et souvent montré dans la suite par celui qui l'avait reçu, comme une preuve de

la confiance qu'il avait inspirée à un ennemi mourant.

Le meme officier, en donnant à sa famille une relation du combat de Princeton, écrivait: " Je voudrais pouvoir vous parler de cet homme vraiment grand, le gén. Washington, mais je ne saurais trouver les expressions nécessaires pour vous donner de lui une juste idée. Je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai en le voyant braver tous les dangers, volant de rang en rang au milieu de mille morts; sa vie, si utile à la patrie, ne tenant, pour ainsi dire, qu'à un cheveu. Je ne pensais plus à la mienne ; je ne voyais que lui."

Pendant que Washington battait ainsi les Anglais, Cornwallis et ses troupes, auxquels il avait si habilement échappé pendant la nuit, s'étaient mis sous les armes, prêts à commencer l'attaque avec le jour ; ils furent si surpris de ne trouver ni l'armée américaine ni ses bagages, que quand ils entendirent le bruit de leurs propres canons à Princeton, ne pouvant s'imaginer que Washington s'y fût déjà rendu, ils crurent, quoiqu'on fût alors en Janvier, que ce ne pouvait être que le tonnerre.

Cependant la malheureuse condition des troupes américaines empirait de jour en jour ; deux nuits s'étaient écoulées sans qu'elles eussent pu se livrer au sommeil. La marche avait été fatigante et pénible ; la plupart de ces braves, manquant de chaussure, laissaient des traces de sang partout où ils passaient : aucun d'eux n'était vêtu comme l'exigeait la rigueur de la saison. Dans cette situation désastreuse, Washington avait tout à craindre s'il était attaqué par l'armée anglaise, beaucoup plus nombreuse et en meilleur état que la sienne ; C'est pourquoi il renonça au projet qu'il avait formé de se rendre à New-Brunswick ; et, après avoir détruit tous les ponts entre cette ville et Princeton, il se rendit à Pluckemin pour y laisser reposer ses troupes. Cornwallis, alarmé de ce qui s'était passé à Trenton et à Princeton, marcha sur New-Brunswick et s'occupa de mettre en sureté ses dépôts militaires.

Les souffrances auxquelles le manque de tentes, d'habits et de couvertures exposait les Américains détermina leur général à les mettre en quartier d'hiver à Morristown.

La petite-vérole avait fait d'affreux ravages

dans l'armée américaine. La vaccine n'était pas encore connue ; et l'inoculation ne se faisait que rarement dans ce pays. Le gén. Washington forma le projet hardi, mais judicieux, de faire inoculer tous les officiers et soldats qui n'avaient point eu cette maladie. Ce projet réussit complétement : les troupes, exemptes de fatigues pendant le cours de la maladie, et protégées par Celui qui guérit tous nos maux, recouvrèrent bientôt la santé.

Le succès inattendu des attaques faites à Trenton et à Princeton par une armée que l'on croyait vaincue, sauva Philadelphie pour cet hiver, et ranima tellement l'ardeur des Américains, que la difficulté de lever des troupes pour la campagne suivante fut beaucoup moin dre dans tous les états.

Le Congrès décréta que l'on enrôlerait les soldats qui consentiraient à servir jusqu'à la fin de la guerre. C'est ce qu'avait demandé Washington ; parce que la courte durée des engagemens avait souvent diminué son armée au moment où il avait le plus besoin de force. Quand l'armée américaine s'était retirée du New-Jersey, les habitans de cet état, perdant tout espoir, n'avaient pas même pensé à se dé-

fendre ; mais la nouvelle des combats de Trenton et de Princeton ranima le courage de tous : des compagnies nombreuses s'organisèrent et les Anglais n'occupaient déjà plus qu'Amboy et New-Brunswick, quand Washington conduisit ses troupes à Morristown.

Cependant au milieu des désastres et des revers qu'avait éprouvés la nation, le Congrès ne s'était point laissé abattre. Se reposant toujours sur la justice de sa cause et la bonté de la providence divine, il persistait à défendre l'indépendance qu'il avait proclamée. Dans la crainte que l'ennemi ne s'emparât de Philadelphie, il transporta ses séances à Baltimore. Là ce Corps auguste déploya une sagesse et une fermeté qui donnent à ceux qui le composaient à cette époque, des droits à la reconnaissance de leurs concitoyens et à l'admiration de tous les amis de la liberté. Il fit rédiger une adresse aux différens états dans laquelle il s'efforça, avec toute l'éloquence du plus ardent patriotisme de ranimer le courage de ses compatriotes que les revers récens semblaient avoir presque entièrement abattu.

Pendant que sa patrie gémissait sous le poids de ses infortunes, Washington éprouvait une inquiétude proportionnée à l'importance de la charge qu'on lui avait confiée. Quand son aide-de-camp Brooks revint d'une tournée qu'il avait faite dans le Massachusetts dont il avait été gouverneur, il le trouva vivement affligé; et en s'entretenant avec lui du délabrement de l'armée et des maux que souffrait la patrie, il vit des larmes s'échapper des yeux de son général, qui lui dit: "Je n'ai d'espoir qu'en Dieu. Allez, Monsieur; retournez dans le Massachusetts, et faites tout ce que vous pourrez pour y obtenir des soldats et de l'argent." Ainsi pensait et parlait l'homme qu'aujourd'hui les nations admirent; il savait qu'il existe un Dieu qui gouverne non-seulement les cieux, mais les affaires des hommes.

Les troupes que Washington avait réunies à Morristown étaient si peu nombreuses que, pour leur donner l'apparence d'une armée, il envoyait de petits détachemens se montrer à l'ennemi sur plusieurs points différens. Au moyen de cette ruse de guerre et à l'aide de

la milice du New-Jersey, il réussit à empêcher les Anglais de se répandre de nouveau dans les campagnes.

A l'approche du printemps le général-en-chef éprouva quelque difficulté à réunir comme il le désirait les troupes qui venaient d'être levées ; car, les Anglais étant maîtres de l'océan et, conséquemment, libres de porter la guerre où ils le jugeraient à-propos, chaque état voulait être à même de se défendre ; ce qui ne pouvait se faire qu'en divisant les forces de la nation en petits corps éloignés les uns des autres. Washington possédait ce jugement solide qui sait tirer le meilleur parti des plus petits moyens : il résolut de préparer tout pour la défense des états de l'Est, du passage des Highlands, dans celui de New-York, où il était important de conserver des forts, et de Philadelphie dont Cornwallis semblait désirer beaucoup de s'emparer. Ayant disposé des troupes pour l'exécution de ce dessein, il se campa avec environ six mille hommes à Middlebrook, dans le New-Jersey.

Dans les premiers jours de Juin, les Anglais qui s'étaient renforcés de troupes arrivées à

New-York, commencèrent plusieurs marches et contre-marches, dans l'intention de forcer Washington à sortir de son camp et à livrer bataille. Mais celui-ci, trop prudent pour donner dans le piége, restait impassible dans ses positions inexpugnables, observant leurs mouvemens et toujours prêt à se défendre en cas d'attaque. Il écrivait de Morristown au gén. Arnold qu'il croyait que l'intention de l'ennemi était de détruire son armée et de s'emparer de Philadelphie ; mais qu'il se proposait bien de ne rien épargner pour déjouer ces projets.

Voyant que rien ne pouvait déterminer les Américains à sortir de leur camp, le général anglais prit le parti de quitter le New-Jersey et de faire embarquer ses troupes pour les diriger vers la baie de Chesapeak et la Delaware. Washington avait fait le même mouvement, et le suivait avec précaution, lorsque l'Anglais, changeant tout-à-coup de projet, revint sur ses pas et tenta de se rendre maître des positions que venait de quitter son adversaire ; mais celui-ci, qui l'observait, ne lui en donna pas le temps. Alors l'armée anglaise tout entière passa dans Staten-Island et s'embarqua : aus-

sitôt que la flotte eut mis à la voile et quitté le port de New-York, l'armée américaine s'approcha de Philadelphie.

A cette époque le général anglais Prescot, commandait les troupes royales dans l'état de Rhode-Island : un officier de milice, nommé Barton, informé de l'endroit où devait loger ce général, prend avec lui quelques hommes, fait dix milles par eau sans être vu de la flotte, débarque à un mille du lieu désigné, surprend les sentinelles et apprend au gén. Prescot, qu'il trouve au lit, qu'il est prisonnier et qu'il faut le suivre au quartier américain. Le succès de cette entreprise hardie causa une joie d'autant plus vive, qu'on ne doutait point que les Anglais ne consentissent à échanger le gén. Lee pour le gén. Prescot.

Sir William Howe écrivit au gén. Burgoyne qui commandait les troupes nombreuses que les Anglais avaient à Québec que, quoiqu'il parût se diriger au Sud, son intention était de venir se joindre à lui, et d'attaquer Boston avec leurs forces réunies. Cette lettre fut remise, par celui qui se disait chargé de la porter à Québec, au gén. Putnam qui l'envoya sans délai au général-en-chef. Washington dit

en la lisant qu'il était certain qu'elle n'avait été écrite que pour le tromper; et il n'en fut que mieux convaincu que l'ennemi paraîtrait bientôt devant Philadelphie. Cependant, sachant que l'armée américaine du Nord était faible, il diminua ses propres forces pour la renforcer: prouvant ainsi que l'avantage réel de sa patrie, et non la gloire qu'il eût pu acquérir pour lui-même, était le motif qui dirigeait toutes ses actions.

Il mit en réquisition les milices du Maryland, de la Pennsylvanie et du Nord de la Virginie, et se dirigea, avec ses propres troupes, vers la source de la rivière d'Elk, dans le Maryland. Un officier de milice, en donnant à sa famille une description du spectacle qu'offrait l'armée, lors de son passage à Philadelphie, disait: "En voyant Washington, le plus grand et le plus respectable des hommes, marcher à la tête des troupes américains, les torys se cachaient le visage et tremblaient; tandis que les patriotes, en foule de chaque côté des rues, s'empressaient de lui témoigner leur respect et leur reconnaissance; et si je puis juger de ce qu'il éprouvait alors, je crois qu'il n'aurait pas changé de situation

pour tout ce que peut donner la profusion des rois."

En s'avançant vers la rivière d'Elk, Washington apprit que les Anglais débarquaient. Leurs forces se composaient de dix-huit mille hommes robustes, pleins d'ardeur et bien disciplinés : les siennes se montaient à environ onze mille dont une partie était sans armes.

Voulant donner à ses troupes la position la plus avantageuse pour la bataille qui allait se livrer, il s'avança vers la rivière de Brandywine, dans l'état de la Delaware, et s'empara des hauteurs qui s'étendent de Chad's-Ford vers le Sud. Il savait qu'il fallait ou vaincre ou perdre Philadelphie ; et que le Congrès et le peuple, en général, désiraient qu'il fit tous ses efforts pour protéger cette ville. En faisant ses préparatifs de défense, il fut trompé par de faux rapports sur le nombre et les mouvemens des ennemis ; ce qui fit échouer une partie du plan qu'il avait formé pour les recevoir. Quand ils se montrèrent, il mit tout en œuvre pour inspirer du courage à ses soldats, et le onze Septembre l'action commença. Le combat fut sanglant ; et quoique Howe parvint à chasser les Américains de leurs posi-

tions, ceux-ci, loin de se décourager, étaient prêts à faire un nouvel effort pour sauver Philadelphie.

Washington, après avoir donné à ses troupes vingt-quatre heures de repos, s'avança sur la route de Lancastre jusqu'à un lieu appelé Warren-Tavern, situé à environ vingt-trois milles de Philadelphie. Apprenant bientôt que l'ennemi s'approchait, il se prépara à le recevoir ; mais à peine le combat était-il engagé qu'il survint une pluie si forte que les armes des Américains leur devinrent bientôt inutiles.* Washington, convaincu que son armée n'était pas en état de disputer la victoire, se décida à battre en retraite. Il fit aussitôt transporter en lieu sûr les dépôts militaires qui se trouvaient à Philadelphie ; et Cornwallis prit possession de cette ville le 26 Septembre.

Washington s'était posté au-delà de Germantown, dans l'intention d'attaquer les troupes anglaises qui occupaient ce village ; ce qu'il fit,

* Leurs mousquets étaient en très mauvais état et de différens calibres ; les gibernes avaient été fabriquées avec si peu de soin que les cartouches n'y étaient pas suffisamment garanties de la pluie. Ces obstacles étaient d'autant plus sérieux, que les Américains, pour la plupart, n'avaient point de bayonnettes.

en effet, le quatre Octobre, mais sans succès. Rien n'est plus admirable que le plan qu'il avait formé pour surprendre les anglais dans leur camp et les attaquer à la fois sur tous les points ; mais un épais brouillard vint jeter la confusion dans le mouvement des troupes, dont la marche était d'ailleurs sans cesse arrêtée par les nombreuses et fortes clôtures des propriétés du voisinage. D'un autre côté les Anglais étaient en possession de la maison de Mr. Chew, située au haut du village et bâtie en pierre, d'où ils faisaient un feu continuel sur les Américains à mesure qu'ils avançaient. Tout ce que put faire le général-en-chef fut d'effectuer une retraite si habile qu'elle lui valut les remercîmens du Congrès. Toute malheureuse que fut cette attaque, et quoique la perte des Anglais fût beaucoup moindre que celle des Américains, la nouvelle de cette affaire fit en Europe une impression très favorable à la cause de la liberté ; et ceux à qui l'art militaire n'était pas étranger commencèrent à croire que tant de bravoure et d'habileté finiraient par réussir.

Cependant les Américains, voulant priver Sir William Howe de toute communication

avec sa flotte, avaient obstrué le cours de la Delaware en y enfonçant d'énormes poteaux garnis de fer, et avaient, pour protéger ces obstacles, érigé sur les deux rives de ce fleuve les forts Mifflin et Red-Bank. Il devenait impossible pour Sir William de conserver Philadelphie, à moins qu'il ne réussît à détruire ces ouvrages ; c'est pourquoi il réunit toutes ses troupes dans cette ville et s'occupa sans délai des moyens d'y parvenir. Le comte Donop, officier allemand, partit avec un détachement de douze cents Hessiens pour attaquer le fort Red-Bank, devant lequel il arriva le soir de 22 Octobre. Les Allemands attaquèrent avec beaucoup de bravoure et furent reçus avec une égale intrépidité par le col. Greene et la garnison de cinq cents hommes qu'il commandait. Donop et Wingerode, second officier en grade, ayant été tués presque au même moment, celui que le rang mettait à la tête des troupes prit le parti de se retirer et revint à Philadelphie. Les assaillans perdirent quatre cents hommes, et les assiégés en eurent trente-deux de tués ou de blessés. Après six semaines d'efforts continuels pour bloquer Howe dans Philadelphie, les Améri-

cains furent enfin obligés de céder leurs positions, et la flotte anglaise fut maîtresse de la Delaware.

Parmi les officiers blessés à la bataille de Brandywine, se trouvait un jeune étranger destiné à voir de bonne heure son sang couler pour cette liberté dont il fut toute sa vie le plus intrépide défenseur : c'était le marquis de Lafayette. Né en France et appelé par sa naissance et sa fortune à y occuper un rang distingué, il avait renoncé à cette existence heureuse qu'il pouvait se procurer, et bravé le déplaisir de son souverain pour venir épouser la cause des Américains. A peine avait-il atteint sa dix-neuvième année, lorsqu'il s'était présenté aux commissaires que le Congrès avait envoyés en France pour y solliciter des secours. En vain ceux-ci avaient-ils eu la générosité de lui représenter l'état déplorable dans lequel se trouvait alors l'armée américaine, et les dangers auxquels il allait s'exposer ; rien n'avait pu lui faire changer de résolution. Il s'était empressé de frêter un navire chargé d'armes et de munitions et de passer en Amérique. Arrivé à Charleston dans les premiers mois de 1777, il avait offert ses services au

Congrès qui les avait acceptés avec reconnaissance et lui avait donné le grade de major-général, tître qu'il porta toujours dans la suite de préférence à celui de marquis. Son désintéressement, son aimable caractère et les occasions fréquentes que son grade lui donnait de s'approcher de Washington, établirent entre eux une amitié sincère que la mort seule devait dissoudre.

Ainsi Lafayette, lorsqu'il visita notre patrie pour la première fois, fut accueilli comme un ami de la liberté. La résolution qu'il avait prise de partager les dangers et les privations des Américains ne fut point éphémère ; elle fut aussi durable que sincère. Lorsqu'au mois d'Août 1824, il revint parmi nous contempler avec joie les bienfaits dont le Dieu des nations a comblé ces États florissans, les marques d'allégresse et de reconnaissance qu'il reçut partout où il passa, durent lui prouver que les Américains n'avaient point oublié ses généreux services. Des vieillards qui, comme lui, avaient cinquante ans auparavant, cimenté de leur sang l'Indépendance de l'Amérique, venaient affectueusement lui serrer la main ; des milliers d'enfans s'empressaient autour de lui.

heureux s'ils pouvaient l'entrevoir ; le peuple entier n'avait qu'un seul désir, celui de lui prouver son respect et sa reconnaissance. Le Congrès, répondant au vœu de ses compatriotes, lui offrit plusieurs milliers d'acres de terre et une somme d'argent considérable. Il l'invita à fixer sa résidence aux États-Unis ; mais Lafayette ne pouvait accepter. La France gémissait encore sous le poids de l'oppression ; c'est là que l'appelait la cause de la liberté. Après avoir rendu de grands services à sa patrie, il mourut, le 20 Mai, 1834, n'ayant jamais démenti son caractère et emportant dans la tombe les regrets des deux hémisphères.

## CHAPITRE IV.

### 1777.

PENDANT que Washington soutenait avec opiniâtreté une lutte inégale dans les états du centre, des événemens importans se passaient dans ceux du Nord.

Le ministère anglais avait formé le projet de faire descendre une armée, par les lacs, du Canada sur la rivière d'Hudson, et de s'emparer des forts américains. Le gén. Burgoyne, qui commandait cette expédition, avait engagé à son service plusieurs centaines de guerriers Indiens altérés de sang et de pillage: une flotte l'attendait sur les lacs. La nouvelle de ces préparatifs répandit partout la consternation; l'horreur qu'inspiraient la cruauté et les coutumes outrageantes des naturels ajoutait à la terreur que causait la puissance des Anglais. Le gén. Burgoyne avait fait à ses féroces alliés une harangue qu'ils avaient écoutée avec attention, mais ils oublièrent bientôt l'or-

dre qu'il leur avait donné de ne point s'abandonner à leur cruauté naturelle. Le 1er Juillet le gén. Burgoyne se prépara à attaquer le fort Ticondéroga. Ses forces étaient si considérables et si bien disposées que le gén. St. Clair qui commandait ce fort, convaincu que la résistance n'aurait d'autre résultat que la destruction totale de la garnison, se décida à se retirer secrètement. Dans l'espoir de se mettre hors de poursuite avant que sa retraite ne fût connue, St. Clair avait donné l'ordre précis d'observer le plus profond silence et surtout de ne rien incendier. Malheureusement cet ordre judicieux ne fut point obéi : bientôt on découvrit une maison tout en feu qui servit de signal à l'ennemi. Les Américains, attaqués et poursuivis par des forces infiniment supérieures, se virent en peu de temps réduits à un très petit nombre.

St. Clair continua sa retraite, poursuivi de près, jusqu'à Stillwater où il se joignit au gén. Schuyler qui s'avançait vers Ticondéroga lorsqu'il apprit la reddition de ce fort, et qui s'efforçait alors de réunir des troupes suffisantes pour arrêter la marche de Burgoyne.

Washington, en reçevant cette triste nou-

velle, écrivit au gén. Schuyler : "Ce revers est douloureux, j'en conviens ; mais, quelque triste que paraisse l'état actuel des choses, je me flatte qu'on s'opposera vaillamment à la marche de Burgoyne, et que la confiance que lui inspireront ses succès lui feront commettre quelque faute dont les conséquences nous seront favorables. Nous ne devons jamais perdre tout espoir. Notre situation a déjà changé pour le mieux : j'espère que nous la verrons encore s'améliorer. S'il survient de nouvelles difficultés, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de redoubler d'efforts pour les surmonter."

Après s'être mis en possession du fort Ticondéroga, Burgoyne envoya à Skeensborough une partie de son armée qui y détruisit la flotille américaine et des magasins militaires considérables.

Les succès de Burgoyne eurent l'effet qu'avait espéré Washington. Il était si sûr de vaincre avec des troupes bien équipées et bien disciplinées, qu'il se détermina à diviser son armée en plusieurs corps, afin de les faire marcher dans plusieurs directions, et de pouvoir ainsi parcourir à la fois une plus grande éten-

due de pays. Il envoya à Bennington, dans l'état de Vermont, un détachement de six cents hommes, dont cent étaient Indiens, pour s'emparer des approvisionnemens qui s'y trouvaient. Le gén. Starke attaqua et battit complétement ces troupes dont la plupart furent ou tués ou faits prisonniers et dont quelques uns se réfugièrent dans les bois. Un autre corps, également détaché par Burgoyne, arriva au moment où le premier cherchait son salut dans la fuite, et éprouva le même sort. Ils furent obligés d'abandonner leurs bagages et leur artillerie et ne parvinrent à s'échapper qu'à la faveur de la nuit.

Cette affaire, dans laquelle les Anglais eurent sept cents hommes de tués ou de blessés et les Américains à peine cent, valut à ces derniers mille mousquets avec giberne et bayonnette.

Nous ne détaillons point ici ces combats sanglans pour inspirer du goût à nos jeunes lecteurs pour ces affreux résultats des passions humaines. Ce sont des faits qui se rattachent à la conquête de notre liberté, liberté chérie pour laquelle tant de sang a coulé et dont il est important de faire sentir tout le prix

à la jeunesse, pour la mettre de bonne heure en garde contre la tyrannie.

Cependant le gén. Gates avait pris le commandement de l'armée du Nord. Washington lui avait envoyé un détachement de tirailleurs de ses propres troupes, et avait mandé à toutes celles qui se trouvaient dans le Massachusetts de se joindre à lui. Avec ces forces le gén. Gates rencontra Burgoyne à Stillwater et en vint aux mains avec lui le 19 Septembre. La victoire fut disputée avec opiniâtreté par les deux partis dont la perte fut à-peu-près égale ; mais c'est à dater de ce combat que les Indiens commencèrent à se fatiguer et à déserter par bandes nombreuses, de manière que les Américains en retirèrent des avantages réels.

Burgoyne, suivi de près par le gén. Gates, continuait de s'avancer vers Saratoga, et, comme s'il eût voulu ravager le pays qu'il ne pouvait conquérir, incendiait toutes les habitations qu'il trouvait sur sa route, détruisait tous les ponts, encombrait les routes et faisait tout pour arrêter ceux qui étaient à sa poursuite : mais il ne fallait que peu de temps aux Américains pour surmonter de tels obstacles.

Gates, prévoyant le parti que prendrait Burgoyne, disposa ses troupes de manière à envelopper complétement lui et son armée, et afin de l'empêcher de remonter l'Hudson, seule chance de salut qui lui restât, il fit garder tous les endroits guéables de ce fleuve. Burgoyne mit tout en œuvre pour s'échapper; mais le terme de ses conquêtes était arrivé. Perdant enfin tout espoir de se tirer de l'embarras où l'avait jeté son imprudence, il se vit forcé (17 Octobre, 1777) de capituler et d'accepter les conditions de son vainqueur. Ces conditions étaient que ses troupes mettraient bas les armes en sortant de leur camp, et s'engageraient à ne plus servir contre les États-Unis. Elles devaient se rendre à Boston, et s'y embarquer pour l'Angleterre. Si l'on considère la situation critique où se trouvait le général anglais, il n'avait point lieu de se plaindre de la sévérité de son vainqueur, qui ne lui aurait sans doute pas accordé une capitulation si honorable s'il n'eût craint l'arrivée de Sir Henry Clinton avec un renfort.

Cet évènement changea tout-à-fait la face des affaires en Europe et la guerre des colonies

avec la métropole commença à exciter un vif intérêt parmi les nations du continent. Il était de la plus grande importance pour notre patrie, alors faible et manquant des fonds nécessaires pour soutenir cette guerre, de parvenir à engager dans sa querelle quelques unes de ces nations, rivales de son orgueilleuse ennemie; et maintenant que le succès de la guerre paraissait beaucoup moins improbable, ces puissances commençaient à s'apercevoir qu'il pourrait être de leur intérêt d'entrer en relations amicales avec les États-Unis, dont le commerce était si considérable.

L'effet que produisit cette victoire en Pennsylvanie fut tel que quelques officiers de l'armée, entraînés par l'enthousiasme, voulaient de suite marcher sur Philadelphie pour en chasser l'ennemi, et que le peuple approuvait généralement ce projet téméraire. Il ne manquait pas de gens qui, tout en se contentant de regarder faire leurs braves concitoyens, se croyaient plus capables que le général-en-chef de diriger la guerre, et le disaient hautement.

Washington connaissait parfaitement la situation des deux armées. Loin de se laisser

éblouir par l'idée des éloges que lui vaudrait une victoire, il résista fermement aux clameurs publiques ; parce qu'il savait qu'y céder c'était exposer sa patrie à des pertes difficiles à réparer. Il réservait son armée pour de plus importans services ; toujours prêt, autant qu'il était en son pouvoir, à repousser une attaque, il avait résolu de ne point prendre l'offensive.

Il apprit que le gén. Howe se préparait à sortir de Philadelphie, dans l'intention de l'attaquer à l'improviste et de le repousser jusqu'au-delà des montagnes. Cet avis lui fut donné par une femme, Lydia Darrah, qui demeurait à Philadelphie, dans la Seconde rue, au-dessous de celle de Spruce, vis-à-vis du quartier-général de Howe. Deux officiers anglais avaient choisi chez elle une chambre de derrière, où ils croyaient pouvoir s'entretenir en toute sureté d'affaires secrètes ; et le deux de Décembre ils lui dirent qu'ils viendraient à sept heures, qu'ils resteraient probablement fort tard, et qu'ils désiraient qu'elle et sa famille se couchassent de bonne heure. Croyant que le sujet de cette conversation pourrait être de quelque impor-

tance pour les Américains, elle se plaça de manière à l'entendre. Elle apprit ainsi que le soir du surlendemain les troupes Anglaises devaient sortir de la ville et surprendre Washington dans son camp. Persuadée qu'il était en son pouvoir de sauver la vie à plusieurs centaines de ses compatriotes, elle résolut de se rendre au camp américain et d'instruire le général-en-chef de ce qu'elle avait découvert. Elle dit chez elle qu'elle allait à Frankford, au moulin où elle avait coutume de se procurer de la farine, et obtint facilement du gén. Howe la permission de passer les lignes anglaises. Ayant laissé son sac au moulin, elle se dirigeait vers l'armée américaine, lorsqu'elle rencontra un officier nommé Craig, qu'elle connaissait et à qui elle confia son secret, lui faisant promettre de ne point la trahir ; car il y allait peut-être de sa vie. Craig porta sur-le-champ cet avis à Washington, et Lydia revint chez elle avec sa farine.

Effectivement, le quatre de Décembre Howe se mit en marche ; mais il ne vit pas sans étonnement qu'il était attendu : trompé dans son attente, il se campa à trois milles des Américains.

Washington, prévoyant un combat, s'occupa des préparatifs nécessaires. Cependant un jour, puis un autre se passèrent sans amener d'autres actes d'hostilité que de légères escarmouches. Washington n'en continuait pas moins de donner ses ordres et d'encourager ses troupes à résister bravement à l'attaque, lorsque, tout d'un coup, Howe leva son camp et reprit avec son armée le chemin de Philadelphie.

## CHAPITRE V.

### 1777—1780.

Lorsque le froid commença à devenir rigoureux, Washington, voulant épargner à ses troupes une partie des souffrances qu'elles avaient endurées l'année précédente, résolut de leur donner pour abri quelque chose de mieux que des tentes. Comme la prudence exigeait qu'elles ne fussent point séparées, il ne vit d'autre moyen que de les conduire à un endroit appelé Valley-Forge, situé sur la rive droite du Schuylkill, à vingt-quatre milles de Philadelphie. Là ces braves, exténués par la fatigue et les privations de tout genre, se bâtirent des huttes assez closes pour les garantir des vents et des orages ; mais leurs vêtemens étaient légers, et ils n'avaient d'autres lits que la terre, d'autre couverture que le toit de leurs cabanes. La difficulté de se procurer des provisions était si grande, qu'ils étaient souvent plusieurs jours de

suite sans pain ou aucune autre espèce d'alimens que des pommes de terre ou des noix qu'ils trouvaient en petite quantité, en furetant parmi les feuilles sèches qui jonchaient la terre. Qui pouvait donc soutenir le courage des Américains et leur faire supporter sans murmures tant de souffrances et de privations ? Jeunes lecteurs, c'était cette passion noble qui anime le cœur de tout honnête homme, et qui lui fait franchir tous les obstacles ; c'était

"l'amour sacré de la patrie ;"

c'était l'ambition de transmettre à leur postérité ce qu'ils considéraient comme l'héritage le plus précieux. Avec quel respect et quelle reconnaissance nous devons chérir leur mémoire, et combien il est de notre devoir de conserver intacte cette liberté qu'ils nous ont acquise à un prix si élevé ! Les souffrances qu'éprouvaient les blessés affligeaient surtout le général-en-chef. "Je souffre beaucoup," écrivait-il à ce sujet, "pour les malheureux qui sont dans les hopitaux, et je voudrais que mon pouvoir égalât le désir que j'ai de les soulager. En vérité, la vue de nos maux a dequoi

révolter l'humanité." Du reste il n'y avait de différence entre leur situation et un camp régulier que d'avoir des huttes au lieu de tentes.

Washington apprit qu'on le blâmait même d'avoir cherché à rendre la situation de ses troupes moins insupportable, en faisant construire de misérables huttes: "il est bien plus aisé," dit-il, "de censurer au coin d'un bon feu et dans un appartement bien clos, que d'habiter une colline exposée à tous les vents, et que de dormir sur la neige ou sur la glace, sans vêtemens ou couvertures.

Il existe partout des individus sans cesse à l'affût des nouvelles et qui, au besoin, ne manquent pas d'en faire. Quelques uns de ces gens-là firent courir le bruit que le général-en-chef était las de l'emploi qu'il occupait, et qu'il se proposait de donner sa démission. Washington écrivant à un ami, disait à ce sujet: "Je puis vous assurer qu'il ne m'est jamais échappé un seul mot qui ait pu donner lieu à de telles conjectures. Ce que j'ai dit, je le répète: il n'y a pas un seul officier dans les États-Unis, qui, s'il rentrait dans la vie

privée, pût ressentir plus de joie que je n'en éprouverais moi-même en pareil cas; mais je déclare en même temps que mon intention est de persévérer dans la tâche que j'ai entreprise. tant que le public sera satisfait de mes services. Si le peuple américain, mais non pas une faction, m'invitait à me démettre de ma charge, je le ferais avec autant de plaisir qu'un voyageur, harassé de fatigue, en trouve à se livrer au repos."

L'excellente épouse de Washington ne pouvait être heureuse où il n'était pas: n'ayant point d'enfans qui exigeassent sa présence chez elle, elle était autant que possible auprès de son époux, participant à ses peines et cherchant par ses attentions et par ses paroles à lui rendre les maux présens plus supportables et à lui faire entrevoir un avenir moins décourageant. Au camp de Valley-Forge la table du général-en-chef n'était pas plus délicate que celle des simples soldats. Mde Washington partageait gaiement son pain dur et ses pommes de terre: et la bonne humeur qu'elle montrait toujours ne contribuait pas peu à soutenir le courage des troupes. Pendant le cours de cette guerre longue et sanglante les Américaines

firent preuve de patriotisme en secondant de tout leur pouvoir les efforts que faisaient leurs pères, leurs fils, leurs frères ou leurs maris pour la défense de la patrie.

Elles ne négligeaient rien pour leur fournir des vêtemens, ou pour leur ôter toute inquiétude sur le sort des êtres chéris qu'il leur avait fallu quitter. L'extrait suivant d'une lettre écrite pendant la saison la plus rigoureuse (Décembre 1776,) peut donner une idée des sentimens qu'exprimaient généralement les Américaines à leurs époux : " Tout est en confusion ici ; la milice doit partir demain matin. Je t'écris sans savoir où ma lettre te parviendra. Dieu veuille t'accorder la santé et te ramener sain et sauf de cette pénible campagne. J'oublie mes propres peines, quand je pense aux dangers auxquels toi et un si grand nombre de mes compatriotes êtes exposés. Mais je ne murmure point—je verrais même avec douleur que tu fusses sourd à l'appel de ta patrie. Sois sans inquiétude sur ma situation et celle de nos enfans. Grâces à Dieu j'ai réussi à dissiper mes craintes et j'espère te revoir dans un temps plus prospère. Je crois qu'une bataille décisive ne peut guère tarder à se don-

ner ; plaise à Dieu que le résultat soit en notre faveur."

Souvent obligées d'abandonner leurs demeures, où régnaient naguères le bonheur et la paix, de se cacher avec leurs enfans dans les granges, dans les bois, pour se soustraire aux ennemis qui parcouraient les campagnes ; exposées à l'intempérie des saisons et manquant même quelquefois de nourriture, elles montrèrent une énergie, une fermeté vraiment digne d'éloges.

Cependant, loin de rester oisif dans son camp de Valley-Forge, Washington avisait sans relâche aux moyens de se procurer des vivres, formait les plans de campagne que devaient suivre les différens chefs de l'armée, préparait le compte de ce qu'il restait des troupes fournies par chaque État, et demandait avec instances qu'on fît de nouvelles levées. Le Congrès, assemblé à Lancastre, avait chargé des commissaires d'aller visiter le camp, et Washington rédigeait, pour leur examen, l'énumération de tous les moyens qu'il jugeait propres à soulager les maux qu'endurait l'armée.

Pendant qu'il s'occupait ainsi, il reçut une lettre du gouverneur anglais de New-York qui

lui adressait un décret du Parlement proposant une réconciliation, et *le priait d'en faire part à son armée.* On offrait le pardon aux Américains, mais on refusait de reconnaître leur indépendance.

Washington transmit la lettre et son contenu au Congrès, et lui exprima la surprise que lui causait "la demande extraordinaire du gouverneur." Le Congrès décréta sur-le-champ qu'il refuserait toute offre du parlement anglais, à moins que l'indépendance des États-Unis ne fût d'abord reconnue. Le gén. Washington fit passer copie de ce décret au gouverneur en *le priant d'en faire part à l'armée anglaise.*

Pour montrer la fermeté du Congrès sur ce point, et l'esprit de dévotion qui dirigeait ses décisions, nous pouvons citer ce qu'écrivait Mr. Laurens, son président, en réponse à une lettre sur ce sujet; "il n'est pas naturel de supposer aujourd'hui dans les membres du Congrès moins de fermeté qu'ils n'en montrèrent lorsque, se reposant sur leurs propres forces et n'attendant aucun secours étranger, dans un jour de deuil et de prières, assemblés dans leurs temples et en présence de la Divinité, ils déclarèrent qu'ils ne feraient aucune traité

avec la Grande-Bretagne à moins qu'elle ne reconnût l'indépendance des états."

Les commissaires anglais écrivirent à plusieurs membres du Congrès, leur promettant des honneurs et des récompenses s'ils pouvaient amener le corps dont ils faisaient partie à une réconciliation aux termes offerts; c'est-à-dire, à renoncer à l'indépendance. L'un d'eux, Joseph Reed, délégué de Pennsylvanie, reçut la promesse de dix mille livres sterling (250,000 fr.) et du meilleur emploi en Amérique, sous le roi, s'il pouvait amener le Congrès à consentir aux offres de l'Angleterre. Il répondit "qu'il ne valait guère la peine d'être acheté, mais que, tel qu'il était, le roi d'Angleterre n'était pas assez riche pour le faire." Ces commissaires pacificateurs (comte de Carlisle, Guillaume Eden, et George Johnstone) voyant qu'ils ne pouvaient réussir auprès du Congrès, changèrent de politique, et firent répandre avec profusion dans le public une adresse aux Américains, dans laquelle ils employaient tour-à-tour les promesses et les menaces pour les faire rentrer dans le devoir. Mais les unes et les autres furent partout également dédaignées.

A-peu-près à cette époque le Congrès reçut de Silas Deane, Benjamin Franklin et Arthur Lee, ses agens en France, la notification du traité qu'ils étaient parvenus à faire (6 Février 1778) avec cette nation. Il est impossible d'exprimer la joie que répandit cette nouvelle dans tout le pays. Des feux de joie furent allumés dans chaque village ; et partout on entendait retentir des chants d'allégresse et le cri mille fois répété de " Vive le roi de France !"

Pendant que Washington s'occupait à Valley-Forge de tout ce qui pouvait adoucir la situation de ses troupes et contribuer au succès de la campagne suivante, la calomnie lui préparait sourdement de nouvelles difficultés Plusieurs membres du Congrès avaient reçu des lettres anonymes, contenant de viles accusations contre le généralissime, et les pressant instamment de lui ôter le commandement des armées de la république.

Le célèbre Patrick Henry, alors gouverneur de la Virginie, en reçut une qu'il fit passer à Washington, lui écrivant en même temps : " Pendant que vous bravez hardiment les ennemis de notre liberté et que la faveur du ciel

vous préserve des dangers qui vous entourent, des misérables, que j'espère que la patrie n'accueillera pas, cherchent la ruine du meilleur de nos défenseurs. Je ne puis m'empêcher de vous témoigner ici le sentiment profond de reconnaissance que vous inspirez aux citoyens de toutes les classes, dans cet état qui se fait gloire de vous avoir vu naître. C'est à regret que je vous parle ainsi, parce que je sais que cela ne vous plait point; mais l'occasion me servira d'excuse."

Washington, après l'avoir remercié, lui répondit: "Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai et que j'aurai toujours, je l'espère, l'intérêt de l'Amérique en vue. Je n'ai pas la présomption de croire que mes services lui ont été les plus avantageux; mais mon cœur me dit qu'ils ont été tels qu'il était en mon pouvoir de les rendre." Il demanda que tous ces papiers fussent soumis au Congrès; parce qu'ils contenaient, disait-il, des accusations graves.

Tout peiné qu'il était sans doute de ces calomnies cruelles, la noblesse de son esprit ne lui permit pas de montrer aucun ressentiment envers ceux qu'il avait des motifs d'en

croire les auteurs. "Mes ennemis," disait-il, "ne sont pas généreux: ils savent que, quelque tort que me fassent leurs insinuations, je ne puis m'en défendre sans divulguer des secrets qu'il est de la plus grande importance de tenir cachés."

Ces attaques n'eurent d'autre résultat que celui d'exciter l'indignation du peuple américain contre ceux qui les avaient faites, et de resserrer les liens d'affection qui unissaient l'armée au chef bien-aimé dont on voulait la priver. Il y avait dans son caractère quelque chose de si attachant, que ni les privations ni les souffrances ne pouvaient diminuer en rien l'estime et le respect que lui portaient également les officiers et les soldats, et qu'il reconnaissait dans toutes les occasions en louant leur attachement et leur fidélité.

En décrivant la situation dans laquelle se trouvait l'armée au camp de Valley-Forge, il dit: "Depuis quelques jours il y a eu à-peu-près famine dans le camp, et je ne saurais trop admirer la fidélité sans pareille des troupes, qui, quoique mourant de faim et de froid, ne se sont point révoltées ou dispersées."



Nous avons dit que Washington était pieux ; les faitssuivans mettront nos jeunes lecteurs en état d'en juger par eux-mêmes. Un habitant du voisinage de Valley-Forge passait un jour près d'un bois, à peu de distance du camp, lorsqu'il entendit quelqu'un parler à voix basse. Il s'arrêta pour écouter, et regardant entre les arbres, il apperçut Washington en prières. Il passa tranquillement, afin de ne point l'interrompre, et lorsqu'il fut de retour chez lui, il dit à sa famille : "Je sais que la cause des Américains triomphera, car le général-en-chef sans se fier à ses propre forces, implore l'appui de celui qui nous a fait cette promesse : "Invoque-moi au jour de ta détresse ; je t'en tirerai, et tu me glorifieras."—Une femme, qui demeurait à Valley-Forge à l'époque où l'armée y était campée, dit à une amie qui vint la voir, quelque temps après le départ des troupes, qu'elle avait remarqué que Washington avait l'habitude de se retirer à quelque distance du camp pour prier.—Il y a bien des gens qui, après avoir oublié ou négligé, pendant leur prospérité, de remplir leurs devoirs envers Dieu, reviennent à lui "au jour de détresse," parce

qu'ils sentent que lui seul peut les en délivrer ; mais il n'en était pas ainsi de Washington : c'était une habitude permanente, comme le prouve le récit suivant de l'un de ses neveux : "Un officier arriva un jour, de grand matin, au quartier-général avec des dépêches. Comme ces papiers me passaient ordinairement par les mains, je les pris et me dirigeai vers l'appartement du général. Arrivé dans le corridor qui conduisait à sa chambre, j'entendis la voix de quelqu'un. Je m'arrêtai et reconnus facilement que c'était la sienne. J'écoutai pendant un instant, et je sus qu'il était en prières. Sachant que c'était son habitude de tous les jours je me retirai avec les papiers. Quand je crus qu'il avait terminé ses devoirs pieux, je revins, frappai et fus admis."

Ainsi Washington, retiré dans son appartement, priait ce Dieu qui lit au fond des cœurs ; et il ne tarda pas à recevoir des marques de sa protection toute-puissante. Les Américains étaient dépourvus de vivres et de vêtemens, et cependant ils n'avaient point abandonné leurs drapeaux. En Février il y en avait plus de trois mille incapables de servir, faute

d'habillemens, et cependant les Anglais, nombreux et ne manquant de rien, ne les avaient point attaqués. Si la sagesse de l'ennemi n'eût été " changée en folie," les faibles Américains n'eussent pu lui résister.

A l'entrée du printemps, le gén. Lafayette, avec deux mille hommes, fut posté à Barren-Hill, lieu situé à environ dix milles en avant de l'armée, afin de servir à la sureté de cette armée, et d'intercepter, autant que possible, les provisions destinées à Philadelphie. Aussitôt que Sir William Howe fut informé de ce mouvement, il envoya le gén. Grant, avec cinq mille hommes de troupes choisies, pour tenter de se placer entre Lafayette et le camp de Valley-Forge. Un détachement de milice, à qui la garde de ces routes avait été confiée, ayant changé de position sans ordres et à l'insu de Lafayette, celui-ci vit le lendemain, 20 Mai 1778, au lever du soleil, ces troupes qui s'approchaient de manière à lui ôter tout moyen de retraite vers le camp.

Il s'avança aussitôt à la tête d'un détachement, comme pour offrir le combat, tandis que le reste de ses troupes filait rapidement vers le Schuylkill, et tout en avançant vers l'ennemi,

il s'approchait lui-même de la rivière. Le gén. Grant, croyant son adversaire disposé à se battre, fit halte pour se préparer à le recevoir. Lafayette sans perdre de temps, envoya quelques troupes pour détourner l'attention de ceux qui gardaient le gué, et passa le Schuylkill, lui et tous les siens, avec tant de promptitude, qu'il occupait déja des positions avantageuses sur la rive opposée, avant que l'ennemi n'atteignît cette rivière. Grant, ainsi déçu dans son attente, reprit le chemin de Philadelphie.

Le ministère anglais, informé du traité entre l'Amérique et la France, craignit que celle-ci n'envoyât une flotte au secours de son alliée, ce qui rendrait dangereuse la situation de ses troupes à Philadelphie : en conséquence, Sir Henry Clinton, qui venait de remplacer Sir William Howe, reçut l'ordre d'évacuer cette ville. Alors Washington commença à agir. Son but étant d'arrèter autant que possible la marche de l'ennemi à travers le New-Jersey, il fit détruire tous les ponts et obstruer les routes ; se tenant prêt à marcher aussitôt que l'ennemi quitterait la ville.

Le 18 Juin 1778, les Anglais traversèrent la Delaware à Gloucester-Point, et s'avancèrent

dans le New-Jersey par Haddonfield et Allen-town. Ces troupes et leur bagage formaient une ligne de plusieurs milles de longueur.

Washington s'étant mis en marche le même jour, à travers la Pennsylvanie, arriva bientôt à Coryell's-Ferry, où fut depuis bâtie la petite ville de New-Hope, et où il passa la rivière pour se diriger sur Kingston (New-Jersey). Déterminé à attaquer l'ennemi, il donna des ordres en conséquence aux officiers de son armée, et marcha sur Monmouth où les Anglais s'étaient rendus. Le 28 Juin les deux armées se rencontrèrent et s'attaquèrent avec tant d'acharnement que la nuit seule, en couvrant de son voile épais la scène de destruction, put mettre fin à la bataille.

Pendant que les Américains se livraient au repos, sans cependant quitter leurs armes, le généralissime se jeta au pied d'un arbre pour réparer ses forces par quelques heures de sommeil. La bataille était restée indécise, et Washington s'attendait à la voir se renouveler avec l'aurore ; mais les Anglais se retirèrent en silence pendant la nuit, et les rayons du soleil levant ne brillèrent que sur des cadavres mutilés d'hommes privés de la vie et de toutes

leurs espérances par la main de leurs semblables, et sur des blessés destinés à languir dans la souffrance. Tristes effets de la guerre, ce fléau de l'humanité, que tout honnête homme devrait exécrer, et qui n'est pour la plupart du temps que le fruit de l'orgueil et de l'ambition. Quand donc les hommes seront-ils assez sages pour ne voir dans un conquérant que le cruel ennemi de ses semblables !

Sachant que les Anglais trouveraient facilement des positions avantageuses avant qu'il pût les atteindre, Washington, au lieu de les poursuivre, s'avança vers la rivière du Nord, tandis que l'ennemi entrait à New-York.

Avant d'arriver à l'endroit où il se proposait de camper, il reçut une lettre du Congrès qui l'informait qu'une flotte française venait de mouiller près des côtes de la Virginie, et qu'elle attendait ses ordres. L'amiral français proposait d'attaquer les Anglais à Newport, dans le Rhode-Island. Washington y consentit et se prépara à l'aider dans cette entreprise. Le gén. Sullivan fut chargé d'assiéger la ville, et après avoir attendu la flotte pendant quelques jours, il commença le siége, certain qu'elle ne pouvait tarder à venir le seconder

Elle parut enfin, mais se retira presque aussitôt pour aller attaquer la flotte anglaise qui avait quitté New-York. Elles se préparaient au combat, lorsqu'une violente tempête vint les séparer et endommager plusieurs vaisseaux. La flotte anglaise rentra alors dans le port de New-York, et l'amiral D'Estaing fit dire au gén. Sullivan qu'au lieu de revenir à Newport, comme il le désirait, il se trouvait forcé de se rendre à Boston pour y faire réparer ses vaisseaux.

Sullivan fut d'autant plus fâché de ce contre-temps, qu'il se voyait dans la nécessité de lever le siége dont le succès lui paraissait certain si la flotte le secondait. Le gén. Lafayette se rendit près de l'amiral et s'efforça en vain de lui faire changer de résolution. Alors Sullivan, en donnant ses ordres à ses soldats, leur dit "qu'il leur fallait tâcher de faire seuls ce en quoi les Français, leurs alliés, refusaient de les aider;" mais il ne fut pas long-temps sans reconnaître l'inutilité de ses efforts, et il abandonna le siége. Après avoir soutenu, le 29 Août, un combat court mais sanglant avec les Anglais qui l'avaient poursuivi, il regagna le continent. Le lendemain, des vais-

seaux anglais amenèrent à Newport un renfort considérable ; de sorte que s'il fût resté vingt-quatre heures de plus devant cette ville, son armée eût infailliblement été prise ou détruite.

L'amiral français fut vivement offensé du langage qu'avait tenu Sullivan ; et, d'un autre côté, sa propre conduite avait tellement mécontenté les habitans de Boston, qu'il était à craindre qu'il n'y pût obtenir aucune aide pour réparer ses avaries. Washington, qui veillait avec un soin minutieux aux intérêts de sa patrie, conçut des craintes sur les effets que pourraient avoir ces difficultés. Il s'efforça de calmer les parties offensées, et se servit pour cela de l'aimable Lafayette, qui inspirait autant d'estime à ses compatriotes qu'aux Américains. Après quelques explications entre Washington et D'Estaing, la bonne intelligence se rétablit. Au mois de Novembre la flotte française fit voile pour les Antilles.

Comme tout annonçait qu'une guerre générale allait éclater en Europe, Lafayette voulut offrir ses services à sa patrie. Washington désirait qu'au lieu d'accepter sa démission, on lui donnât un congé illimité : le Congrès y

consentit, et Lafayette partit pour la France. Une partie de l'armée anglaise s'étant embarquée pour les états du Sud, sur la flotte du chef d'escadre Hyde Parker, et n'y ayant pas d'apparence que rien se fît pendant l'hiver dans les états du Nord et du centre, Washington fit, comme l'année précédente, retirer son armée sous des huttes; en plaçant la plus grande partie dans le Connecticut, et d'autres sur les deux rives de l'Hudson, aux environs de West-Point et de Middle-Brook.

Persuadé que l'alliance entre les États-Unis et la France contribuerait beaucoup à terminer promptement la guerre, le Congrès se préparait pour la campagne suivante avec moins d'activité que Washington ne le croyait absolument nécessaire. Celui-ci, prévoyant les funestes effets de cette dangereuse sécurité, s'appliqua sagement à les prévenir. Les troupes anglaises, envoyées en Géorgie sous les ordres du gén. Provost et du col. Campbell, étaient parvenues à s'emparer entièrement de cet état; et il était probable que ce succès les engagerait à faire de semblables tentatives sur les autres états du Sud. Washington écrivit au Congrès qu'il était

urgent de redoubler d'efforts pour lever autant de troupes que possible. "J'ai vu sans frayeur," disait-il, "les momens que l'Amérique a considérés comme les plus critiques pour elle ; mais depuis le commencement des hostilités, ses libertés ne m'ont jamais paru être dans un danger aussi imminent qu'aujourd'hui."—Cependant c'est à-peu-près à cette époque aussi que, passant en revue les événemens de l'année, dans une lettre à un ami, il remarque : "Le doigt de la Providence est si fortement marqué dans tout ceci, qu'il faut être plus qu'athée pour n'y pas croire, et plus que méchant pour ne pas en être reconnaissant."

Quelques difficultés, qui s'élevèrent dans son armée, devinrent pour lui un nouveau sujet d'inquiétude. Les Indiens, de concert avec des blancs aussi barbares qu'eux, s'abandonnaient à leurs brigandages ordinaires sur les frontières de quelques états. Washington résolut d'envoyer des troupes au secours des habitans, et donna des ordres en conséquence aux officiers à qui il se proposait d'en confier le commandement. Les officiers d'un des régimens convinrent ensemble de refuser

de marcher avant que le Congrès ne leur eût payé tout ce qui leur était dû, et de donner leur démission si ce paiement ne se faisait dans l'espace de trois jours.

Washington fut sensiblement peiné de cette circonstance. Il savait que l'excès de leurs maux avait seul pu les amener à former cette résolution; mais il en craignait les conséquences et il leur écrivit sur-le-champ. Son style était celui d'un ami autant que celui d'un supérieur; il dit: "La patience et la persévérance de l'armée, dans toutes les circonstances difficiles, lui fait le plus grand honneur et lui a valu l'estime de la patrie et du monde entier. C'est la confiance sans bornes que m'a inspirée son admirable courage qui m'a consolé des obstacles et des revers auxquels nos affaires, dans une lutte de ce genre, se trouvaient naturellement exposées. Maintenant qu'un honteux abandon de nos propres intérêts pourrait seul nous faire manquer le but que nous avons en vue, la moindre apparence d'un changement de conduite dénoterait un changement dégradant de principes, et l'oubli de ce que nous nous devons à nous-mêmes aussi bien qu'à la

patrie. Le service auquel je destine le régiment ne peut admettre de délai. Je suis sûr de ne point me tromper en comptant sur sa prompte obéissance." Le reste de la lettre contenait l'assurance de l'intérêt sincère qu'il prenait à leur bien-être et la promesse de ne rien négliger pour leur procurer tout le soulagement possible.

Les officiers lui répondirent qu'ils regrettaient sincèrement de lui avoir causé de l'inquiétude, mais que l'impossibilité dans laquelle ils se trouvaient de donner du pain à leurs familles les avait entraînés à prendre cet engagement mutuel. Ils finissaient en l'assurant qu'ils étaient prêts à lui obéir, et qu'ils avaient "la plus haute opinion de ses talens et de ses vertus." Ils se mirent en marche au temps désigné, et leur excellent commandant fit au Congrès des représentations si pressantes en leur faveur, qu'il contribua beaucoup à leur faire obtenir ce qu'ils demandaient.

Dès le commencement du printemps, Washington fut informé que les Anglais qui occupaient New-York se préparaient pour quelque expédition, et il se douta que leur intention était de tenter de se rendre maîtres des forts

placés sur l'Hudson. Sur la rive droite de cette rivière, et à l'entrée des Highlands, à travers lesquels elle serpente, les Américains avaient bâti le fort Lafayette. On commença à l'entourer de tranchées ; mais ces travaux n'étaient pas encore terminés, lorsque des forces considérables arrivèrent de New-York et les ouvriers furent obligés de se retirer. Les Anglais ayant formé une batterie sur une hauteur appelée Stony-Point, située en face du fort, commencèrent une vive canonnade, tandis que leurs vaisseaux se préparaient à attaquer de l'endroit où ils étaient, plus haut sur la rivière. Comme il était impossible de défendre le fort contre des forces si supérieures, la garnison se rendit, et les Anglais firent compléter les fortifications de Stony-Point. Une partie de leur armée étant alors entrée dans le Connecticut, la milice de cet état lui disputa le terrain pied à pied, mais elle était faible, comparée à sa puissante ennemie. Le gén. Tryon, qui commandait les Anglais, brûlait les villes qui se trouvaient sur son passage, et s'en excusait en disant que c'était, "pour punir les rébelles qui tiraient sur ses troupes de l'intérieur de leurs maisons, et

pour cacher sa retraite." Aussitôt que Washington reçut avis de l'invasion du Connecticut, il y envoya des troupes au secours de cette brave milice ; mais avant qu'elles y arrivassent, les Anglais avaient reçu l'ordre de revenir à New York.

L'activité des Américains dans les Highlands avait occasionné ce mouvement. Washington dans l'intention de mettre fin aux ravages que commettait l'ennemi sur les côtes, avait résolu de ne rien négliger pour reprendre Stony-Point. C'est au mois de Juillet que partirent, sous les ordres du gén. Wayne, les troupes choisies pour cette expédition. Après avoir fait quatorze milles d'un pays difficile et montagneux, et avoir traversé de longs marécages, elles arrivèrent au milieu de la nuit près du fort qu'elles attaquèrent à la bayonnette si subitement et avec tant de bravoure, qu'elles s'en emparèrent sans tirer un seul coup de fusil.

Comme Washington s'y était attendu, le général anglais rappela ses troupes dans le New-York et se prépara à employer toutes ses forces pour reprendre Stony-Point. Washington savait bien qu'il lui serait impossible de

conserver ce fort ; mais son but était rempli : il l'abandonna, et plaça ses troupes à West-Point dont il fit le quartier-général de son armée. Peu de temps après, le maj. Lee surprit les Anglais postés à Paulus-Hook et en fit prisonniers un nombre considérable.

Dans le cours de cette saison le fracas de la guerre se fit entendre dans presque toutes les parties des États-Unis.

La flotte française, revenue des Antilles, était arrivée près des côtes de la Géorgie ; et, après avoir, de concert avec des troupes américaines commandées par le gén. Lincoln, attaqué avec succès les Anglais à Savannah, elle avait de nouveau quitté l'Amérique. Une expédition contre les Indiens qui ravageaient les frontières avait été dirigée par le gén. Sullivan. Des troupes anglaises étaient entrées dans les parties du Massachusetts nouvellement peuplées, tandis que d'autres se répandaient aussi en grand nombre dans le Sud.

Vers la fin de Décembre, Washington répartit son armée dans deux camps de huttes ; l'un à West-Point pour la sureté des positions sur la rivière du Nord, l'autre près de Morristown, dans le New-Jersey.

Le repos des quartiers d'hiver ne lui ôta rien de ses inquiétudes ; car ses troupes manquaient de vivres, au point qu'il écrivit au Congrès qu'il avait vu le moment où elles seraient forcées de se disperser, parce que, "à l'exception du foin, leur nourriture était celle des chevaux ; et cependant," ajoutait-il, "elles ont supporté cette situation avec une patience héroïque et sans se laisser aller au moindre soulèvement."

Des forces considérables, commandées par Sir Henry Clinton, passèrent de New-York dans les états du Sud, où elles ne restèrent pas inactives pendant l'hiver. Le gén. Lincoln défendit bravement, avec quelques troupes, Charleston qui était attaqué à-la-fois par une flotte et par une armée ; mais ne pouvant longtemps résister à un ennemi si puissant, il fut obligé de se rendre. Ses troupes et ceux des habitans qui l'avaient aidé à défendre la ville furent traités comme prisonniers de guerre. Ce succès fit croire à Clinton que les états du Sud ne tarderaient point à se soumettre : en conséquence, laissant une partie de ses troupes au gén. Cornwallis, il ramena le reste à New-York.

Cornwallis, après quelques succès, fit publier dans la Caroline une proclamation par laquelle il menaçait de confisquer les biens de ceux qui refuseraient de se soumettre au gouvernement anglais ; cependant un grand nombre des plus riches propriétaires aimèrent mieux abandonner leur fortune et leurs foyers, que de rester aux conditions qu'on leur offrait.

Malgré les efforts, quelquefois heureux, de la petite armée américaine pour arrêter les progrès de l'invasion, Cornwallis, qui avait reçu des renforts de New-York, pénétra plus avant dans le sud, renversant tout ce qui s'opposait à son passage.

## CHAPITRE VI.

### 1780.

Le commencement de l'année trouva Washington dans la situation la plus décourageante. Le manque de vivres et l'incertitude dans laquelle étaient les soldats de recevoir leur paie avaient porté le désespoir de ces derniers à son comble, et presque entièrement épuisé leur patience. Deux régimens déclarèrent qu'ils étaient déterminés à retourner dans leurs foyers, et ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'on parvint à leur faire abandonner cette résolution. L'absence de l'argent comptant avait contraint le Congrès d'émettre un papier-monnaie qui perdait de jour en jour de sa valeur nominale; de sorte que quatre mois de solde suffisaient à peine au soldat pour donner un boisseau de froment à sa famille, et à l'officier pour se procurer les souliers dont il avait besoin.

Le général qui commandait les forces royales

à New-York, informé du mécontentement qui commençait à se manifester parmi les troupes américaines, fit sécrètement répandre dans leur camp un écrit dans lequel il s'efforçait, avec beaucoup d'habileté, d'engager les mécontens à abandonner une cause pour laquelle ils avaient déjà tant souffert. Pensant aussi que les habitans des campagnes voisines devaient se lasser de fournir des vivres à l'armée, et que ses troupes, au lieu d'éprouver de la résistance, s'augmenteraient de quelques soldats américains, il y envoya le gén. Knyphausen avec cinq mille hommes. Cet officier aborda pendant la nuit à Elizabethtown-Point, et s'avança, le lendemain matin de bonne heure, vers Springfield. Il ne fut pas long-temps sans reconnaître qu'on s'était trompé sur l'accueil qu'il devait recevoir des habitans et de l'armée. Aussitôt qu'il parut, la milice du Jersey s'assembla, et quoiqu'elle ne fût point assez nombreuse pour lui résister, elle ne le perdait point de vue, et ne manquait jamais de l'attaquer quand elle occupait des positions avantageuses.

Un village florissant, appelé Connecticut-Farms, fut totalement réduit en cendres, et

l'épouse du pasteur, dans sa propre maison et entourée de ses enfans, fut tuée d'un coup de fusil par un soldat qui l'avait aperçue à une fenêtre. Cet acte de barbarie fut réprimandé par le commandant anglais ; mais il servit à exciter le peuple à la résistance.

Le jour même où les Anglais sortaient d'Elizabethtown, Washington s'avançait avec son armée vers Springfield où il se préparait à les attaquer ; mais ils se retirèrent pendant la nuit à l'endroit où ils avaient abordé. Alors il se dirigea vers les Highlands afin de protéger les forts qui en gardaient le passage. Cependant à peine avait-il quitté Morristown, que l'ennemi reparut à Springfield et brûla ce village, malgré les efforts du gén. Green que Washington y avait laissé avec mille hommes. Green se plaça sur des hauteurs d'où il pouvait harceler l'armée et en retarder la marche : alors Sir Henry Clinton revint à Staten-Island.

Le gén. Lafayette, à son retour de France, fut reçu avec beaucoup de faveur. Ce fidèle ami de l'Amérique avait employé toute son influence pour porter le gouvernement français à nous envoyer des secours efficaces : il avait réussi, et ses services étant inutiles à sa

patrie, il était revenu en Amérique, apportant lui-même la nouvelle qu'une flotte française devait incessamment mettre à la voile pour les États-Unis.

Lafayette reçut de Washington, son ami sincère, l'accueil le plus affectueux. Voulant rester près de lui et partager ses peines et ses dangers, il avait résolu de reprendre son rang dans l'armée. Le Congrès lui témoigna beaucoup de respect et commença sur-le-champ à faire de grands préparatifs pour la campagne suivante, espérant que ce serait la dernière. Il requit les différens états de faire de nouvelles levées et de fournir des approvisionnemens. Les troupes furent levées, mais les fournitures n'arrivaient que lentement. Un grand nombre des habitans de Philadelphie s'assemblèrent pour se consulter sur les moyens les plus propres à subvenir aux besoins de la patrie. L'extrait suivant du procès-verbal de leur assemblée, montrera le plan qu'ils adoptèrent : " Les soussignés, profondément pénétrés des sentimens qui doivent les animer pour la continuation d'une guerre de laquelle dépendent leur propre liberté et celle de leurs descendans, ainsi que la liberté et l'indépendance des États-

Unis, engagent par cet écrit leurs biens et leur crédit, chacun pour la somme mentionnée et spécifiée à sa signature, afin de soutenir le crédit d'une banque qui sera établie pour subvenir aux approvisionnemens de l'armée des États-Unis." Cette banque, dont le capital souscrit se montait à trois cent mille livres sterling, fut la première créée aux États-Unis. Beaucoup de particuliers contribuèrent aussi aux besoins de l'armée; mais ces besoins étaient si grands qu'il restait encore beaucoup à faire, et l'on était déjà à la fin de Juin que Washington continuait de presser le Congrès de redoubler d'efforts. Il sentait combien il serait mortifiant, surtout pour les officiers, de voir leur état de pénurie extrême exposé aux regards des Français qui allaient arriver, et qui étaient pourvus de tout en abondance. En écrivant au Congrès sur ce sujet, il disait: "En quelque temps que les troupes manquent de vêtemens, le service souffre et l'humanité gémit; mais ce dénuement sera bien plus mortifiant quand nos alliés nous auront rejoints. Il y a un grand nombre d'officiers dont la situation est vraiment misérable: il serait à désirer, pour eux-mêmes et pour le bien public, qu'on

pût leur fournir des habits ; autrement ils ne pourront continuer la routine ordinaire du service sans s'exposer à donner d'eux à nos alliés une idée défavorable."

Cette situation déplorable prouve le patriotisme qui animait les Américains : rien ne pouvait les décider à abandonner une cause qu'ils croyaient juste. Une victoire eût pu faire rejaillir sur eux de grands éloges ; mais la patience héroïque avec laquelle ils supportèrent tous les dangers et toutes les privations est, bien plus que les hauts-faits militaires les plus éclatans, digne d'être transmise à la mémoire et d'exciter l'admiration.

Les Américaines, rivalisant de patriotisme avec leurs époux et leurs frères, travaillaient aux vêtemens destinés aux soldats, et souvent se refusaient ce qui ne leur était pas strictement nécessaire, afin de pouvoir y contribuer de leur bourse.

L'incertitude dans laquelle était Washington sur le nombre de troupes que fournirait chaque état rendait sa situation très embarrassante ; car elle l'empêchait de former ses plans pour agir de concert avec la flotte française.—" L'intérêt de l'état," écrivait-il au Congrès, " l'hon-

neur et la réputation de nos assemblées législatives, la justice et la reconnaissance que nous devons à nos alliés, tout demande que je sache sans délai ce que nous pouvons ou ne pouvons pas faire, et que je les en informe. Le moindre retard peut devenir fatal à nos intérêts." Dans cet état d'incertitude embarrassante il ne se laissa point aller à l'idée qu'il pourrait être moins exact à remplir ses devoirs, puisque d'autres personnes, tout aussi intéressées que lui au succès de la guerre, négligeaient les leurs. Il avait, au contraire, l'esprit constamment occupé de plans et de projets qu'il espérait pouvoir mettre à exécution.

Il était très disposé à tenter de se rendre maître de New-York, vraie fortresse des ennemis de son pays ; et quelque faible que fût son espoir d'y réussir, il s'en flattait. En Juillet il apprit que la flotte française était arrivée à Rhode-Island. Comme il devenait alors nécessaire qu'il se déterminât sans délai sur quelque projet à l'exécution duquel la flotte pût lui être utile, il se décida à attaquer New-York, et en informa le Congrès. Le gén. Lafayette se rendit vers l'amiral français pour lui communiquer le plan qu'avait

formé Washington. On convint d'un jour en Août où la flotte ferait voile pour New-York pendant que l'armée Américaine, assemblée à Morrisiana, se tiendrait prête à agir avec elle. Avant le jour fixé pour cette expédiion, une flotte anglaise arriva d'Europe et se joignit à celle qui était déjà dans la baie de New-York. Ces forces navales ainsi réunies convinrent d'aller attaquer la flotte française, mouillée près de Newport, tandis que Sir Henry Clinton attaquerait cette ville par terre.

Aussitôt que Washington reçut avis de ce projet, il en fit informer l'amiral français, et se proposa de tenter une attaque sur New-York, en l'absence des troupes que devait emmener Clinton. Il avait augmenté son armée de tout ce qu'il pouvait prudemment ôter de West-Point, et s'avançait en toute hâte sur New-York, lorsque Clinton rebroussa chemin tout-à-coup : ce dernier avait reçu, sur les moyens de défense qu'avait Newport, des renseignemens tels qu'il avait cru devoir renoncer à son entreprise. Ce contretemps ne déconcerta point Washington : il savait qu'il serait téméraire d'attaquer sans

flotte cette ville si bien gardée ; mais il ne perdait pas l'espoir de se voir seconder par l'amiral, et il lui écrivit à ce sujet. Après une correspondance de quelque temps, ils conclurent qu'une entrevue les mettrait à même de mieux former leur plan, et le vingt-un de Septembre Washington partit pour Hartford, dans le Connecticut, où devait se trouver l'amiral.

Pendant qu'il était absent, la vengeance, passion cruelle et artificieuse, dévorait le cœur d'un Américain et le poussait à la trahison. Lorsque les Anglais avaient évacué Philadelphie, le commandement de cette ville avait été confié au gén. Arnold, afin qu'il pût y jouir du repos que les blessures qu'il avait reçues en Canada semblaient lui rendre nécessaire. Le courage et l'habileté dont il avait donné des preuves lui avaient acquis une haute réputation comme officier, et ses concitoyens désiraient le voir rentrer dans la carrière qu'il avait déjà parcourue avec tant de gloire. Il recouvra bientôt toute sa première vigueur ; mais il avait l'esprit faible, et lui, qui avait courageusement supporté toute sorte de maux et de fatigues, lui qui avait agi en héros sur le champ de bataille, se laissa

vaincre par la mollesse et céda lâchement aux attraits du vice. L'un des sentiers qui conduisent l'homme à sa perte est celui des plaisirs : Arnold entraîné par ses penchans dans ce sentier trompeur, devint bientôt l'esclave de ses charmes séducteurs. Pendant que ses anciens frères d'armes, dépourvus de vêtemens et de nourriture, persévéraient courageusement dans la défense de la patrie, lui, nageait dans les plaisirs et dissipait sa fortune pour contenter sa folle vanité. Criblé de dettes, il eut bientôt recours aux moyens les plus vils pour s'emparer du bien d'autrui. Enfin le Congrès, informé de ses déréglemens, chargea une cour, formée d'officiers de l'armée, d'examiner les accusations dirigées contre lui.

Il ne fut pas difficile pour ses accusateurs de prouver ce qu'ils avaient avancé, et la cour le condamna à recevoir des réprimandes du gén. Washington ; châtiment que l'on considérait comme très sévère et qui lui inspira le ressentiment le plus vif. Le vice lui avait tellement endurci le cœur, que le sentiment intérieur de ses fautes ne put l'amener à s'en repentir ; il n'avait, au contraire, l'esprit oc-

cupé que de projets de vengeance contre les officiers qui l'avaient condamné et contre l'homme intégre et noble qui l'avait réprimandé.

La fourberie ne répugnait point à son esprit dépravé, et il résolut d'en faire usage. Il exprima le désir d'être mis à même de se rendre de nouveau utile à sa patrie, et il le fit si souvent et avec tant de sincérité apparente, que Washington lui offrit le commandement d'une division, au moment où il se préparait à attaquer New-York, en l'absence de Clinton. Arnold refusa cette offre, alléguant pour raison que ses blessures l'avaient trop affaibli pour lui permettre d'accepter un poste qui demandait tant d'activité. Quoique surpris de le voir ainsi négliger l'occasion de se rétablir dans l'opinion publique, Washington était loin de soupçonner quelles étaient ses intentions réelles.

Quelques citoyens distingués de l'état de New-York, ayant une haute opinion des talens militaires d'Arnold et le croyant sincèrement attaché à son pays, prièrent le gén. Washington de le placer à West-Point dont la sureté était particulièrement importante pour cet

état, et où il pourrait se rendre très utile sans beaucoup de fatigue. C'était précisément ce que désirait Arnold : aussi, après avoir écrit au gén. Washington à ce sujet, alla-t-il le trouver dans son camp pour appuyer la demande. Celui-ci, le croyant fidèle et très capable de remplir les devoirs militaires de cette place, lui en donna le commandement. Enchanté du succès de sa fraude, Arnold écrivit de suite à Sir Henry Clinton qu'il se repentait d'avoir manqué de fidélité au roi, et qu'il désirait rentrer dans le devoir comme sujet de l'Angleterre. Le vrai repentir inspire toujours la volonté de servir ceux que l'on a offensés, et Arnold, pour donner à celui qu'il professait un air de sincérité, offrait de faire tout son possible pour remettre sa patrie sous le joug de la Grande-Bretagne.

En arrivant à West-Point il écrivit à Sir Henry qu'il posterait les troupes qui s'y trouvaient, de manière à pouvoir facilement être faites prisonnières ou entièrement massacrées, aussitôt qu'il lui plairait de les attaquer. Cette infâme proposition eût dû inspirer au général anglais autant de mépris que de défiance pour le traître, et l'honneur lui prescri-

vait de rejeter avec dédain un moyen aussi lâche de soumettre les Américains ; mais il avait tellement à cœur de se rendre maître de West-Point, qu'il accepta l'offre et répondit qu'il chargerait un de ses officiers de correspondre avec lui sur ce sujet.

L'officier choisi pour ce devoir avilissant fut le maj. André. C'était un jeune homme qui avait reçu une excellente éducation, et dont le caractère était si franc et si aimable qu'il suffisait de le connaître pour l'estimer. Officier brave et fidèle, il était le favori de toute l'armée. Ses amis éprouvaient pour lui l'attachement le plus sincère, et mettaient une confiance sans bornes en ses principes vertueux. Cependant la base de ces principes était fausse : ils étaient fondés sur ce qu'il croyait devoir à ses semblables, et non sur ce qu'il devait à Dieu. Accepter l'emploi que voulait lui donner Sir Henry Clinton, c'était consentir à participer à la fraude et à l'imposture, et conséquemment, renoncer à l'intégrité.

Arnold et André s'écrivirent plusieurs lettres signées 'Gustave' et 'Anderson' ; mais comme il leur était impossible de bien s'en-

tendre sur le plan de trahison sans converser ensemble, Arnold envoya à André, sous le nom de John Anderson, un *laissez-passer* au moyen duquel il pourrait passer les sentinelles à West-Point et parvenir à une maison, près des avant-postes, où devait avoir lieu la conférence. La corvette anglaise, *le Vulture*, remonta l'Hudson pour amener André aussi près de West-Point que possible, sans risquer d'éveiller des soupçons. Conduit au rivage en bateau, il arriva sans accident à l'endroit désigné par Arnold. C'est la nuit qu'on avait choisie pour voiler aux yeux des hommes les complots de la trahison ; mais ce Dieu clairvoyant pour qui rien ne peut rester caché, avait l'œil fixé sur le malheureux André, et se préparait à le punir d'une manière terrible, pour avoir dévié du sentier de la vertu.

La nuit entière se passa en conversation, et lorsque le jour parut, toutes les parties de ce noir complot avaient été concertées et bien comprises. Comme André ne pouvait espérer de pouvoir se rendre à bord de la corvette pendant le jour, Arnold se chargea de le cacher jusqu'à la nuit, et lui ayant fait passer

les différentes sentinelles, ne le quitta point de toute la journée. Cependant le commandant du fort ayant remarqué *le Vulture*, lui avait envoyé quelques boulets qui l'avaient forcé à se retirer ; de sorte que quand la nuit, qu'André avait sans doute attendue avec impatience, commença à s'épaissir et qu'il quitta sa retraite dans l'intention de se rendre promptement à bord, la corvette était à une si grande distance, qu'aucun batelier ne voulut l'y conduire.

André, fort embarrassé, se trouva dans la nécessité de tenter de se rendre à New-York par terre. L'entreprise était périlleuse ; car toutes les routes, depuis les Highlands jusqu'à cette ville, étaient gardées par des détachemens de milice. Arnold exigea qu'il otât son uniforme pour mettre un habit bourgeois, et lui donna une passeport, priant les sentinelles et la milice de "laisser passer John Anderson, allant à White-Plains pour affaires importantes."

Muni de ce papier, le prétendu Anderson avait passé les avant-postes et s'avançait au grand trot et plein de sécurité, lorsque, près de Tarrytown, un jeune homme s'élance tout-

à-coup d'un hallier qui borde la route et saisit la bride de son cheval. Quand on trompe pour la première fois, on est naturellement timide; et André, tout brave qu'il était quand il agissait avec vérité, devint lâche quand il se sentit imposteur. Il oublia son passeport au moment où il devait s'en servir, et demanda avec précipitation à celui qui l'avait arrêté d'où il était? "D'en-bas," répondit l'autre. Supposant qu'il voulait dire de New-York, André se hâta de répondre, "et moi aussi;" puis il ajouta qu'il était officier anglais chargé d'une affaire importante, et le pria de ne pas le retenir plus long-temps. Ce ne fut que lorsque deux autres jeunes gens sortirent du taillis, qu'il découvrit, mais trop tard, qu'ils étaient tous trois Américains. En vain leur offrit-il une montre de prix et sa bourse pleine d'or; en vain leur promit-il que le général anglais leur donnerait de grandes récompenses, s'ils le laissaient passer; toutes ces offres furent rejetées, et il fut obligé de se laisser fouiller.

Ces jeunes gens, dont les noms étaient David Williams, John Paulding et Isaac Vanwert, se saisirent de papiers qu'ils trouvèrent

dans ses bottes, et le conduisirent devant un officier de milice nommé Jameson. André protesta de son innocence, et demanda que l'on fit informer de la situation où il se trouvait, celui de qui il tenait son passeport. Son but était de sauver Arnold; et Jameson, ne pouvant soupçonner celui-ci de trahison, y consentit sans hésiter. Lorsqu'André pensa que le traitre avait eu le temps de prendre la fuite, il cessa de feindre, avoua qui il était, et écrivit au gén. Washington, par le même courrier qui devait lui porter les papiers trouvés dans ses bottes, pour l'informer de la manière dont il avait été pris et des motifs de son déguisement.

Le gén. Washington revenait de Hartford au moment où le courrier galopait vers cette ville par une route différente: ils se croisèrent. Il avait fait dire à Arnold qu'il serait à West-Point pour déjeuner; mais il s'était arrêté pour examiner quelques passages importans à travers les montagnes, et avait été retenu plus long-temps qu'il ne se l'était proposé. Plusieurs officiers, joyeux de revoir dans quelques heures leur chef bien-aimé, étaient à déjeuner avec Arnold, lorsqu'on lui remit la

lettre de Jameson. Il se leva, et sans montrer le moindre trouble, dit à ses convives qu'il avait oublié quelques ordres relatifs à la réception qu'il devait faire au général-en-chef, les pria de l'excuser s'il les quittait si brusquement, et sortit. Cependant son épouse, plus clairvoyante, remarqua quelque altération dans ses traits et le suivit. Alors il l'informa en peu de mots du danger qui le menaçait, et la pria de rentrer dans la salle à manger.

Il atteignit bientôt le rivage, où il ordonna à un sergent de prendre un bateau et six hommes et de le conduire à bord de la corvette, qui était encore à l'ancre au-dessous du fort. Le sergent, qui croyait Arnold occupé d'une affaire importante à la cause qu'il défendait, n'hésita pas un seul instant et le transporta bientôt à bord du vaisseau. Lorsqu'Arnold se vit en sureté, il dit au sergent que son intention n'était pas de retourner à West-Point, mais de se mettre au service du roi d'Angleterre, et entreprit de lui persuader de suivre son exemple. Le sergent et ceux qui l'accompagnaient répondirent que "si le gén. Arnold aimait le roi d'Angleterre, il était libre de le servir; mais que, comme ils ai-

maient mieux leur patrie, ils étaient déterminés à vivre et à mourir pour en défendre l'indépendance." Alors Arnold eut la bassesse de proposer au capitaine de la corvette de retenir ces braves comme prisonniers de guerre; acte infâme auquel cet officier ne voulut point consentir.

Lorsque Washington arriva à West-Point, le complot n'était plus un secret; mais il était trop tard pour s'assurer de la personne du traître. Il fit demander à Mde. Arnold quelques momens d'entretien, et la trouva dans l'affliction la plus profonde. Ne pouvant parvenir à la calmer en l'assurant qu'elle serait traitée avec tout le respect et les égards dus à son sexe, il la laissa aux soins de sa femme-de-chambre. Ensuite il fit mander un officier qu'il savait être très attaché à Arnold et qui commandait un des postes les plus importans dans les Highlands. Quand cet officier parut, Washington lui dit: "Colonel, nous sommes trahis, et le traître est Arnold; il se peut que votre poste soit attaqué cette nuit même, retournez-y, et défendez-le avec la bravoure et la fidélité que je vous connais." Cette marque de confiance généreuse émut tellement l'offi-

cier que ce ne fut qu'après quelques instans qu'il put lui répondre: "Votre Excellence m'a plus que récompensé aujourd'hui de tout ce que j'ai fait ou pourrai jamais faire pour mon pays."

Arnold avait écrit au général-en-chef par le retour du bateau qui l'avait conduit à bord de la corvette. L'insolence de sa lettre fit d'abord monter le rouge au visage de Washington; cependant il reprit bientôt son sang-froid, et ses premières paroles, après l'avoir lue, furent dictées par la bienveillance naturelle à son cœur. Afin de calmer les craintes de M$^{de}$. Arnold sur le sort de son mari, il la fit informer qu'il était hors de toute poursuite. On se prépara à défendre vigoureusement West-Point, en cas d'attaque; mais Sir Henry Clinton n'osa entreprendre de s'en emparer sans y être secondé par la trahison du commandant.

Cependant un Conseil de Guerre, composé de tous les officiers-généraux de l'armée, s'était assemblé pour examiner toutes les circonstances du noir complot dans lequel avait trempé le maj. André, et pour prononcer sur son sort. On le traita avec beaucoup d'égards et on lui dit qu'il était libre de ne point ré-

pondre aux questions qui pourraient établir son crime; mais, ayant fait sans doute de sérieuses réflexions sur la bassesse de tout ce qui blesse la vérité, il reprit sa franchise naturelle et avoua la part qu'il avait prise à la trahison d'Arnold, de manière à rendre l'examen des témoins tout-à-fait inutile.

Dans l'espoir de lui offrir un moyen de se disculper, quelqu'un dit qu'il était venu à West-Point avec un pavillon parlementaire. Lorsqu'on lui demanda si cela était vrai, il répondit: "Si j'étais venu avec un pavillon, il aurait pu me protéger à mon retour." Un officier américain crut pouvoir le sauver en suggérant que peut-être une échange contre Arnold. . . ." Arrêtez!" s'écria-t-il, "une telle proposition ne pourra jamais venir de moi."
—Après toutes les circonstances qu'il avait avouées, le Conseil de Guerre se vit contraint de le condamner, comme espion, à la peine infamante qu'infligent les lois rigides de la guerre: il fut pendu dans les vingt-quatre heures.

Telle fut la fin honteuse de ce jeune homme qui avait donné de lui les plus hautes espérances, et qui n'avait peut-être qu'une fois for-

fait à l'honneur. Il avait su inspirer tant d'intérèt, mème à ses juges, que le jour de son exécution en fut un de douleur universelle. Le gén. Washington, dans une lettre particulière, témoigna beaucoup d'estime pour André ; et peut-être n'éprouva-t-il jamais autant de répugnance à remplir un devoir pénible, que lorsqu'il lui fallut signer cet arrêt de mort. Arnold écrivit à ce sujet plusieurs lettres au gén. Washington qui, pour toute réponse, lui fit envoyer ses effets à New-York, où il était, et donna des ordres pour que Mde Arnold y fût aussi conduite en sureté.

Le sentiment d'admiration et de sympathie qu'excita dans tous les cœurs le sort du maj. André sembla augmenter la haine qu'inspirait Arnold. "André," dit Washington dans une lettre particulière, "a montré toute la fermeté que l'on pouvait attendre d'un homme accompli et d'un brave officier ; mais je doute qu'Arnold éprouve en ce moment les angoisses qui devraient lui dévorer le cœur. Il manque de sensibilité. D'après quelques traits de son caractère qui m'ont été communiqués depuis peu, il semble s'être tellement endurci dans le crime et avoir si bien renoncé à tout senti-

ment d'honneur et de honte ; que tant que ses facultés lui permettront de s'adonner au crime et à l'infamie, il sera inaccessible aux remords."

Celui qui gouverne toutes choses rendit la trahison d'Arnold utile à sa patrie. Celui-ci fit parvenir aux officiers et aux soldats de l'armée des écrits dans lesquels il les engageait à suivre son exemple, et les assurait qu'ils en seraient richement récompensés. Ces écrits n'eurent d'autre effet que d'inspirer aux troupes américaines le mépris et l'indignation que méritait leur auteur, et de les animer à faire de nouveaux efforts pour lui prouver qu'ils persévéraient à défendre la cause sacrée qu'il avait si lâchement trahie.

Pendant tout le cours de la guerre, Arnold fut le seul officier américain qui méritât le nom de traître : et il le méritait d'autant plus que, dès qu'il se fut réuni aux ennemis de sa patrie, il s'efforça par ses actions et par ses paroles de nuire à ses compatriotes ; mais tous ses efforts eurent un effet directement contraire à celui qu'il en attendait.

La description qu'il fit à l'ennemi de l'état de faiblesse et de pénurie où se trouvait l'ar-

mée républicaine, inspira à Sir Henry une sécurité, une confiance en ses propres forces qui fut en plusieurs circonstances avantageuse aux Américains.

## CHAPITRE VII.

### 1780—1781.

D'APRÈS la conversation qu'il avait eue à Hartford avec l'amiral français, Washington était resté convaincu qu'il lui fallait abandonner son projet favori d'attaquer New-York pendant cette saison. L'amiral lui avait dit qu'il attendait un renfort de quelques vaisseaux ; mais que quant à ses forces actuelles, il ne les croyait pas suffisantes pour pouvoir livrer le combat à la flotte anglaise avec la moindre chance de succès. Les deux armées se contentèrent de surveiller les mouvemens l'une de l'autre jusqu'au moment de se retirer dans leurs quartiers d'hiver. Alors l'armée Américaine campa près de Morristown, et sur les limites du New-York et du New-Jersey ; tandis que les troupes appartenant aux états de la Nouvelle-Angleterre occupaient West-Point et les deux rives de l'Hudson.

L'aspect de West-Point et de son voisinage

est tout-à-fait pittoresque ; et ce qui rend ce lieu très intéressant, c'est que Washington y passa un hiver à cette triste époque de la révolution. A près de six cents pieds au-dessus de l'Hudson sont les ruines du fort Putnam, qui défendait le cours de ce fleuve et un passage frayé à travers les montagnes. On dit que les pierres énormes qui servirent à la construction de ce fort y furent portées par des hommes. On rencontre encore sur quelques collines des restes de huttes qui ont servi d'abri aux soldats pendant la révolution. Là coule aussi, sous des arbres touffus, une source d'eau extrêmement limpide et fraîche, que l'on a nommée depuis Washington's Spring. Les vieux habitans des environs, qui se rappellent le temps où les défenseurs de nos libertés étaient campés dans ces campagnes, se plaisent encore à montrer aux étrangers cette eau raffraîchissante, dont leur vénérable protecteur faisait journellement usage.

Pendant que la rigueur de la saison contenait l'armée dans ses quartiers d'hiver, et que Washington, toujours actif, s'occupait des préparatifs de la campagne suivante, la

guerre continuait ses affreux ravages dans les états du Sud. Le gén. Cornwallis avait attaqué les Américains à Camden, le 16 Août, et les avait presque entièrement défaits. Alors il parut considérer la Caroline du Sud comme un état conquis, appelant 'actes de rébellion' tous efforts faits pour lui résister, traitant avec la plus grande sévérité tous ceux qui s'opposaient à l'autorité du roi d'Angleterre, et détruisant leurs propriétés.

Quelques Américains s'étaient joints à l'armée anglaise. Cornwallis, apprenant qu'il y en avait d'autres, disposés à faire de même, dans l'intérieur de la Caroline du Nord, y envoya le maj. Ferguson avec des troupes, pour leur aider à attaquer ceux qui restaient fidèles à la cause de l'indépendance.

Le colonel américain Clarke avait quitté la Géorgie, son état natal, lorsque les Anglais s'en étaient rendus maîtres, et avec un petit nombre de patriotes qu'il commandait, avait attaqué l'ennemi à Augusta; mais les Anglais avaient reçu du renfort, et Clarke s'était retiré dans les montagnes. Ferguson, informé de cette circonstance, résolut de l'arrêter ainsi que sa petite compagnie de braves.

De hardis montagnards de l'ouest de la Virginie et de la Caroline du Nord s'assemblent aussitôt, et se réunissent à quelques miliciens de la Caroline du Sud. Ils s'avancent rapidement vers Ferguson qui s'était posté sur une montagne appelée King's Mountain, et l'attaquent si vaillamment, que ses troupes se trouvent bientôt en déroute. Il y eut dans cette action trois cents Anglais de tués ou de blessés, et plus de huit cents furent faits prisonniers : Ferguson lui-même y perdit la vie. Quinze cents armes complètes tombèrent entre les mains des vainqueurs, pour qui cette victoire était d'autant plus importante, que les Américains royalistes ne retournèrent point vers Cornwallis ; et que celui-ci, en conséquence de la perte qu'il venait d'essuyer, se vit obligé de quitter la Caroline du Nord, où il s'était attendu à marcher de succès en succès.

Il se retira à Camden pour y attendre une augmentation de troupes que Sir Henry Clinton devait lui envoyer de New-York. Pendant que son armée campait près de cette ville, un officier américain nommé Marion, ne cessait de la harceler avec quelques patriotes qu'il avait réunis, tantôt se cachant dans des

marécages ou des taillis, et se précipitant à l'improviste sur ceux qui s'éloignaient trop du camp ; tantôt protégeant les faibles habitans contre les détachemens qui venaient leur arracher leurs provisions. L'anecdote suivante peut donner une idée du vrai patriotisme qui soutenait Marion au milieu des dangers et des privations auxquels il était exposé.

Un officier anglais étant venu le trouver pour lui proposer un échange de prisonniers, Marion le reçut avec politesse et, après avoir terminé l'affaire qui l'avait amené, l'invita à diner avec lui. Au mot 'diner' l'officier fut très surpris ; car, en jetant un coup d'œil autour de lui, il n'avait aperçu ni provisions, ni rien qui pût indiquer qu'un repas allait se faire. Quelques miliciens au teint hâlé étaient assis sur des troncs d'arbres, ayant leurs armes autour d'eux, et paraissant, ainsi que leur chef, familiarisés avec la faim. Cependant, curieux sans doute de voir d'où viendrait ce diner, il accepta l'invitation. "Allons, Tom," dit Marion à l'un de ses soldats, "donne-nous notre diner." Tom prit alors une petite branche de pin et se mit à retirer quelques patates douces d'un tas de

cendres où on les avait mises pour rôtir. Après les avoir nettoyées, d'abord en soufflant dessus pour enlever les cendres, puis en les frottant avec sa manche de toile de ménage, il les mit sur un morceau d'écorce et les plaça devant Marion et son convive, sur le tronc même de l'arbre qui leur servait de siége.

L'officier prit une patate et, tout en la mangeant, se prit à rire du meilleur de son cœur. Voyant que Marion témoignait de la surprise, "je vous demande pardon," lui dit-il; "mais je ne puis m'empêcher de rire en pensant à la drôle de mine que feraient mes camarades, si leur gouvernement leur donnait un tel ordinaire. Sans doute que vous faites, en général, de meilleurs repas?"—"Dites plutôt pires," répondit Marion; "car nous n'avons pas toujours assez de pommes de terre pour apaiser notre faim."—"Je suppose alors que vous recevez une bonne paie."—"Pas un sou."—"En vérité, je ne vois pas comment vous pouvez y tenir."—"Cependant," reprit Marion, "je me trouve heureux. J'aime mieux cette nourriture, en combattant pour ma patrie, que toutes les richesses que l'on pourrait m'offrir pour me la faire abandonner."

Lorsque cet officier revint trouver son chef, celui-ci lui demanda pourquoi il était si triste : "ce n'est pas sans raison," répondit-il.— "Quoi !" reprit l'autre, alarmé, "Washington aurait-il battu Sir Henry ?"—"Non, général ; pire que cela. J'ai vu un officier américain et ses soldats vivant de racines, buvant de l'eau, sans habits, sans paie, et tout cela pour la *liberté !* Que pouvons-nous contre de tels hommes ?"

Cornwallis envoya le col. Tarlton tenter de déloger Marion et sa petite force des retraites sûres qu'ils occupaient. Cet officier, n'y pouvant réussir, s'en vengeait en pillant les habitans des campagnes voisines, lorsqu'il apprit que le général américain Sumpter s'approchait avec un corps de milice ; ce qui le fit retirer. Sumpter avait déjà donné aux Anglais des preuves de son habileté ; mais Cornwallis le croyait vaincu et dans l'impossibilité de reprendre sitôt l'offensive : aussi fut-il surpris d'apprendre qu'il commandait des forces assez considérables.

Il résolut de le faire aussitôt surprendre dans son camp, près de la rivière de Broad. Le maj. Wemyss partit en conséquence avec un

fort détachement et, arrivé près du camp plusieurs heures avant le jour, commença l'attaque avec beaucoup de bravoure ; mais le général américain réunit à l'instant ses troupes, et se défendit avec tant d'intrépidité, que les Anglais se virent forcés de battre en retraite, après avoir perdu leur commandant. Alors Sumpter changea de position, et Cornwallis envoya Tarlton pour le poursuivre et l'attaquer.

Celui-ci ayant rencontré son adversaire posté sur une colline escarpée, près de la rivière de Tiger, eut l'imprudence de l'attaquer, et fut bientôt obligé de se retirer, laissant sur le champ de bataille deux cents hommes tués ou blessés. Les Américains n'eurent que trois hommes de tués et quatre de blessés. Sumpter, blessé grièvement et ne doutant point que Cornwallis n'envoyât contre lui des forces supérieures, crut prudent de disperser ses troupes et d'attendre pour les rappeler que sa blessure fût guérie ; car il n'y avait point à craindre de désertion parmi ces soldats de la liberté, toujours prêts à combattre pour la défense de leurs foyers et de leur patrie.

On peut juger combien l'armée régulière du Sud était peu nombreuse et délabrée, par l'ex-

trait suivant d'une lettre qu'écrivait Washington à un ami, pour l'informer qu'il venait d'en confier le commandement au gén. Greene : "Je viens de nommer au commandement de l'armée du Sud l'officier que vous désiriez y voir. Je crois que c'est un vrai général que je vous donne : mais que peut faire un général sans soldats, sans armes, sans munitions, sans vivres ?"

Lorsqu'en Décembre le gén. Greene rejoignit l'armée à Charlotte, dans la Caroline du Sud, elle ne se montait pas à plus de deux mille hommes ; et la plupart appartenaient à la milice. Il la divisa en deux parties, dont l'une devait marcher, sous les ordres du gén. Morgan, au sud de la rivière Catawba, tandis que lui-même descendrait avec l'autre le long de la rivière de Pedee, sur la rive gauche de laquelle il voulait poser son camp.

Cornwallis, se trouvant ainsi placé entre ces deux divisions, résolut d'en attaquer une ; mais il voulut en même temps tenir ses adversaires incertains sur la direction qu'il se proposait de prendre. Un renfort de troupes arrivant de New-York s'avançait vers Camden. Cornwallis lui envoya l'ordre de venir le rejoindre

à la rivière Catawba; ensuite il se mit en marche pour entrer dans la Caroline du Nord, après avoir chargé Tarlton de s'avancer rapidement contre Morgan, avec des forces considérables, " de le pousser avec vigueur, et, en tout cas, de le chasser au-delà de la rivière Broad." Il espérait que si Morgan échappait à Tarlton, il ne pourrait éviter de rencontrer le gros de l'armée et d'être complétement battu.

Cependant un débordement inattendu des rivières que devait traverser l'armée, la retint bien au-delà du temps qu'avait calculé Cornwallis; la même cause empêcha aussi le renfort de le rejoindre au lieu désigné. Tarlton, plus actif, avait atteint Morgan avant que Cornwallis ne fût arrivé à l'endroit où il se proposait de l'arrèter, s'il était mis en fuite.

Le gén. Morgan, informé de ces mouvemens, et se voyant dans une situation très dangereuse, traversa la rivière Pacolet et en fit garder le gué; mais, apprenant bientôt que l'ennemi l'avait traversée à six milles plus haut, il se retira en toute hâte dans un lieu couvert de sapins, appelé Cowpens. Là il consulta les officiers de sa petite armée sur le parti à pren

dre, et le résultat de leurs délibérations fut que l'on y attendrait l'attaque de l'ennemi. Les troupes, placées sur un terrain élevé, dans un bois dégagé de broussailles, attendirent de pied ferme leurs ennemis, qui ne tardèrent point à paraître, et qui s'avançaient dans la plus entière confiance que la victoire serait pour eux. C'était le 17 Janvier 1781.

Morgan et ses officiers donnèrent leurs ordres avec tant de sang-froid, et les soldats y répondirent avec tant d'obéissance et de bravoure, que Tarlton et les siens furent repoussés, mis en fuite et poursuivis par les Américains, qui firent prisonniers cinq cents soldats et vingt-neuf officiers, et se rendirent maîtres de huit cents fusils, de trente-cinq caissons et de cent chevaux, sans que leur propre perte s'élevât à plus de quatre-vingts hommes, tués ou blessés. Dans cette action se trouvait le lieutenant-colonel Washington qui, n'étant encore que capitaine, s'était conduit si bravement à l'affaire de Trenton. Dans la chaleur de la poursuite il s'était séparé de son régiment, lorsque trois officiers anglais, dont l'un était Tarlton, s'apercevant de cette circonstance, se retournèrent soudain et l'attaquèrent

avec vigueur. L'un d'eux lui porta un coup, très heureusement paré par un sergent qui accourait à son secours ; un jeune garçon, trop faible pour porter le sabre, lui sauva la vie en blessant d'un coup de pistolet un second officier qui lui portait un autre coup. Tarlton, se voyant alors seul à seul avec son adversaire, tourna bride et prit la fuite en lui tirant un coup de pistolet qui ne blessa que son cheval.

Dans cette attaque Tarlton avait reçu de Washington une blessure à la main ; et on rapporte qu'étant en conversation, quelque temps après, avec une dame de Charleston, il lui dit : " Vous paraissez avoir une haute opinion du col. Washington ; cependant on m'a dit qu'il était ignorant au point de pouvoir à peine *signer son nom.*"—" Cela se peut," répondit la dame, " mais personne ne peut mieux que vous, colonel, certifier qu'il sait au moins *faire sa marque.*"

Tarlton avait effectué sa retraite avec beaucoup de précipitation et ne s'était arrêté qu'en rejoignant l'armée de Cornwallis, à environ vingt-cinq milles de Cowpens.

Cette victoire était d'une haute importance pour la cause de l'Amérique ; car, si l'armée

de Morgan eût été défaite, Cornwallis eût probablement attaqué Greene avec toutes ses forces réunies ; et le succès peu douteux de cette entreprise l'eût rendu maître de tous les états du Sud.

Le renfort qu'attendait Cornwallis étant arrivé, il se mit en marche le lendemain de bonne heure, déterminé à attaquer Morgan avec des forces assez considérables pour rendre sa destruction certaine. Celui-ci se dirigea rapidement vers la rivière Catawba, et il n'y avait que deux heures qu'il l'avait traversée, lorsque les Anglais en atteignirent le bord. Comme le soleil était alors couché, Cornwallis remit le passage au lendemain ; mais quand ce lendemain arriva, la divine providence, qui conduisait les Américains à l'indépendance au travers des dangers, avait placé entre Cornwallis et ceux qu'il regardait déjà comme sa proie, une barrière que tout son pouvoir et toute sa science militaire ne pouvait surmonter. Il était tombé pendant la nuit une pluie qui, quoique trop faible en apparence pour augmenter la profondeur de la rivière, en avait cependant rendu le passage impossible pour deux jours. Morgan profita

de ce délai pour faire transporter en lieu de sureté ses blessés ainsi que les armes et les munitions qu'il avait prises, et pour donner du repos à ses troupes harassées.

Aussitôt que le gén. Greene reçut avis de ce qui s'était passé à Cowpens, il prévit le danger que courait Morgan, et se mit en route sur-le-champ pour le rejoindre et l'aider de ses conseils, laissant le commandement de sa division au gén. Huger.

Dès que l'écoulement des eaux le lui avait permis, Cornwallis avait passé la Catawba et continué de poursuivre les Américains avec toute la célérité possible. Ceux-ci avaient traversé la rivière de Yadkin, le deux de Février, les uns à gué, les autres sur des bateaux, et avaient à peine eu le temps d'attacher ces derniers, de manière à ce qu'ils ne pussent servir à l'ennemi, lorsque celui-ci parut sur la rive opposée. Alors les patriotes furent de nouveau favorisés par la providence : les Anglais n'avaient pas encore eu le temps de préparer des radeaux, lorsqu'une pluie abondante, fouettée par un vent violent, vint rendre le passage dangereux. La rivière devenant de plus en plus profonde, Cornwallis se vit con-

traint de remonter plus près de sa source, pour trouver un endroit où il put se hasarder à la traverser.

En rapportant cette circonstance, un historien célèbre de la Révolution de l'Amérique dit—"Cette seconde occasion qu'eurent les Américains d'échapper à un danger si grand, les convainquit que le Ciel favorisait leur cause. Le fait que deux fois il leur avait été permis d'effectuer leur passage, tandis que leurs ennemis, éloignés seulement de quelques milles, n'avaient pu les suivre, inspira aux habitans de ce pays un sentiment religieux qui soutint leur courage."—Ce délai donna au gén. Greene le temps d'arriver à Guilford, où il rejoignit la division qu'il avait laissée sous les ordres de Huger.

Cornwallis, voyant qu'il ne pouvait empêcher la réunion de ces deux divisions, tenta de se placer entre elles et la Virginie, de manière à les forcer au combat avant qu'elles reçussent le renfort qu'il savait devoir leur arriver de cet état.

Le gén. Greene n'ignorait pas qu'une bataille avec des forces si inégales lui serait fatale. Il sentit qu'il lui fallait parvenir en

Virginie avant que Cornwallis pût l'atteindre ; et, dans l'espoir d'y réussir, il s'avança en toute hâte vers la rivière de Dan qu'il parvint à passer en dépit de tous les obstacles. Ses troupes avaient fait quarante milles en vingt-quatre heures ; et le dernier bateau avait à peine atteint le rivage, lorsque Cornwallis parut sur l'autre bord.

Greene et son armée avaient fait une retraite de deux cents milles sans perdre un seul homme. On était en hiver, il faisait froid et humide, les routes étaient ou gélées ou rompues, et les soldats presque nuds et sans chaussure, n'avaient souvent d'autre nourriture que du maïs qu'ils égrenaient avec leurs cantines de ferblanc auxquelles ils avaient fait des trous pour cet usage. L'armée de Cornwallis avait suivi les mêmes routes ; mais elle était bien nourrie, pourvue de tout le nécessaire, et n'aurait pas manqué d'atteindre les Américains si le débordement des rivières n'y eût mis obstacle. Cette circonstance se renouvela si souvent que Greene lui dut son salut. Il entra en Virginie et Cornwallis, cessant de le poursuivre, se dirigea à petites journées vers Hillsborough,

alors capitale de la Caroline du Nord, où il leva l'étendard du roi d'Angleterre et invita les habitans à lui aider à rétablir l'ancien gouvernement.

Le gén. Greene était déterminé à ne pas le laisser en tranquille possession de cet état ; c'est pourquoi, aussitôt qu'il eut augmenté ses troupes de quelques centaines d'hommes, il repassa la rivière Dan et s'avança lentement sur Hillsborough. Toutes les campagnes voisines ayant été furetées par les Anglais, les vivres manquaient ; et Cornwallis, ne pouvant plus se procurer dequoi faire subsister son armée, se vit enfin obligé de changer de position.

Greene alors s'avança, mais en prenant soin de ne point se laisser forcer au combat avant d'avoir reçu un autre corps de troupes qu'il attendait de la Virginie. Lorsque ces troupes arrivèrent, il se détermina à risquer le combat, et s'avança, dans cette intention, au devant de Cornwallis qui était près de Guilford. La bataille (15 Mars) fut sanglante et long-temps indécise ; mais enfin la victoire se déclara en faveur de Cornwallis, qui perdit néanmoins un nombre considérable

d'hommes, et Greene se retira à douze milles de distance, prêt à recommencer l'action. Cornwallis ne lui en donna pas l'occasion; car, quoiqu'il réclamât la victoire, sa perte avait été si grande, et il éprouvait tant de difficultés à se procurer des vivres, qu'il fut forcé de se replier sur Wilmington, où il espérait trouver des approvisionnemens. Il proclama partout sur son passage qu'il avait remporté une grande victoire, et ordonna une illumination générale.

Une dame, dont le mari, Mr. Heyward, avait été envoyé comme rébelle en prison à St. Augustin, lorsque les Anglais s'étaient rendus maîtres de Charleston, entendant cet ordre de Cornwallis, ferma les volets de sa maison. Un officier remarqua cette circonstance et entra aussitôt dans la maison: "comment osez-vous," dit-il à cette dame, "désobeir à l'ordre que vous venez d'entendre? Pourquoi n'illuminez-vous pas votre maison?"—"Puis-je éprouver de la joie?" lui répondit-elle. "Puis-je célébrer la victoire de votre armée, quand mon mari est prisonnier?"—"Le dernier espoir des rébelles vient d'être anéanti par la défaite de Greene: il faut illuminer."

“ Pas une seule lumière ne sera mise de mon consentement aux fenêtres de ma maison.” —“ Alors je reviendrai avec un détachement, et la ferai raser avant minuit.”—“ Vous en avez le pouvoir, et vous paraissez disposé à l’exercer ; mais vous ne sauriez commander à ma volonté, et je n’illuminerai point.” L’officier se retira et ne revint pas exécuter sa cruelle menace.

Cornwallis passa en Virginie. Quelques habitans de la Caroline du Nord avaient abandonné la cause de la liberté et s’étaient mis sous la protection des troupes anglaises. Pour ceux-là l’éloignement de l’armée était sans doute un sujet de tristesse ; mais tous ceux qui étaient restés fidèles à la patrie éprouvèrent beaucoup de joie en se voyant délivrés de la présence de leurs ennemis. Le nom seul de Tarlton inspirait la terreur ; car il s’était principalement signalé par sa sévérité envers les patriotes, dont il détruisait les propriétés, ou qu’il punissait de leur fidélité toutes les fois qu’il en trouvait l’occasion. Quelquefois, dans un moment de terreur, des malheureux consentaient à se soumettre, puis ensuite s’en repentaient et cherchaient à se défendre : pour eux Tarlton n’avait point de pitié. Un jeune

homme, ayant agi de cette manière, fut ensuite fait prisonnier, et Tarlton le fit pendre aussitôt sur le bord de la route, avec un écriteau déclarant que "quiconque oserait descendre le cadavre éprouverait le même sort." La sœur de l'infortuné jeune homme osa seule braver cette menace: animée par la tendresse fraternelle, et s'armant de résolution, elle épia le moment favorable pour s'acquitter de ce devoir aussi dangereux que triste, et parvint à s'emparer des restes de son frère chéri, qu'elle déposa dans la tombe.

Cependant la Virginie n'était pas plus tranquille que les autres états du Sud. Le vindicatif Arnold, devenu général de l'armée anglaise, avait été envoyé faire une invasion dans l'état natal de Washington. Dès le commencement de Janvier il avait attaqué Richmond, s'en était rendu maître et y avait détruit les magasins militaires. Trop puissant pour qu'on pût lui résister, il ne négligeait aucune occasion d'assouvir sa haine pour ses compatriotes.

Tous les événemens de ce malheureux hiver étaient de nature à jeter les Américains dans l'abattement et à multiplier les peines et les

inquiétudes de Washington. L'année 1781, qu'aucun son de joie n'accueillit, commença par un événement qui faillit causer la ruine de la liberté américaine. Les troupes campées près de Morristown, dans le New-Jersey, avaient tellement souffert du manque de vivres et d'habillemens, qu'elles avaient résolu de se mettre en marche pour Philadelphie, dans le dessein de forcer le Congrès à leur procurer des approvisionnemens, en le menaçant de quitter le service. Ce fut en vain que le gén. Wayne, qui les commandait, entreprit de les arrêter; elles se dirigèrent vers Princeton. Trois officiers, pour qui les soldats avaient beaucoup d'attachement, les suivirent jusqu'au lieu où ils devaient passer la nuit, et parvinrent à obtenir que les rébelles leur enverraient un sergent de chaque régiment, pour leur faire connaître leurs griefs et ce qu'ils se proposaient de demander au Congrès. Alors Wayne leur promit que le Congrès serait informé de leurs demandes et y aurait égard, et les engagea à rentrer dans le devoir. Il fit aussitôt informer de cette rébellion alarmante le gén. Washington, alors à New-Windsor, sur l'Hudson. Washington en fut sensiblement peiné; mais

il sentit que les plaintes des mutins étaient fondées, et il ne crut pas devoir se rendre sur les lieux, dans la crainte qu'ils ne lui désobéissent et n'encourussent ainsi un châtiment qui pourrait les empècher de rentrer dans le devoir. Il fit tous les préparatifs nécessaires pour les réduire, en cas que leur conduite devint violente, et manda au gén. Wayne d'informer le Congrès de ce qui s'était passé, et de lui laisser arranger l'affaire.

Une commission du Congrès vint visiter le camp des rébelles et leur fit des propositions qui furent bientôt acceptées. Le temps pour lequel la plupart d'entre eux s'étaient engagés étant expiré, ils reçurent leur congé ; ce qui diminua sensiblement l'armée.

Sir Henry, informé de cette circonstance, envoya secrètement des agens vers ces rébelles, et leur offrit de les recevoir dans son armée, de fournir amplement à tous leurs besoins, et de leur envoyer une forte escorte pour les amener à New-York en toute sureté. Il se méprenait sur le caractère des soldats américains : dans un moment de détresse extrême ils avaient pu céder aux conseils téméraires de quelques esprits turbulens ; mais l'idée ne leur était jamais

venue de devenir ennemis de leur pays. Ils se saisirent des émissaires de Sir Henry et firent part au gén. Wayne des propositions qu'on leur avait faites, en l'assurant qu'elles ne leur inspiraient que du mépris. La commission du Congrès offrit une récompense à ceux qui avaient arrèté les agens de Clinton; mais ils refusèrent de l'accepter, disant "qu'ils n'avaient fait que leur devoir, et qu'ils ne désiraient d'autre récompense que l'approbation de la patrie, pour laquelle ils avaient combattu, et versé leur sang si souvent."

Le gén. Washington se servit de cette révolte pour prouver au Congrès et aux différens états, combien il était urgent de redoubler d'efforts pour fournir l'armée d'habillemens chauds et d'alimens sains. Il leur fit une description si touchante des maux qu'elle endurait, que tous les états s'efforcèrent d'y remédier; et, quoique les secours ne fussent pas considérables, les troupes furent satisfaites de cette preuve que leurs compatriotes ne les oubliaient pas entièrement.

A-peu-près à cette époque le Congrès s'occupait d'une affaire de la plus haute importance: c'était de réunir les différens états en

une seule nation, ce qui le mettrait à même de continuer la guerre plus facilement et à moins de frais. Les "Articles de Confédération" furent adoptés en Février, et la nouvelle de ce lien d'union répandit partout la joie.

Tous les avis que recevait Washington des états du Sud, lui faisaient de plus en plus désirer d'y faire passer des troupes. La flotte française avait été bloquée dans la baie de Newport par des vaisseaux anglais : une tempête força enfin ceux-ci de s'éloigner, et l'amiral français en profita pour détacher de sa flotte un vaisseau de ligne et deux frégates, qui firent voile pour la baie de Chesapeake. Le gén. Washington résolut aussitôt d'envoyer des troupes en Virginie ; espérant que ces vaisseaux leur aideraient à reprendre quelques uns des ports dont les Anglais s'étaient rendus maîtres. Mais Mr. Du Tilly, qui commandait cette petite force navale, après s'être montré dans la baie, et avoir en vain tenté d'entrer dans la rivière d'Elisabeth, se décida à retourner à Newport, et, en exécutant cette résolution, rencontra une frégate anglaise qu'il prit. Washington, ainsi déçu

dans son attente, n'en persista pas moins à énvoyer des troupes en Virginie, sous les ordres du gén. Lafayette : ensuite il partit pour Newport afin de communiquer à l'amiral français le plan qu'il avait formé, et pour l'exécution duquel il désirait être secondé par ses vaisseaux. Le chevalier Destouches y consentit : la flotte mit à la voile ; mais ayant rencontré les forces navales de l'ennemi et soutenu un combat d'environ une heure, à forces inégales, elle revint à Newport.

Cependant Lafayette, continuant sa marche vers la Virginie, s'aperçut bientôt qu'il y avait des mécontens parmi ses troupes, et qu'il en désertait plusieurs tous les jours. Ayant rassemblé ceux qui restaient, il leur dit que son intention n'était point de les tromper sur les obstacles et les dangers auxquels ils devaient s'attendre en le suivant ; qu'ils étaient grands sans doute, mais que s'il y en avait parmi eux qui ne voulussent point s'y exposer, il leur permettrait de retourner à l'armée qu'il avait quittée dans le New-Jersey. Cette conduite franche et généreuse mit fin aux désertions ; car les soldats n'auraient pu sans honte abandonner leur excel-

lent commandant. A Baltimore il leur procura, à ses frais, une partie de ce dont ils manquaient ; et les dames de cette ville s'empressèrent de leur faire des vêtemens d'été.

Arnold avait reçu un renfort considérable de New-York, et Cornwallis s'était hâté de le rejoindre et de prendre le commandement des troupes réunies. Avec toutes ces forces il était certain de pouvoir facilement anéantir la petite armée de Lafayette, qu'il savait être entrée en Virginie et qu'il résolut d'attaquer aussitôt que possible.

Il fallait pour cela empêcher Lafayette de recevoir le renfort que lui amenait le gén. Wayne ; et Cornwallis, qui avait autant de confiance en ses propres talens que de mépris pour la jeunesse de son adversaire, était si certain d'y parvenir, qu'il disait dans une lettre qui fut interceptée "le petit garçon ne peut m'échapper." Cependant "le petit garçon" mit tant de jugement et de promptitude dans ses mouvemens, que son ennemi, convaincu bientôt de l'inutilité de ses efforts, cessa de le poursuivre.

Lorsque Lafayette eut reçu le renfort, il revint sur ses pas et se trouva bientôt à quelques

milles du camp de Cornwallis. Celui-ci, le croyant dans l'intention de chercher à s'emparer d'un convoi de munitions qui devait remonter la rivière de James, posta des troupes sur la route qui conduisait directement à cette rivière. Lafayette qui avait prévu ce mouvement, s'avança pendant la nuit, et par des routes depuis long-temps abandonnées, vers des positions inexpugnables, où Cornwallis fut très surpris de le trouver le lendemain. Le général anglais, croyant probablement l'armée américaine plus nombreuse qu'elle ne l'était réellement, renonça au projet qu'il avait formé de lui livrer bataille, et se dirigea sur Williamsburgh. Lafayette le suivit avec précaution; attaquant les détachemens qui se répandaient dans les campagnes, mais évitant le danger d'un engagement avec le gros de l'armée.

Les Anglais signalaient leur marche rapide à travers la Virginie, en détruisant toutes les propriétés publiques et particulières qui se trouvaient sur leur passage, pendant que leurs vaisseaux remontaient les rivières et pillaient les fermes qui les bordaient. On pense bien que celle de Washington, située sur les bords

du Potomac, ne fut pas oubliée. Celui aux soins de qui le général l'avait laissée reçut l'ordre de fournir une certaine quantité de provisions, avec menace, en cas de refus, de détruire les bâtimens et de ruiner les plantations. La crainte qu'inspirait la rigueur excessive des Anglais le porta à obéir. Lorsque Washington en fut informé, il lui écrivit: "J'apprends avec peine que vous avez éprouvé des pertes; mais ce qui m'afflige le plus, c'est que vous vous soyez rendu à bord des vaisseaux ennemis, et que vous leur ayez fourni des vivres. Il m'eût été moins pénible d'apprendre que les Anglais avaient brûlé ma maison et ravagé ma ferme, parce que vous aviez refusé de souscrire à leurs demandes. Vous auriez dû vous considérer comme me représentant moi-même, et sentir l'inconvenance qu'il y aurait de ma part à communiquer avec l'ennemi, et à lui offrir des provisions pour prévenir la ruine de ma propriété."

Lafayette, prudent autant qu'actif, n'épargnait rien pour arrêter, autant que possible, les ravages que commettait l'ennemi; trop faible, cependant, pour attaquer le gros de l'armée, il désirait beaucoup que le général-

en-chef vînt lui-même au secours de la Virginie. C'était aussi le vœu ardent des habitans de cet état; mais Washington, considérant les États-Unis comme sa patrie, et ayant en vue la sureté du pays entier, ne pouvait, pour l'avantage particulier de son état natal, changer les plans qu'il avait formés pour l'intéret général de tous.

La tristesse régnait sur l'Amérique entière, lorsque l'année commença. L'ennemi se préparait dans le Canada à marcher contre le fort Pitt; et le bruit courait que trois mille hommes devaient tenter une nouvelle invasion par les lacs.

Les Indiens, dont le nom seul inspirait la terreur, s'étaient réunis en très grand nombre, et menaçaient de nouveau les frontières de l'Ouest de leurs affreux brigandages.

Les nouvelles troupes que le généralissime attendait des différens états n'étaient pas encore levées; et celles qui servaient depuis long-temps étaient harassées de fatigues, et presque découragées par le manque de vivres et de vêtemens.

Washington, qui ne se laissait ni aveugler par les succès ni accabler par les revers, vit

d'un œil calme l'orage prêt à fondre sur sa patrie. Plein de confiance en la providence divine, il rappelait tout son courage à mesure que ses compatriotes perdaient le leur.

Il considérait toujours la prise de New-York comme ce qui devait contribuer le plus à sauver l'Amérique, et tous ses efforts tendaient à ce but. Il communiqua un plan d'attaque à l'amiral français qui consentit à en seconder l'exécution; et pressa les états de faire hâter la marche des troupes qu'ils devaient fournir. Rien de ce qui dépendait de lui ne fut négligé; mais les troupes se firent long-temps attendre, et lorsqu'elles arrivèrent et qu'il était prêt à exécuter son projet favori, l'amiral français lui écrivit qu'il ne pouvait se hasarder à faire entrer ses vaisseaux de haut-bord dans la baie de New-York, et qu'il se proposait de faire voile pour la Chesapeake, où il ne pourrait rester long-temps, en conséquence des ordres de son gouvernement, qui lui prescrivaient de retourner aux Indes occidentales.*

* Mr. Marshall, dans sa "Vie de Washington," au lieu de jeter le blâme sur l'amiral français, rapporte que Rochambeau, et non la flotte, devait seconder les Américains; que Washington, ayant reçu avis qu'un détachement anglais était sorti de New-York pour entrer

Cette circonstance était d'autant plus fâcheuse pour Washington, qu'elle rendait impossible l'exécution du projet dont il avait espéré les résultats les plus heureux pour sa patrie. Mr. Peters, alors membre du Conseil chargé de l'administration de la guerre, et depuis Juge, était au camp lorsque la lettre de l'amiral y fut reçue. Il rapporte que le gén. Washington, en la lui communiquant, paraissait être dans une violente colère; et que l'ayant quitté pendant quelques instans, il fut étonné, en revenant près de lui, de l'empire que ce grand homme savait prendre sur ses passions.

Cependant Washington éprouva bientôt que les contre-temps les plus désagréables tournent souvent à notre avantage. Voyant échouer son projet d'attaquer New-York, et contraint d'en former un autre, il se décida à passer en Vir-

dans le Jersey, crut devoir profiter de cette circonstance pour commencer l'attaque; qu'il en fit sur-le-champ informer Rochambeau, qui cependant ne put arriver à temps pour y participer; enfin que le général-en-chef, loin de se plaindre des Français à cette occasion, les remercia publiquement du courage avec lequel ils avaient fait des marches forcées, pendant une chaleur excessive. *Vid. Marshall's Life of Washington*, 1832, *vol.* 1. *p.* 445 *et seq.*

ginie avec tout le secret et toute la promptitude possible, avant que Sir Henry Clinton ne put envoyer du renfort à Cornwallis ; et le résultat de cette démarche fut bien plus favorable à la cause de l'Amérique que n'eût pu l'être la prise de New-York.

Lorsqu'il informa MM. Peters et Robert Morris du nouveau projet qu'il venait de former, et qu'il leur dit: "que pouvez-vous faire pour nous dans cette conjoncture?"—"Dites-moi quels sont vos besoins," répondit Mr. Peters, "je puis tout faire avec de l'argent ; mais si je n'en ai point...." ajouta-t-il en se tournant vers Mr. Morris—"Je vous comprends," interrompit celui-ci ; "—donnez-moi le temps de réfléchir et de calculer." Ils n'ignoraient pas combien il était difficile de se procurer des fonds ; car il y en avait si peu dans la caisse publique, que Mr. Peters, en quittant Philadelphie pour se rendre au camp, n'avait osé y prendre dequoi couvrir les frais de son voyage. Il revint dans cette ville et s'occupa avec beaucoup d'activité des moyens de pourvoir aux besoins de l'armée.

Mr. Morris, dont l'exactitude et l'intégrité étaient connues de toute l'Amérique, jouissait

d'un crédit sans bornes. Il s'en servit pour venir au secours de sa patrie, et émit pour un million quatre cent mille dollars (environ 7,070,000 fr.) de son propre papier, qui fut ensuite entièrement payé. Par ce moyen on fut en état de payer les troupes, de leur fournir des vivres, et de faire passer en Virginie presque deux cents pièces de canon et toutes les munitions nécessaires.

Washington informa le gén. Lafayette de son intention de passer en Virginie, et lui recommanda de ne rien négliger pour empêcher Cornwallis de s'échapper en rentrant soudain à Charleston.

## CHAPITRE VIII.

### 1781.

En Géorgie et dans la Caroline du Sud la campagne de 1781 fut très active. Les Anglais avaient formé une ligne de postes depuis Charleston jusqu'à Augusta. Les généraux Sumpter et Marion, à la tête de quelques miliciens, continuaient de harceler l'ennemi, et faisaient des mouvemens si prompts et si fréquens, que le général anglais ne pouvait parvenir à les battre. Le gén. Greene forma la résolution hardie de reprendre la Géorgie aux Anglais. Il n'avait qu'environ dix-huit cents hommes, et il était fort douteux qu'il pût se procurer les vivres nécessaires; cependant il crut que l'intérêt de sa patrie demandait cette entreprise. Ayant envoyé le col. Lee avec un détachement se joindre à Marion, il manda au gén. Pickens d'assembler la milice de l'ouest de la Caroline-Méridionale, et de mettre le siége devant Ninety-Six et Augusta,

tandis que lui-même quitterait son camp situé près de la rivière Deep, pour marcher sur Camden. Il y arriva, en effet, le 19 Avril, et ne pouvant ni prendre cette ville d'assaut ni la bloquer, il campa dans le voisinage, s'attendant à recevoir bientôt un renfort de milice. Le 25 Avril il s'était retiré à Hobkirk's hill, à environ un mille de Camden, lorsque le général anglais Rawdon sortit de la ville pour venir l'attaquer. Quoique ce mouvement fût inattendu, les Américains furent bientôt prêts à le recevoir. On se battit avec acharnement, et tout semblait promettre la victoire au gén. Greene ; mais la confusion se mit dans un de ses régimens ; et Rawdon profita si bien de cet avantage, que Greene s'aperçut enfin que la fuite seule pouvait lui éviter une défaite totale. Il se retira à environ quatre milles du champ de bataille.

Sur ces entrefaites le col. Lee avait rejoint Marion dans la Caroline du Sud, et ayant attaqué ensemble le fort Watson sur la rivière de Santee, ils parvinrent à s'en rendre maîtres.

Une garnison anglaise occupait la maison de Mde. Motte, située sur la rive droite de la rivière de Congaree, près de l'endroit où elle

se jette dans la Wateree. Cette maison, bâtie sur une éminence, avait été fortifiée et contenait toutes les munitions destinées pour l'armée de Camden. Marion et Lee, ayant résolu de s'emparer de ce poste important, firent informer Mde. Motte qu'il leur était impossible d'y parvenir sans détruire entièrement sa propriété. "Ce sacrifice ne me coûtera point," leur répondit-elle; "au contraire, j'en verrai la destruction avec plaisir, si cela peut contribuer le moins du monde au bien de ma patrie." Ensuite elle leur donna un arc Indien que l'on conservait depuis long-temps dans la famille comme un objet curieux, et avec lequel on lança sur sa maison des torches allumées qui y mirent le feu et en chassèrent ainsi les ennemis. Lee alors s'avança contre le fort Granby, situé sur la Congaree, vis-à-vis de l'endroit où fut depuis bâtie la ville de Columbia, et força la garnison, composée de trois cent cinquante hommes, à se rendre, tandis que Marion attaquait et prenait Georgetown sur la rivière Black.

L'excessive chaleur du mois de Juillet forçant le gén. Greene à donner quelque repos à ses troupes, il les conduisit sur les hautes col-

lines de Santee. Ayant reçu un renfort de la Caroline du Nord, il se décida à livrer de nouveau bataille à l'armée anglaise, et s'avança, en conséquence, le 22 Août, vers la Congaree, où vinrent le rejoindre le gén. Pickens avec un corps de milice, et quelques troupes de la Caroline du Sud. Les Anglais, informés de son approche, s'avancèrent vers Eutaw-Springs, sur la Santee, où les deux armées en vinrent aux mains le 8 Septembre. La bataille fut sanglante et soutenue avec bravoure de part et d'autre: elle cessa enfin et chaque armée réclama la victoire. En Novembre les Anglais se retirèrent sur l'isthme de Charleston et sur les îles du port.

Lorsque le gén. Greene était entré dans la Caroline du Sud, il l'avait trouvée entièrement au pouvoir des Anglais et défendue par une armée régulière; et vers la fin de l'année 1781, son courage et sa prudence avaient reconquis tous les états du Sud, qui reprirent alors les rênes de leur propre gouvernement.

Le Nord vit des événemens plus importans encore, pendant le cours de l'été. Washington avait fait mouvoir son armée de manière à faire croire à l'ennemi qu'elle se préparait

à attaquer New-York; et ce ne fut que lorsqu'elle eut traversé la Delaware et qu'il était trop tard pour l'arreter dans sa marche, que Sir Henry commença à soupçonner que le dessein de Washington était de passer en Virginie. Alors, espérant lui faire rebrousser chemin pour défendre le Connecticut, il envoya dans cet état, sur des vaisseaux de transport, un détachement considérable de troupes, sous les ordres d'Arnold qui était depuis peu revenu de la Virginie.

Washington n'en continua pas moins de s'avancer avec toute la célérité possible vers son état natal; et, arrivé à Chester au commencement de Septembre, il eut la satisfaction d'y apprendre que la flotte française était dans la Chesapeake. Ayant alors mandé à ses officiers de conduire les troupes avec promptitude, il se rendit vers l'amiral, auquel il communiqua un plan d'attaque contre Cornwallis, et qui lui promit de le seconder.

Cornwallis, apprenant l'arrivée de la flotte française dans la Chesapeake, avait concentré toutes ses forces à Yorktown, qu'il avait fait défendre avec la plus grande activité et le mieux possible.

La ville est située sur une langue de terre, d'environ huit milles de largeur et située entre les rivières de James et d'York. En face de la ville, et sur la rive gauche de la rivière d'York est la Pointe de Gloucester, assez saillante pour ne lui laisser qu'un mille de largeur en cet endroit, et qu'occupait le col. Tarlton avec sept cents hommes. La rive droite de cette rivière est très élevée ; et les Virginiens y avaient quelque temps auparavant formé des batteries dont Cornwallis ne manqua pas de faire usage. Le gros de l'armée anglaise était campé autour de Yorktown et protégé par des retranchemens. La communication entre Yorktown et Gloucester-Point était défendue par des batteries sur le rivage, et par plusieurs vaisseaux anglais qui pouvaient en toute sureté remonter et descendre cette rivière large et profonde.

Le 25 Septembre la dernière division de l'armée de Washington aborda à Williamsburg, sur la rivière James ; et après deux jours de repos, elle s'avança vers Yorktown, en descendant vers la rive droite de l'York, tandis qu'un détachement de troupes françaises et américaines devait surveiller et contenir Tarl-

ton. Les Américains employèrent le jour suivant à préparer tout pour le siége. Le gén. Lafayette et ses troupes étaient venus rejoindre Washington.

Le général-en-chef déploya beaucoup de talent militaire et un jugement solide dans les manœuvres qu'il fit exécuter, et le siége fut poussé avec vigueur.

Lorsque Cornwallis vit les fortifications qu'il avait fait construire à quelque distance de Yorktown entièrement détruites, et ses troupes repoussées jusque dans les retranchemens qui entouraient immédiatement cette place, il chercha à s'échapper. En conséquence il forma le projet de passer à Gloucester-Point pendant la nuit, et il y mit tant de précaution que plusieurs bateaux chargés d'Anglais traversèrent la rivière sans être aperçus des Américains; mais à peine ces troupes avaient-elles atteint le rivage, qu'un vent violent vint tout-à-coup en éloigner les bateaux. Le jour commençait à poindre lorsqu'on parvint à les rassembler; ce qui rendait le succès de cette entreprise impossible, et forçait le peu de troupes qui avaient effectué le passage à retourner sans délai à Yorktown.

Ainsi trompé dans son attente, et n'entrevoyant plus aucun moyen de sauver son armée, Cornwallis fit demander au gén. Washington une suspension d'armes de vingt-quatre heures, pour traiter de la reddition de Yorktown et de Gloucester-Point. Le général-en-chef lui répondit qu'il ne désirait rien tant que d'épargner le sang des soldats, mais qu'il ne pouvait lui accorder que deux heures.

Après avoir rejeté quelques uns des articles de reddition que proposait Cornwallis, Washington rédigea lui-même ceux qu'il voulait lui imposer, et l'informa qu'il n'y changerait rien. Ces conditions étaient que l'armée entière se rendrait avec toutes les armes, munitions, &c. qui lui appartenaient, ainsi que les vaisseaux de guerre et leurs équipages; que les soldats seraient prisonniers de guerre et resteraient en Amérique avec quelques officiers, et que les autres officiers seraient libres de retourner en Europe, en donnant leur parole de ne plus servir contre l'Amérique où ses alliés; que les forces navales seraient livrées aux Français, et le reste aux Américains; enfin qu'on accorderait une corvette au général anglais pour envoyer ses dépêches à New-York

Quelque dures que lui parussent ces conditions, Cornwallis se vit dans la nécessité de les accepter; et le 19 Octobre, 1781, cette armée qui avait été si long-temps la terreur des états du Sud, cette armée dont le pouvoir destructeur s'était étendu sur un espace de plus de onze cents milles, sortit enfin de Yorktown, prisonnière de guerre.

On avait refusé à Cornwallis les honneurs de la guerre, dont lui-même avait privé le gén. Lincoln et l'armée américaine à Charleston, le 12 Mai 1780; et ce fut ce même général américain que l'on chargea de recevoir les soumissions de l'armée anglaise. Pendant qu'elle défilait dans un morne silence, Washington recommandait à ses troupes de ne point insulter à un ennemi vaincu: "Mes braves camarades," leur disait-il, "n'augmentons point sa mortification par les cris d'une joie bruyante. Il doit nous suffire d'être témoins de son humiliation. Laissons à la postérité le soin de célébrer cette victoire par ses acclamations."

Le lendemain de la reddition il fit mettre en liberté tous ceux qui étaient aux arrêts: cet ordre se terminait ainsi: "Demain le service

divin aura lieu dans chaque division de l'armée, et le général-en-chef espère que tous ceux qui ne seront pas alors de service y assisteront avec cette décence et cette sensibilité de cœur que demande le souvenir des étonnans bienfaits de la providence."

La prise de cette armée formidable fut un sujet d'allégresse générale pour l'Amérique. Ce fut pendant la nuit que la nouvelle de cet événement heureux parvint à Philadelphie, alors siége du gouvernement; et un vieux watchman,* en étant informé, cria, en faisant sa ronde d'un pas que la joie rendait plus agile que de coutume: "Il est une heure sonnée—et Cornwallis est prisonnier."

* Les *watchmen* sont des citoyens à qui est confiée la garde des villes pendant la nuit. Chaque watchman est tenu de faire sa ronde, et de crier l'heure de la nuit, afin, probablement, de prouver qu'il ne s'endort point dans sa guérite.

## CHAPITRE IX.

### 1781—1787.

Après avoir rempli tous les devoirs que lui imposait la reddition de Cornwallis, et ne croyant plus sa présence nécessaire à Yorktown, Washington résolut d'aller rendre une visite à sa bonne mère, qui était alors très agée et qu'il n'avait pas eu le plaisir de voir depuis son départ pour l'armée, six ans auparavant. Dès le commencement de la guerre, il l'avait engagée à se retirer à Fredericksburg où elle pourrait vivre très commodément et loin de tout danger, et n'avait jamais négligé depuis de lui envoyer de ses nouvelles, et de l'informer de la situation des affaires publiques. Lorsqu'elle apprit ce qu'avait fait son fils en Décembre 1777, (quand il passa la Delaware pour marcher sur Princeton,) elle dit: "Il paraît que George a bien servi sa patrie;" et lorsque ses voisins s'empressaient de venir lui

communiquer des lettres qu'ils avaient reçues de l'armée et qui faisaient l'éloge du général-en-chef, elle disait : "Il y a là trop de flatterie ; —cependant George ne perdra point de vue ce que je lui ai enseigné dans son enfance ;— quoique l'objet de tant de louanges, *il ne s'oubliera pas.*"

Sachant que sa mère n'éprouverait aucun plaisir à le voir arriver avec une suite, ou avec la moindre pompe, Washington quitta les officiers qui l'accompagnaient et se rendit chez elle seul, et à pied. Elle le reçut avec la plus grande tendresse ; et lui donna le nom affectueux dont il se rappelait qu'elle se servait toujours quand il se comportait bien dans son enfance. Elle s'empressa de s'informer de l'état de sa santé, s'entretint avec lui du temps passé et de leurs anciennes connaissances ; mais elle ne lui dit pas un mot de ce que la renommée publiait de lui, ni des éloges que donnaient ses compatriotes à sa noble conduite. Il quitta cette respectable mère pour aller visiter sa propre demeure, abandonnée depuis si long-temps, et où se trouvait alors son épouse. Mde Washington avait passé tous les hivers avec lui ; et avait, comme elle le disait, enten-

du le premier et le dernier coup de canon de chaque campagne.

Quand Washington réussissait dans quelque entreprise, il ne perdait rien de son activité; il cherchait, au contraire, à en tirer tout l'avantage possible. "Je m'efforcerai," écrivait-il au gén. Greene, "d'exciter le Congrès à profiter de la victoire que nous venons de remporter, en se préparant avec la plus grande activité pour la campagne prochaine; de manière à pouvoir la commencer de bonne heure, et la rendre décisive."

Il partit pour Philadelphie, et réussit à obtenir du Congrès des décrets tels qu'il les jugeait nécessaires, et auxquels il pressa les différens états de se conformer fidèlement. Pendant que l'armée était en quartiers d'hiver, lui,s'occupait avec diligence des travaux du printemps.

Au commencement de l'année 1782, il n'y avait pas un seul dollar dans le trésor public; et la perception des taxes demandait plusieurs mois. Mr. Robert Morris, qui était alors à la tête des finances, écrivant à ce sujet au gén. Washington, disait: "Je vous communique ainsi franchement la situation dans laquelle je

me trouve, parce que vous, qui avez déjà éprouvé tant de difficultés, pourrez sympathiser avec moi."

Pendant que Washington employait tous les moyens pour obtenir les fonds nécessaires à la subsistance de son armée, le bruit se répandit que le gouvernement anglais était dans l'intention d'offrir la paix aux États-Unis, et que cette question avait été agitée dans le parlement. Washington, ajoutant peu de foi à ce rapport, craignit de voir ses compatriotes se bercer d'un faux espoir, et s'efforça de prévenir le danger qui pouvait en résulter. Cependant, le général anglais Sir Guy Carlton et l'amiral Digby, arrivèrent à New-York au commencement du mois de Mai, et écrivirent au Congrès et au général-en-chef que le parlement avait résolu d'offrir la paix, ou une suspension d'armes, aux *colonies révoltées* de l'Amérique-Septentrionale; et qu'ils avaient été chargés d'informer personnellement le Congrès de cette résolution. Cependant comme ils ne se reconnaissaient point le pouvoir de faire d'autres propositions que celles que l'on avait déjà rejetées, le Congrès refusa de leur donner un passeport.

En Août, Sir Guy Carlton fit informer le gén. Washington que le gouvernement anglais avait envoyé à Paris un ambassadeur extraordinaire, à qui on avait donné plein pouvoir de traiter avec toutes les parties belligérantes, et que l'on s'occupait alors de conclure une paix générale. Il observait en outre que la première proposition que devait faire cet ambassadeur était de reconnaître l'indépendance des "Treize Provinces."

MM. John Adams, Benjamin Franklin, John Jay, et Henri Laurens, alors Chargés des Affaires de l'Amérique à Paris, reçurent en effet des propositions de paix, et conclurent un traité propre à satisfaire toutes les demandes raisonnables de leur patrie. Ce traité fut signé le trente Novembre 1782; mais il ne fut considéré comme définitif qu'à la conclusion de celui qui eut lieu le vingt Janvier 1783, entre la France et l'Angleterre.

Quand les troupes se virent sur le point d'être licenciées, elles commencèrent à s'inquiéter sur le paiement de leur solde, dont elles avaient le plus grand besoin. Quelques séditieux firent circuler dans le camp un écrit rédigé avec beaucoup d'art, dans lequel on s'efforçait de

porter l'armée américaine à refuser de se dissoudre avant que d'avoir obtenu le paiement de ce qui lui était dû. Cette adresse était accompagnée d'une invitation aux officiers de s'assembler le lendemain, afin de s'entendre sur ce sujet. Washington était au camp; et son jugement et sa fermeté ne l'abandonnèrent point dans cette occasion. En parlant de cet écrit dans son ordre du jour, il dit qu'il était persuadé que les officiers avaient trop de bon sens pour se rendre à une invitation si irrégulière; et il les engagea à se réunir, un autre jour que celui qui avait été fixé, pour délibérer ensemble sur le parti à prendre.

Avant que le jour arrivât, il s'entretint en particulier avec les officiers et se servit de l'influence qu'il avait sur eux pour les porter à adopter les mesures qu'il était dans l'intention de proposer. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla d'une manière calme et affectueuse; les suppliant de ne point ternir leurs lauriers par une conduite indigne d'eux, et les assurant que le Congrès les traiterait avec justice.

Cet appel d'un chef qu'ils aimaient, auquel ils étaient accoutumés à obéir, et dans le jugement et l'affection de qui ils mettaient toute

leur confiance, ne pouvait manquer d'avoir l'effet qu'il en espérait; et les résolutions qu'adoptèrent les officiers lui prouvèrent qu'ils avaient pour ses avis le respect le plus profond. Quelqu'un a dit que "dans aucune occasion, peut-etre, le ciel ne favorisa les Américains d'une manière plus signalée que lorsqu'il se servit de Washington pour mettre fin à cette agitation alarmante de l'armée." Sa conduite donna une nouvelle preuve de la bonté de son cœur, de la solidité de son jugement, et de la pureté de son amour pour sa patrie. Il écrivit au Congrès pour lui rendre compte de ce qui s'était passé; il le supplia de s'occuper incessamment des justes réclamations de l'armée et d'accorder aux officiers une gratification en outre de leur solde. "Si les officiers de l'armée," disait-il, "doivent, comme on a voulu le leur persuader pour les exciter à la rébellion, supporter seuls tous les maux de cette révolution; si, en rentrant dans leurs foyers, ils sont destinés à vieillir dans l'indigence, la misère et le mépris, et à devoir à la charité le soutien d'une vie jusqu'ici consacrée à l'honneur, alors j'aurai appris ce que c'est que l'ingratitude; alors j'aurai vu se réaliser un

fait qui remplira d'amertume chaque instant de mon existence."

Le Congrès, ayant reçu une pétition des officiers, décréta qu'il leur serait accordé cinq ans de paie, en sus de ce qui leur était dû. Ceux-ci n'ignoraient pas qu'il faudrait du temps pour se procurer ces fonds ; mais cette promesse les satisfit, et pendant le cours de l'été, une grande partie des troupes rentrèrent dans leurs foyers.

Le même mécontentement se répandit parmi quelques nouvelles recrues cantonnées près de Lancastre. Elles vinrent à Philadelphie, placèrent des sentinelles aux portes de l'Hôtel-de-Ville, où le Congrès était alors en séance, et menacèrent d'attaquer ce Corps-Législatif s'il ne leur accordait, dans vingt minutes, le paiement de leur solde. Elles n'exécutèrent point leur menace, mais elles retinrent le Congrès prisonnier pendant trois heures.

Aussitôt que le gén. Washington fut informé de cet outrage, il fit marcher quinze cents hommes contre les mutins ; mais ils furent réprimés sans effusion de sang et avant l'arrivée de ces troupes. Il écrivit au Congrès qu'il était extrêmement affligé de cette insulte, et

comparait la conduite de ces "soldats d'un jour" à celle des braves qui avaient enduré toutes les fatigues de la guerre; "de ces vétérans," disait-il, "qui ont supporté avec patience le froid, la faim, et les privations de tout genre; qui ont souffert, et versé leur sang sans murmure; et qui sont paisiblement rentrés dans leurs foyers, sans avoir reçu leur solde et sans un liard dans leur poche. La vertu de ceux-ci," ajoutait-il, "nous frappe d'étonnement autant que la conduite des autres nous inspire de mépris et d'horreur." En conséquence de cet outrage, le Congrès se sépara pour se rassembler, vers la fin de Juin 1783, à Princeton, (New-Jersey,) où il occupa, pendant environ trois mois, la bibliothèque du collége, et d'où il transféra ses séances à Annapolis, dans le Maryland.

Dans la proclamation que fit publier Washington pour informer son armée de la paix générale qui venait de se conclure, il dit: "dans cet heureux jour qui nous annonce la paix; dans ce jour qui termine huit années de guerre, il y aurait de l'ingratitude à ne pas éprouver de joie, de l'insensibilité à ne point participer à l'allégresse générale;" puis il ordonna

que les Aumôniers de chaque brigade "rendissent grâces à l'Etre-Suprême de toutes ses bontés envers les Américains, et particulièrement d'avoir mis fin aux fureurs de la guerre entre les nations." En licenciant les troupes, le deux Novembre, il leur donna des avis sincères et affectueux sur leur conduite future; et les assura qu'il les recommanderait toujours à la patrie reconnaissante, et, dans ses prières, au "Dieu des armées." Il écrivit aussi aux gouverneurs des différens états une adresse qu'il les pria de considérer comme "le legs d'un homme qui avait toujours eu un désir ardent de servir sa patrie, et qui, même dans l'ombre de la retraite, ne cesserait d'implorer pour elle la bénédiction du ciel."

En Novembre, toutes les troupes anglaises évacuèrent New-York, et Washington y fit son entrée accompagné du gouverneur Clinton et de plusieurs officiers. Un grand nombre d'Américains vinrent visiter New-York et s'unir à leur compatriotes pour participer à la joie publique: de ce nombre était un neveu du général-en-chef, Bushrod Washington, alors jeune et depuis Juge éminent de la Cour Suprême des États-Unis. Nous lui devons l'anec-

dote suivante, qu'il a bien voulu nous communiquer pour cette biographie, dans une lettre datée de Mount-Vernon, 1er Juin 1829. " Dans les premiers mois de l'année 1782, mon père m'envoya à Philadelphie pour y continuer l'étude du droit. J'eus le bonheur d'y rencontrer le gén. Washington. Il n'y avait que quelques jours que j'étais arrivé, et qu'il m'avait placé dans l'étude de Mr Wilson et recommandé à plusieurs de ses amis dans cette ville, lorsqu'il repartit pour l'état de New-York. C'est alors, ou plus tard, (je ne puis me rappeler exactement l'époque,) qu'il me chargea de lui chercher une espèce de drap qu'il voulait acheter et qu'il me décrivit particulièrement; me priant de l'informer du prix, et de l'endroit où il pourrait se le procurer. Je lui promis sur-le-champ, et sincèrement sans doute, de m'acquitter sans délai de cette commission. Cependant je remis d'un jour à l'autre à m'en occuper, jusqu'à ce qu'enfin je l'oubliai tout-à-fait; ou que si j'y pensai, ce fut de manière à ne laisser qu'une impression très légère dans mon esprit. A l'époque où l'on devait célébrer à New-York l'évacuation de cette ville par les Anglais, le Général

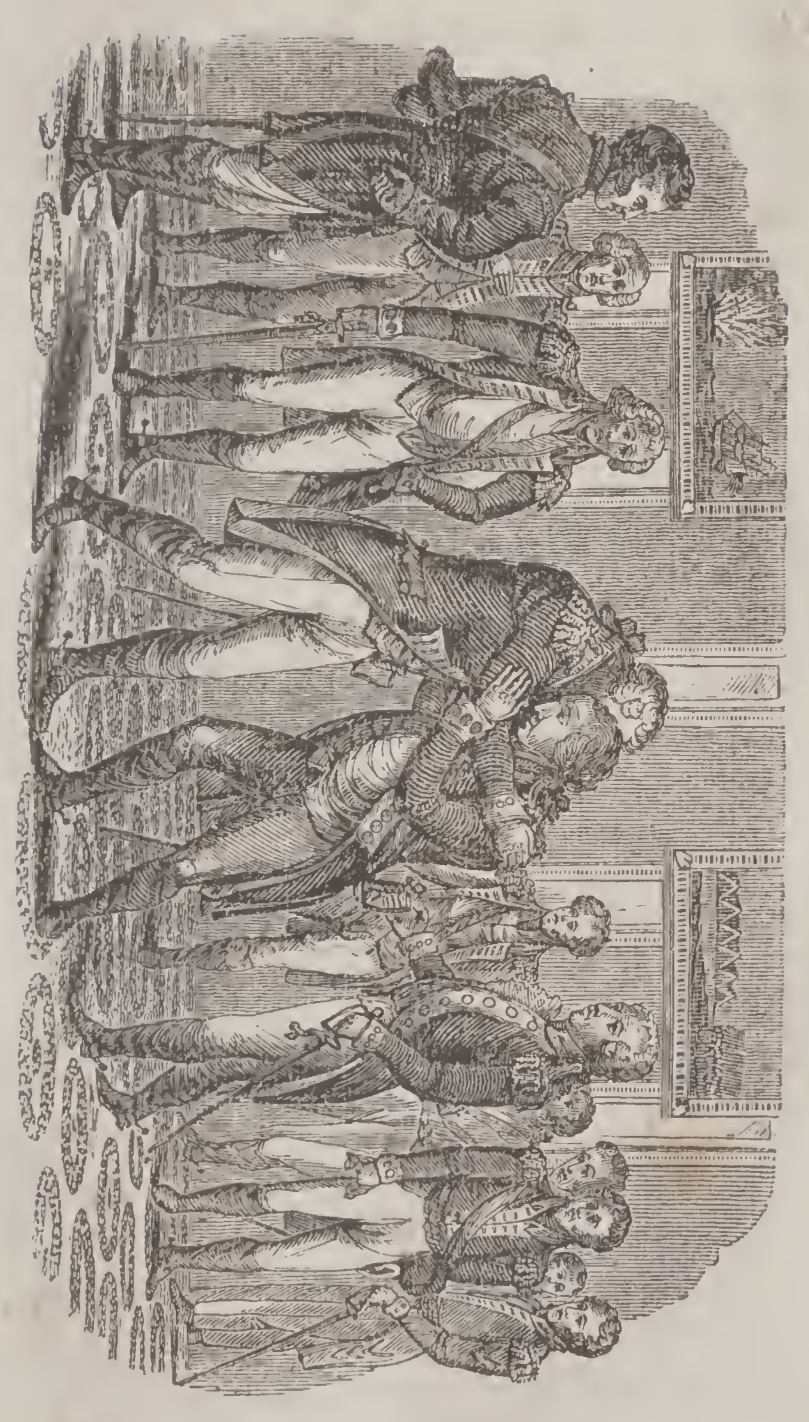
m'envoya la permission de m'y trouver, et de l'argent pour couvrir mes dépenses. A mon arrivée, je me présentai chez lui et il me reçut avec sa bonté accoutumée. Après m'avoir parlé de plusieurs choses indifférentes, il me demanda si je m'étais acquitté de sa commission, et quel était le résultat de mes recherches. On peut s'imaginer ce que j'éprouvai en ce moment,—il m'est impossible de l'exprimer. J'étais sans excuse: et dès que je pus ouvrir la bouche, ce fut pour avouer ma négligence. Se tournant alors vers moi, il me dit avec plus de douceur que je ne méritais, mais d'un air qui fit sur moi une impression difficile à oublier: '*Souvenez-vous, jeune homme, de ne jamais faire à l'avenir aucune promesse, quelque peu importante qu'elle soit, sans en avoir bien considéré la nature et l'étendue; et quand vous l'aurez faite, que rien au monde ne vous empêche de la remplir, s'il est en votre pouvoir de le faire.*' Puis il me renvoya sans ajouter à ce conseil le plus petit reproche ni la moindre observation."

Semblable à ces anciens Romains qui, au sortir du champ de bataille, ou des plus hautes dignités de l'état, retournaient modestement

aux travaux de l'agriculture, le gén. Washington avait résolu d'aller finir ses jours en cultivant de ses mains le champ de ses pères. On ne peut lire sans attendrissement les adieux qu'il adressa, avant de partir, à ses officiers assemblés : " Ne croyez pas que je renonce à la gloire," leur dit-il, " je m'en propose une trés élevée ; c'est celle d'être bon cultivateur, dans un pays qui doit tout tenir de l'agriculture. Si nous nous sommes donné réciproquement de bons exemples à la guerre, je veux vous en donner encore, ou en recevoir de vous dans des travaux paisibles. Nous nous visiterons, mes amis, et c'est dans nos champs bien cultivés, au sein de nos heureuses familles et de nos joyeux domestiques, que nous nous rappellerons tant de dangers, tant de travaux, et tant de bienfaits de la providence. Je prends congé de vous, le cœur plein de l'affection la plus pure, et animé par la plus ardente reconnaissance. Puissent les jours qui vont suivre être aussi heureux pour vous que ceux qui les ont précédés ont été glorieux ! Je ne puis aller à chacun de vous lui dire adieu ; mais je serai

reconnaissant si chacun de vous vient me serrer la main." Le général Knox qui était le plus près de lui, s'avança ; Washington, après lui avoir serré la main avec affection, lui passa les bras autour du cou, et embrassa de la même manière chacun de ses compagnons d'armes. Cette scène attendrissante arracha des larmes à tous, mais pas un mot ne vint en rompre le silence. Washington quitta l'appartement, et les officiers l'accompagnèrent avec tristesse jusqu'au bateau qui devait leur enlever leur chef bien-aimé. Il y entra, se tourna vers eux et agita son chapeau sans prononcer une seule parole. Ils lui rendirent ce dernier salut et le suivirent des yeux aussi long-temps que la distance leur permit de le distinguer ; puis ils revinrent en silence à l'endroit où ils s'étaient assemblés.

Washington ne pouvait jouir du repos avant d'avoir rempli les devoirs que lui dictait son intégrité ; et il vint à Philadelphie rendre compte de l'emploi qu'il avait fait des fonds publics. Tous ses comptes étaient écrits de sa main, et chaque entrée faite de manière à pouvoir être facilement comparée avec les reçus à l'appui. Il ne réclamait rien pour ses



services, mais il avait dépensé une partie de sa fortune. L'exactitude et la minutie avec lesquelles il avait tenu compte de toutes ses recettes et dépenses, pendant huit ans, et la fidélité avec laquelle il avait cherché, au milieu de tant d'occupations, à employer l'argent public avec économie et utilité, prouvaient qu'il méritait le surnom d'*honnête homme;* titre noble et sans lequel tous les autres sont vains. De Philadelphie il partit pour Annapolis, où siégeait le Congrès, afin de se démettre, en vrai patriote, du pouvoir qu'on lui avait confié, et dont il ne pouvait plus faire usage pour le bien de sa patrie. Le Congrès fixa le 23 Décembre pour cette imposante cérémonie, à laquelle vint assister une foule immense de citoyens. Il y fut reçu comme "le fondateur et le protecteur de la République." Ces législateurs distingués, considérant Washington comme l'instrument dont s'était servi la Providence pour assurer la liberté de l'Amérique, éprouvaient pour lui des sentimens de reconnaissance et d'admiration; et en se rappelant la liaison étroite qu'il y avait eu entre eux et lui dans des scènes de détresse et de danger, ils ne pouvaient retenir leurs

larmes. Washington se leva et s'adressant au gén. Mifflin, président du Congrès, il lui dit de l'air de dignité qui lui était si naturel: "Je me démets avec plaisir du grade que j'ai accepté avec une défiance que m'inspirait la médiocrité de mes propres talens, mais que ma confiance en la justice de notre cause, l'appui du pouvoir suprême de l'Union, et la faveur du ciel ont rendue inutile L'heureux résultat de cette guerre a répondu à toutes les espérances; et ma reconnaissance envers la divine providence et mes compatriotes augmente chaque fois que je répasse dans mon esprit les événemens de cette lutte mémorable. * * * Je regarde comme un devoir indispensable de terminer ce dernier acte de ma carrière publique en recommandant à la protection du Tout-Puissant, notre chère patrie et ceux qui sont chargés de veiller à ses intérêts. Ayant maintenant rempli la tâche qui me fut confiée, je vous rends mon brevet et je rentre dans la vie privée, en prenant affectueusement congé de ce Corps auguste sous les ordres duquel j'ai agi si long-temps." Il remit alors son brevet au Président, qui, en le recevant, lui répondit au nom du Congrès:

"Après avoir défendu l'étendard de la liberté dans ce nouveau monde, et donné aux oppresseurs et aux opprimés une leçon utile, vous rentrez dans la vie privée comblé des bénédictions de vos compatriotes; mais la gloire de vos vertus ne cessera point avec votre autorité militaire; elle vivra pour animer les siècles les plus éloignés. Nous nous joignons à vous pour recommander les intérêts de notre chère patrie à la protection du Tout-Puissant; le priant de disposer le cœur et l'esprit de nos compatriotes de manière à ce qu'ils puissent saisir l'occasion qui leur est offerte de devenir heureux et respectables. Et pour vous, nous le supplions instamment de prendre soin de cette vie qui nous est si chère; de rendre vos jours aussi heureux qu'ils ont été illustres; et de vous accorder enfin cette récompense que ce monde ne peut donner."

L'histoire n'offre rien de plus noble qu'un héros se démettant du pouvoir, après une longue guerre, et une nation qui vient de conquérir son indépendance et qui dissout solennellement son armée, s'unissant pour adresser des louanges à ce Dieu dont ils ont éprouvé l'ineffable bonté, et se recommandant mutu-

ellement à sa protection pour cette vie, et à sa faveur pour celle à venir.

Après s'être ainsi démis du titre de "Général-en-chef," il prit celui de simple particulier et retourna dans sa tranquille demeure. Il dépeignait ainsi le bonheur qu'il y trouvait, dans une lettre à son fidèle ami Lafayette qui avait quitté l'Amérique peu de temps après la prise de Cornwallis: "Enfin je suis redevenu simple particulier, sur les bords du Potomac, à l'ombre de 'ma vigne et de mon figuier,' loin du tumulte des camps et de l'embarras des affaires publiques, je m'abandonne à ces douces jouissances qui fuient ou l'ambitieux qui aspire aux emplois, ou le ministre qui nuit et jour s'occupe de rendre son pays heureux, et peut-être de ruiner les états voisins, comme si ce globe ne pouvait contenir tous les hommes. Le courtisan qui attend du sourire gracieux de son souverain, l'arrêt de sa destinée, ne peut avoir l'idée de mon bonheur. Non-seulement je me suis éloigné d'un théatre rempli d'agitations, mais dans le recueillement, je savoure les douceurs de la vie privée. Sans porter envie à personne, je me laisserai tranquillement entraîner par le

fleuve de la vie, jusqu'au moment où j'irai m'endormir avec mes ancêtres."

Pendant plusieurs mois après son retour dans ses foyers, il reçut presque chaque jour des adresses de différentes parties de l'Union, exprimant la reconnaissance et l'affection de ses compatriotes. Il méritait ces témoignages de respect et ils lui étaient sans doute agréables; mais les éloges des hommes n'affaiblissaient point sa modestie. Il lui arriva pendant quelque temps d'oublier, le matin à son réveil, qu'il était chez lui, et de penser aux ordres qu'il donnerait à son armée, et aux affaires publiques dont il s'occuperait dans la journée. Cependant il s'adonna bientôt entièrement à la culture de ses terres, et écrivit en Angleterre pour obtenir des renseignemens certains sur les améliorations que l'on avait découvertes en agriculture.

Il employa quelque temps à parcourir les parties de son pays qu'il ne connaissait pas, et il dit, à son retour, qu'il avait de nouvelles raisons pour reconnaître "la bonté de cette providence qui a répandu sur nous ses faveurs d'une main si libérale." Désirant ardemment que ces dons précieux ne fussent point né-

gligés, il forma des plans pour améliorer la navigation des rivières immenses qui arrosent ce pays. Il dit qu'il considérait comme "un moyen infaillible de cimenter l'union entre les états," d'étendre la navigation de l'intérieur. Son plan était de faire communiquer les eaux de l'Est avec celles de l'Ouest, et le fleuve Ohio avec le lac Erie. Ces travaux ont été faits depuis sa mort, et les avantages qui en résultent prouvent l'excellence de sa sage prévoyance. Il parvint à faire former deux compagnies pour l'amélioration de la rivière de James et du Potomac. A cette occasion, la législature de Virginie souscrivit, pour Washington, pour autant d'actions, dans chaque compagnie, que devait en prendre l'état; mais aussitôt qu'il en fut informé, il écrivit qu'il ne pouvait accepter ce don sans dévier de la résolution qu'il avait prise en entrant au service "de refuser toute récompense pécuniaire." Il proposa cependant à la législature de transférer à quelque institution publique les actions qu'elle avait bien voulu lui destiner; et elles furent données à deux écoles, dont l'une était près du Potomac, et l'autre près de la rivière James.

Le gén. Lafayette ayant de nouveau traversé

l'océan, alla visiter Mount-Vernon et passa, près de son ami, des heures bien agréables sans doute ; mais ils ne jouirent pas longtemps de la société l'un de l'autre, car tous deux furent bientôt rappelés à prendre part aux affaires publiques. Avant de retourner en France, Lafayette alla voir la mère de Washington, qui le reçut avec amitié et s'entretint avec lui du bonheur dont devait jouir l'Amérique. Lorsqu'il loua, avec toute la chaleur de l'attachement le plus sincère, la noble conduite de son vertueux fils, elle lui répondit : "*je ne suis pas surprise de ce qu'a fait George, car il se comportait toujours très bien dans sa jeunesse.*"

En quittant cette vénérable dame, Lafayette lui demanda sa bénédiction, et lui dit un dernier adieu. Lorsqu'il prit congé de son ami, il exprima l'espérance de le revoir ; mais quand il revint visiter l'Amérique, il fut reçu comme "l'Hôte de la Nation ;" et au lieu d'être accueilli à Mount-Vernon par le sourire de Washington, il n'y trouva que sa tombe qu'il arrosa de larmes amères.

Lafayette, désirant ardemment de voir son pays natal délivré du gouvernement tyrannique qui l'opprimait, prit un vif intérêt à la

révolution qui éclata bientôt en France ; mais son cœur dut gémir des abus qui la signalèrent. En cherchant à briser le joug imposé par des hommes, on rompit le frein salutaire de la morale, et les passions, déchaînées, régnèrent avec furie. Les conséquences en furent terribles : les liens les plus tendres de la nature furent méprisés, les vérités de la religion niées, et le culte divin fut aboli. Ainsi l'Amérique a reçu la liberté qu'elle avait espérée de la bonté divine, tandis que la France a toujours été, depuis cette époque, inquiète et malheureuse, et est souvent encore le théatre de guerres civiles et arrosée du sang de ses propres citoyens.

## CHAPITRE X.

### 1787—1789.

L'INDÉPENDANCE de l'Amérique était assurée; mais ce n'était pas assez pour la rendre heureuse et tranquille. On fut bientôt convaincu que les "Articles de Confédération" qui avaient uni les états pendant la guerre, ne suffiraient plus pour conserver l'harmonie entre eux en temps de paix.

Le Congrès avait fait un emprunt à la France; il devait également aux officiers de l'armée et à d'autres Américains; et il ne pouvait pas même payer l'intérêt de ces dettes, parce qu'il n'avait point le pouvoir d'imposer le peuple ni d'établir des droits sur les importations.

On avait trop promptement oublié ce conseil de Washington: "Notre devoir comme nation est clair. Soyons justes; remplissons les engagemens publics que le Congrès a eu évidemment le droit de prendre pour subvenir

aux frais de la guerre; et mettons-y la même bonne foi que si c'étaient nos engagemens particuliers."

De sa retraite il observait avec intérêt la conduite de ses compatriotes, et commença bientôt à craindre que sa patrie ne se deshonorât. Il entra en correspondance avec les patriotes les plus distingués; ceux-ci employèrent toute leur influence pour convaincre le peuple américain que, pour assurer le crédit et la prospérité du pays, il était urgent de donner au Congrès des pouvoirs plus amples, et de resserrer le lien qui unissait les états. La variété des opinions sur ce sujet fut grande; mais enfin on convint de charger une convention d'établir une meilleure forme de gouvernement national; et tous les états, excepté celui de Rhode-Island, consentirent à y envoyer des membres. Washington fut mis en tête de la liste de ceux qui devaient représenter la Virginie.

Le second lundi de Mai, 1787, cette Convention s'assembla et se choisit Washington pour président; et, après de longs débats, elle produisit enfin cette Constitution qui, depuis près de cinquante ans, fait le bonheur et la

prospérité des États-Unis. Les opinions des membres de la Convention paraissaient d'abord si opposées sur quelques points, qu'on craignit qu'il ne leur fût impossible de s'accorder sur aucun plan capable de satisfaire tous les états. La discussion s'animait de plus en plus, lorsque le Dr Franklin, avec la sagesse et le sang-froid qui le caractérisaient, s'efforça de rétablir l'harmonie entre les membres, en proposant de suspendre les travaux de la Convention pour trois jours, afin de donner à chacun le temps de réflechir sérieusement sur cet important sujet. Son discours se terminait ainsi :

"Le peu de progrès que nous avons fait en cinq semaines de séance et de discussions continuelles, et la différence de nos sentimens sur presque toutes les questions, dont plusieurs des dernières ont éprouvé autant d'opposition que d'adhésion, sont, selon moi, une triste preuve de l'imperfection de l'entendement humain. Nous paraissons vraiment sentir notre manque de sagesse politique, puisque nous l'avons cherchée partout. Nous avons compulsé l'histoire ancienne pour y trouver des modèles de gouvernement, et examiné les

formes différentes de ces républiques qui, établies sur de fausses bases, ont cessé d'exister ; enfin nous avons passé en revue tous les états modernes de l'Europe, sans pouvoir y découvrir une seule constitution parfaitement adaptée à notre situation.

"Dans cet état des choses, cherchant, pour ainsi dire, à tâtons la vérité politique et à peine capables de la distinguer, si elle s'offrait à nous, comment se fait-il, Mr. le président, que nous n'avons pas une fois pensé à supplier le Père de la Lumière de venir à notre aide ? —Au commencement de la révolution, quand nous nous voyions entourés de dangers, on implorait tous les jours, dans cette salle même, la protection divine. Nos prières ont été entendues ; elles ont été exaucées avec une bienveillance toute particulière, comme chacun de nous, qui avons pris part à la lutte, avons souvent eu l'occasion de le remarquer. Si nous sommes libres aujourd'hui de délibérer en paix sur les moyens d'établir notre félicité nationale et future, c'est à l'Etre-Suprême que nous le devons. Et avons-nous déjà oublié ce puissant Protecteur ? Ou nous imaginons-nous n'avoir plus besoin de son secours ? Ma

vie a été longue, Mr. le président; et plus elle se prolonge plus je découvre de preuves convaincantes de cette vérité, que *Dieu gouverne les affaires des hommes.* Et si un passereau ne peut tomber sans qu'il le sache, est-il probable qu'un empire puisse s'élever sans sa protection? Nous trouvons dans les saintes ecritures, que 'si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en vain.' Je le crois fermement; et je crois aussi que sans l'aide du Seigneur nous ne réussirons pas mieux dans la construction de ce pacte politique, que ne firent les architectes de Babel: nos petits intérêts locaux, partiels, mettront la division parmi nous, et la confusion dans nos projets; et nous-mêmes, nous deviendrons des objets de reproche et de ridicule pour les siècles à venir. Et, ce qui est pire encore, il se peut que dans la suite les hommes, jugeant d'après cette circonstance infortunée, croient la sagesse humaine incapable d'établir une forme de gouvernement, et s'abandonnent alors au hasard, à la guerre, et à la conquête. Je prends donc la liberté de proposer que l'on invite un ou plusieurs membres du clergé de cette ville pour adresser désormais,

chaque matin, à l'ouverture de nos séances, de ferventes prières à l'Etre-Suprême, implorant le secours de sa sagesse, et le suppliant de bénir nos délibérations."

Un seul membre s'opposa à cette proposition, et une personne qui se trouvait à cette séance rapporte que pendant qu'il motivait son opposition, Washington le regardait avec surprise et indignation. Personne ne daigna le réfuter et la proposition reçut l'assentiment de tous les autres membres. La Convention suspendit aussi ses séances, comme Franklin l'avait suggéré ; et lorsqu'elle reprit ses travaux et que la prière eut été faite, ce patriote distingué démontra la nécessité et la justice des concessions mutuelles entre tous les états de l'Union. On adopta ses vues, et l'importante affaire qui avait occasionné tant de débats avant que la convention se séparât, fut bientôt terminée.

La Constitution fut signée par les représentans de douze états ; et dès que le peuple en eut connaissance, l'opinion universelle fut que Washington était l'homme le plus digne d'être élu Président des États-Unis. Un de ses amis, le col. Lee, qui connaissait le désir

général de ses compatriotes, lui écrivit pour le prier de ne point permettre que son amour pour la vie privée l'empêchât de servir de nouveau sa patrie; et il ajoutait: "Si vous remplissiez cette charge importante avec le succès qui vous a jusqu'ici distingué, l'histoire nous offrirait bien peu d'hommes à qui le ciel eût accordé une vie comparable à la vôtre."

Lorsque les élections furent terminées et que le Sénat compta les voix, Washington se trouva unanimement élu Président des États-Unis.

Il entrait dans sa cinquante-huitième année lorsque, le 14 Avril 1789, le Congrès lui fit part de son élection; et il l'accepta pour répondre à l'appel de ses compatriotes. En écrivant à cette occasion à l'un de ses amis, il exprimait des sentimens qui montraient la modestie et la dignité de son caractère: "Vers la fin d'une vie presque entièrement consacrée au service public, mon goût ne me porte point à quitter une demeure paisible pour m'embarquer sur un océan de difficultés, dépourvu des talens et de l'inclination nécessaires pour diriger le vaisseau politique de la nation. Je n'ignore pas que je risque dans ce voyage les

suffrages du peuple et ma propre réputation; et que Dieu seul peut prédire ce qui m'en reviendra. Tout ce que je puis promettre, c'est l'intégrité et la fermeté; que le voyage soit court ou de longue durée, et quand même je serais abandonné de tous les hommes, ces deux qualités me resteront; car rien au monde ne saurait me priver des consolations qu'elles donnent."

Avant de se rendre au poste honorable où son pays venait de l'appeler, il alla voir sa respectable mère. Il avait tout fait pour l'engager à venir terminer ses jours à Mount-Vernon; mais à l'âge où elle était parvenue, on tient à son voisinage, à ses habitudes; les déplacemens deviennent si désagréables, qu'on n'y pense pas sans frémir; aussi n'avait-elle jamais pu se déterminer à abandonner son humble demeure. Lorsque son fils lui dit, en prenant congé d'elle: "Aussitôt que les nombreuses affaires qu'entraîne nécessairement un nouveau gouvernement me le permettront, je reviendrai en Virginie, et . . . ." "Vous ne m'y trouverez plus," lui dit-elle en l'interrompant. "Mon grand âge m'avertit que je n'ai plus guère de temps à

rester en ce monde : j'espere que Dieu m'accordera la grâce d'être préparée pour un meilleur. Allez, George ; allez, mon fils, remplir vos devoirs ; et puisse la bénédiction du Ciel et celle d'une mère vous accompagner toujours !" Elle lui ouvrit ses bras, et cet homme vraiment grand, la tête appuyée sur l'épaule de sa vénérable mère, versa des larmes amères.

Il la quitta avec la triste pensée qu'il ne la reverrait plus, et en effet elle termina bientôt sa carrière, dans sa quatre-vingt-septième année. Elle fut enterrée à Fredericksburg. Une personne de New-York a fait élever dernièrement sur sa tombe un noble monument avec cette simple inscription :

MARIE,

MÈRE DE WASHINGTON.

Vers le milieu d'Avril, Washington partit pour New-York, siége du gouvernement ; et le soir de ce jour-là, il écrivit dans le journal qu'il avait pris l'habitude de tenir :—" A dix heures j'ai dit adieu à Mount-Vernon, à la vie privée, au bonheur domestique ; et, le cœur oppressé de sentimens plus pénibles que je

ne puis les exprimer, je suis parti pour New-York avec les meilleurs intentions de servir la patrie qui m'appelle, mais avec peu d'espoir de répondre à son attente."

Ses voisins et les habitans d'Alexandrie s'assemblèrent sur la route pour l'accompagner jusqu'à cette ville où ils lui offrirent un diner d'adieu. Lorsqu'il se disposait à les quitter pour continuer son voyage, l'un d'eux, lui adressant la parole au nom de tous, lui dit: "La patrie vous appelle de nouveau. Il faut que le premier, le meilleur citoyen nous quitte. Nos vieillards doivent se résigner à perdre leur ornement,—nos jeunes gens, leur modèle,—notre agriculture celui qui la perfectionnait,—notre commerce, son ami,—notre collége, son protecteur,—nos pauvres, leur bienfaiteur! Adieu! Allez faire le bonheur d'une nation reconnaissante. Nous vous recommandons à cet Etre qui crée et détruit à son gré; et quand vous aurez rempli la tâche difficile qui vous est imposée, puisse-t-il nous rendre le meilleur des hommes et le plus chéri des concitoyens!"

Après avoir remercié l'assemblée des témoignages d'affection qu'elle lui avait donnés, Washington répondit: "Ma vie entière vous

est connue; ce sont mes actions passées, plutôt que les promesses que je pourrais vous faire aujourd'hui, qui doivent vous répondre de ma conduite future. Tout ce qui me reste à faire, c'est d'implorer pour vous et pour moi la protection de cet Etre bienfaisant qui, une fois déjà, nous a réunis après une séparation longue et douloureuse. Peut-être que la Providence m'accordera encore la même faveur. Mes excellens amis, le silence exprimera mieux que mes paroles la douleur que j'éprouve en vous quittant. Adieu !"

Il désirait voyager sans éclat; mais ses compatriotes s'étaient préparés, dans chaque ville et dans chaque village par où il devait passer, à lui témoigner leur reconnaissance pour ses services passés et leur confiance en lui pour l'avenir.

Philadelphie célébra sa présence par des illuminations, et Trenton le reçut le lendemain avec allégresse. On avait érigé, sur le pont d'Assumpinck-Creek, un arc de triomphe orné de fleurs et de lauriers, et supporté par treize colonnes que couvraient des guirlandes d'immortelles. Sur le fronton de l'arc, on avait inscrit, en gros caractères, la date de la pre-

mière bataille de Trenton et du jour où les Américains avaient bravement arrêté l'armée anglaise sur les bords de l'Assumpinck. Au-dessous on lisait : "Le défenseur des mères sera le protecteur des filles." Lorsqu'il descendit de voiture pour traverser le pont à pied, une troupe de jeunes filles marcha devant lui en jetant des fleurs sur son passage.

A Elizabethtown il rencontra une députation du Congrès, qui l'accompagna jusqu'à la Pointe ; il y trouva un bateau magnifique que l'on avait préparé expressément pour le transporter à New-York.

Il rentra dans cette ville avec plus d'éclat qu'il n'en était sorti quatre ans auparavant; et il remarque dans son journal que les décorations des navires, la musique des bateaux, les décharges d'artillerie et les acclamations du peuple lui causèrent moins de plaisir que de peine ; car il pensait que la scène pourrait devenir bien différente, "après avoir fait tous ses efforts pour le bien de sa patrie."

Le matin du trente Avril, jour fixé pour la prestation du serment solennel que la Constitution exige du Président avant qu'il n'entre en fonctions, le clergé assembla les différentes

congrégations pour prier Dieu de bénir le peuple et le Président élu.

Washington préta serment de fidélité à la Constitution entre les mains du Chancelier de l'état de New-York, R. R. Livingston, et en présence d'un concours immense de citoyens. Un silence religieux régna dans l'assemblée pendant cette cérémonie imposante ; et lorsque le Chancelier proclama que George Washington était Président des États-Unis, des acclamations exprimèrent la joie, la reconnaissance et l'affection qui remplissaient tous les cœurs.

En entrant en fonctions, Washington n'oublia pas d'établir des règles judicieuses, pour le gouvernement de sa maison, et de les faire observer. Il se faisait rendre compte de la dépense toutes les semaines. Il désirait exercer une hospitalité généreuse envers tous ceux qu'il croyait devoir admettre chez lui ; mais il ne voulait point permettre de dépenses inutiles. Le Dimanche il assistait toujours au service divin et ne recevait personne, excepté Mr. Trumbull, alors président de la Chambre des Représentans et ensuite gouverneur du Connecticut, qui avait l'habitude

de passer une heure avec le Président tous les dimanches soir, et qui était si régulier, quant à l'heure, qu'il suffisait aux domestiques de consulter la pendule pour savoir quand il fallait lui ouvrir la porte.

Le président ne rendait point de visites, et recevait deux fois par semaine, à des heures fixes, ceux qui ne venaient point chez lui pour affaires. Dans l'exercice de ses fonctions, il donna l'exemple de la ponctualité la plus minutieuse dans les plus petites comme dans les plus grandes affaires: excellente leçon sur *la valeur du temps et l'importance de la vérité*. Il était extrêmement exact aux rendez-vous qu'il donnait, et regardait la moindre promesse comme sacrée. Il exigeait de ses domestiques la même ponctualité; on l'entendit un jour dire à un convive qui arrivait trop tard pour diner: "Notre cuisinier ne demande jamais si tout le monde est arrivé, mais si l'heure de servir a sonné." Il avait soin que la pendule qui se trouvait dans le vestibule fût toujours exactement à l'heure; et cinq minutes après celle fixée pour le diner, il se mettait à table. Si quelqu'un arrivait trop tard, il se contentait d'observer: "nous sommes trop ponctuels

pour vous," ou quelque chose de semblable. Pendant que le Congrès tenait ses séances à Philadelphie, il avait fixé midi comme l'heure à laquelle il devait s'y rendre et y prononcer ses discours ; et il ne manquait jamais d'entrer à l'Hôtel-de-Ville au coup de l'horloge. Jeunes gens, profitez de l'exemple de ce grand homme ; soyez ponctuels ; ne perdez point en bagatelles un temps précieux que vous devriez employer à acquérir des connaissances utiles.

## CHAPITRE XI.

### 1789—1796.

Toutes les affaires importantes du nouveau gouvernement furent conduites avec beaucoup de sagesse. Lorsque le Congrès se sépara, le Président se disposa à visiter les états de la Nouvelle-Angleterre; le quinze Octobre il commença son voyage et, traversant le Connecticut et le Massachusetts, arriva à Portsmouth, dans le New-Hampshire, d'où il revint à New-York par une route différente. Ce voyage lui offrit l'occasion d'observer les effets de l'industrie, et de l'activité de cette portion importante de son pays.

Il reçut partout des marques d'affection et de respect. A Cambridge, il rencontra le gouverneur du Massachusetts avec son Conseil, qui étaient venus au devant de lui pour le conduire à Boston. Les autorités municipales l'accueillirent à l'entrée de cette ville, et les habitans se formèrent en une procession

immense dans laquelle il remarqua avec plaisir les écoliers accompagnés de leurs maîtres. On avait érigé un arc de triomphe, sur lequel était inscrit d'un côté, "A celui qui réunit tous les cœurs !" et de l'autre, "Au fils chéri de Columbia !"

Le Président revint à New-York, où le Congrès se rassembla le huit Janvier, 1790. Après avoir créé plusieurs lois importantes, ce Corps décréta que le gouvernement serait de nouveau transféré à Philadelphie. Cette session se prolongea jusqu'en Août. L'attention soutenue qu'avait donnée le Président aux affaires publiques avait altéré sa santé ; il crut que l'air pur de la campagne, que la vue des beautés naturelles de la Virginie, contribuerait à la rétablir, et il partit pour Mount-Vernon où il resta jusqu'à l'ouverture du Congrès.

L'un des sujets importans dont le Congrès eut à s'occuper cette année fut l'augmentation des forces militaires des États-Unis.

Tous les moyens pacifiques qu'avait employés le Président pour protéger la frontière contre la férocité des Indiens, étant restés sans succès, il devenait de son devoir d'en employer d'autres plus efficaces. Convaincu

par l'expérience qu'il lui serait impossible de mettre fin à ces ravages autrement que par les armes, il recommanda au congrès d'envoyer une expédition contre les Indiens qui habitaient la partie nord-ouest de l'Ohio.

Le gén. Harmer, ancien officier de la révolution, fut mis à la tête des troupes destinées à cette expédition. En conséquence, il quitta le fort Washington, le 30 Septembre, avec trois cent vingt hommes de troupes régulières, et onze cent trente hommes de milice, fournis par la Pennsylvanie et le Kentucky. Vers le milieu d'Octobre, Harmer envoya un détachement de six cents miliciens, sous les ordres du col. Harden, pour reconnaître le terrain et tâcher de pénétrer les intentions de l'ennemi. A l'approche de ce corps, les Indiens mirent le feu à leurs habitations et s'enfuirent avec précipitation dans les bois. Quelque temps après, le même col. Harden, à la tête d'un détachement de deux cent dix hommes, fut attaqué et complètement battu par un parti d'Indiens à dix milles de Chilicothe.

Malgré cet échec, plusieurs villages Indiens, situés sur les bords du Scioto, furent réduits en cendres, et les provisions d'hiver

entièrement détruites. Brûlant du désir de laver l'affront qu'avaient reçu ses armes, Harmer se mit à la poursuite de l'ennemi, dans le dessein de le forcer à un engagement. L'occasion s'en présenta bientôt, mais malgré la bravoure que déployèrent à cette occasion les troupes régulières et la milice, il essuya une sanglante défaite.

La nouvelle de ces revers fut promptement suivie de celle plus affligeante encore que les déprédations et la cruauté des sauvages étaient à leur comble. Alors le Congrès autorisa une levée de deux mille hommes dont le Président confia le commandement au gén. Arthur St. Clair.

Après avoir pris les arrangemens nécessaires au recrutement de cette armée, Washington fit une tournée dans les états du Sud, où il reçut les mêmes preuves d'attachement et de respect que dans ceux du Nord et du centre. Le Congrès, se proposant de bâtir une ville destinée à être le siége permanent du gouvernement, lui avait laissé le choix de l'emplacement; il s'arrêta quelques jours sur les rives du Potomac, et désigna l'endroit où est actuellement située la ville de Washington.

En écrivant à Mr. Gouverneur Morris, après son retour de ce voyage, il disait: "Ma tournée récente dans les états du Sud m'a donné occasion de remarquer avec plaisir les heureux effets du gouvernement général sur cette partie de l'Union. * * * Là, l'industrie a succedé à l'oisiveté, l'économie à la dissipation. Deux ou trois années de bonnes récoltes et la facilité de vendre les productions de la terre ont répandu partout la joie; on attribue même, en certains cas, au gouvernement, ce qu'on ne doit qu'à la providence."

En Décembre suivant il reçut la triste nouvelle que, le quatre de ce mois, l'armée du gén. St. Clair avait été complètement battue par les Indiens, près de la rivière de Miami, (Ohio.)

La destruction de cette brave armée lui causa tant de douleur, qu'il se retira, avec une personne de sa famille, dans un appartement particulier pour y donner un libre cours pendant quelques instans. "C'est ici," s'écriait-il, en marchant rapidement dans l'appartement et se pressant le front avec sa main, "c'est dans cette chambre même que, la veille de son départ, j'ai averti St. Clair de se tenir sur ses

gardes contre la surprise! et cependant voilà cette brave armée surprise et taillée en pièces! . . . Butler et une foule d'autres tués!"

Son agitation fut aussi courte que violente, car il avait appris depuis long-temps à se commander à lui-même; et il ajouta bientôt d'une voix calme: "Justice sera rendue à St. Clair; oui, ses services, longs, fidèles, utiles, auront leur récompense."

Lorsque le triste St. Clair, abattu par l'âge et les infirmités, alla voir le Président, à son retour de cette malheureuse expédition, il saisît en sanglotant comme un enfant, la main qu'il lui offrit affectueusement. Les preuves d'amitié que Washington continua de lui donner détruisirent l'effet des reproches injustes qu'on lui adressait.

Après s'être efforcé de nouveau, mais en vain, de conclure des traités de paix avec les Indiens, le Président leva des troupes plus nombreuses et en donna le commandement au gén. Wayne, qui parvint bientôt à réduire ces ennemis féroces à un état de paix et de soumission.

La prospérité toujours croissante des États-Unis était une preuve de la sagesse qui avait

présidé à l'établissement du gouvernement, et de la prudence avec laquelle on en conduisait les affaires. Les heureux résultats de la vertu et des talens de Washington étaient si évidens, que lorsque les quatre années pour lesquelles il avait été élu furent écoulées, le peuple lui prouva qu'il savait apprécier ses services, en le réélisant à l'unanimité. Il désirait sincèrement de rentrer dans la vie privée, et ce désir était bien naturel. Il avait alors soixante ans, dont quarante avaient été consacrés au service de sa patrie. Il s'était également distingué au Corps-Législatif et dans les camps : il n'avait plus besoin de gloire ; mais ses amis le convainquirent que la patrie avait besoin de sa fermeté et de sa vertu pour empêcher le gouvernement de s'engager dans les guerres qui commençaient à se déclarer entre les nations de l'Europe ; et il céda à son devoir.

La révolution française avait commencé : a guerre était déclarée entre l'Angleterre et la France. Un grand nombre d'Américains pensaient qu'il était du devoir de leur gouvernement de faire cause commune avec la France ; la différence d'opinions divisait le peuple amé-

ricain en deux partis. Mais le Président, décidé à " cultiver la paix avec le monde entier," proclama, aussitôt après sa réélection, que le gouvernement des États-Unis ne prendrait aucune part à la guerre générale qui venait d'éclater. Ainsi, pendant que la guerre exerçait ses ravages sur les autres nations, l'Amérique augmentait son commerce et expédiait sur différens points du globe une grande partie des produits de son industrie et de son agriculture.

Le Président était quelquefois si occupé, qu'il ne pouvait prendre d'autre exercice que de se rendre chez son horloger, dans la Seconde Rue, pour y régler sa montre sur sa pendule. Les mères qui savaient apprécier ce qu'avait fait Washington pour leurs enfans, épiaient le moment où il avait l'habitude de passer, pour le leur montrer. Les petits garçons qui l'apercevaient dans les rues, s'écriaient : " Voici Washington ! Voici Washington !" Ils ne l'appelaient que rarement ' le Président ;' le nom de ' Washington' leur était plus cher. Il augmentait leur joie en leur souriant d'une manière affable, en leur donnant la main, ou en prenant les petits enfans

dans ses bras. Lorsque ses devoirs lui permettaient de s'absenter pour quelques heures, il se donnait le plaisir d'aller faire une visite au Juge Peters qui possédait une propriété charmante sur le Schuylkill, à deux ou trois milles de Philadelphie. Il planta, dans le jardin de cette habitation, une châtaigne qui a produit un arbre superbe dont on a encore le plus grand soin. Il aimait beaucoup à monter à cheval; un jour que la Delaware était gelée de manière à porter des traîneaux chargés, il passa dans le Jersey pour y jouir d'une promenade dans les bois dépouillés de feuilles. En revenant, il rencontre à Cooper's-Ferry un fermier prêt à passer sur la glace avec un traîneau chargé de bois; il arrête aussitôt son cheval pour le laisser passer; mais le fermier, qui connaît Washington, s'arrête aussi, et s'avançant vers lui, lui dit avec respect: "Croyez-vous, monsieur, qu'il soit prudent pour vous de traverser la rivière à cheval?"—"Eh mais, mon ami," répond le Président, "je crois que si la glace est assez forte pour que vous puissiez y passer avec votre traîneau chargé, je ne cours guère de risque."—"Ah! monsieur si moi et une dou-

zaine de mes pareils périssions dans la rivière, il n'y aurait pas grand mal; mais vous, monsieur, c'est une autre chose; *la patrie ne peut se passer de vous.*"—" Eh bien, allez devant alors, et je vous suivrai." Le fermier ne se le fit pas répéter; content, sans doute, de servir de guide à Washington et de veiller à la sureté d'un vie qu'il croyait si précieuse.

En 1794, il eut besoin de toute sa fermeté pour réprimer une insurrection qu'avaient excitée quelques fainéans sans principes, dans les environs de Pittsburg, en Pennsylvanie. Les Américains avaient résisté avec bravoure et avec succès à un ennemi étranger; mais ils avaient dans leur propre pays, et la vérité nous force de dire qu'ils ont encore, un ennemi auquel un trop grand nombre de nos compapatriotes se soumettent volontiers et perdent ainsi leur noble tître d'hommes libres: ce tyran, qui attaque à-la-fois les facultés physiques et morales de ses esclaves, qui leur fait oublier ou négliger les lois divines, et ne leur offre d'autre espoir que le mépris et l'indigence en ce monde, et une éternité de souffrances dans l'autre; ce tyran impitoyable, c'est *l'ivrognerie.* Jeunes Américains! soyez

sur vos gardes contre lui; il vous entoure, il vous tente, il cherche à vous enchaîner. Puissiez vous lui résister!... Ce fut ce puissant ennemi de l'ordre et des vertus morales qui causa l'insurrection dont nous venons de parler. Le Congrès avait mis sur les liqueurs spiritueuses une taxe que quelques habitans de la Pennsylvanie refusèrent de payer. Un grand nombre d'autres suivirent cet exemple; les percepteurs furent traités avec violence, et le désordre devint tel que le Président se vit forcé d'interposer son autorité. Après s'être efforcé d'obtenir par la douceur l'obéissance aux lois et la soumission des rébelles, il prit le parti d'envoyer contre ces derniers une force armée assez puissante pour les disperser sans effusion de sang. Des troupes furent en effet assemblées à Bedford, en Pennsylvanie, et à Cumberland, en Virginie, et le résultat fut tel qu'il l'avait espéré.

Dans tout le cours de son administration, Washington n'éprouva peut-être jamais autant de difficultés que pendant cette saison. Le gouvernement de la Grande-Bretagne n'avait pas encore livré, conformément au traité de paix, les postes qu'il occupait sur les rives des

lacs; et celui des États-Unis avait violé ce traité, en créant des lois par lesquelles les sujets de l'Angleterre se trouvaient dans l'impossibilité de recouvrer ce qui leur était dû en Amérique.

Washington était trop juste pour céder aux clameurs qui s'élevaient contre les Anglais. Il était d'opinion qu'on ne devait rien négliger pour maintenir la paix, tont en faisant les préparatifs nécessaires à la défense des droits de la nation, en cas que la guerre devînt inévitable. Il disait, en écrivant à un ami sur les difficultés qui entravaient alors la marche du gouvernement: "Il n'y a qu'un parti à prendre; c'est de chercher la vérité et de la suivre avec fermeté."

Il envoya en Angleterre un ambassadeur, John Jay, qui parvint à conclure avec cette puissance un traité par lequel elle s'engageait à livrer les postes situés sur les bords des lacs; ce qui mit le Président à même de protéger les habitans des frontières contre les Indiens, et de pourvoir au bien-être de ceux-ci mêmes auxquels il s'intéressait toujours. En appelant sur ce sujet l'attention du Congrès, il disait que "comme les Américains étaient plus

puissans et plus éclairés que les Indiens, ils devaient les traiter avec douceur et avec générosité."

Pendant que Washington employait ainsi avec le cabinet de St. James la politique qu'il croyait la plus avantageuse aux États-Unis, l'esprit de parti qui divisait de plus en plus ses compatriotes, lui préparait des difficultés sans nombre. Mr. Genet, ambassadeur de la république française, étant arrivé à Charleston en 1793, s'était permis d'y équiper des vaisseaux armés et de les envoyer de là à la poursuite de navires appartenant aux nations alliées de l'Amérique. L'accueil extrêmement favorable que lui avait fait le peuple américain, les transports de joie qui avaient éclaté partout sur son passage, n'avaient servi qu'à rendre sa conduite de plus en plus insolente envers le gouvernement des États-Unis ; au point qu'un navire marchand anglais fut pris par un corsaire français sur le fleuve même de la Delaware. Sur les plaintes que fit à ce sujet l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, le conseil du Président résolut unanimement que ce navire serait rendu et que l'on inviterait Mr. Genet à changer de conduite.

Celui-ci, très mécontent de cette décision et apprenant que l'on avait fait arrêter deux Américains qu'il avait engagés à Charleston pour servir sur les corsaires qu'il y avait équipés, écrivit, non-seulement aux magistrats, mais au Président des lettres dans lesquelles il demandait d'une manière très impertinente l'élargissement de ces deux individus ; et, comptant sur l'appui du parti qui penchait pour la France, il osa insulter le gouvernement jusqu'à en appeler au peuple américain de la conduite du Président.

Washington ordonna à Mr. Morris, ambassadeur des États-Unis en France, d'informer le gouvernement de cette république de la conduite de Mr. Genet, et de demander son rappel. Cette demande fut aussitôt accordée ; mais l'animosité que la présence de cet homme avait excitée entre les partis qui divisaient la nation, rendit long-temps la situation de Washington très épineuse. Il n'en continua pas moins, cependant, de marcher directement au but qu'il avait toujours en vue, "le bonheur de son pays."

Sur ces entrefaites il apprit avec douleur

que Lafayette, chassé de sa patrie par les hommes sans principes qui la gouvernaient alors, avait été arrêté en Prusse et envoyé en Autriche, et que l'empereur d'Allemagne le retenait prisonnier au donjon d'Olmutz. Ne pouvant demander officiellement la mise en liberté de son ami, il écrivit une lettre particulière à l'empereur pour le prier de permettre à Lafayette de passer en Amérique; mais sa lettre resta sans réponse.

Deux jeunes gens, Bolman et Huger, l'un Allemand et l'autre Américain, formèrent le projet de faire échapper Lafayette. On permettait quelquefois à ce dernier de sortir de son donjon, et de se promener à quelque distance avec une garde. Un jour qu'il se promenait ainsi dans la campagne, Huger lui amène tout-à-coup un cheval et l'engage à ne point perdre de temps pour recouvrer sa liberté; mais l'animal ombrageux s'échappe au moment où le marquis allait le monter. Pendant que Bolman galoppe à sa poursuite, Huger insiste pour faire accepter le sien à Lafayette qui, ne pouvant résister long-temps à ses généreuses instances, saute en selle et part

à bride abattue. Bolman, n'ayant pu atteindre le cheval, revient vers Huger, le prend en croupe et suit Lafayette.

Cependant la garde donne l'alarme, on poursuit les fugitifs et bientôt Huger est pris ainsi que Lafayette que l'on ramène à Olmutz. Bolman seul parvient à s'échapper.

Huger, enchaîné, paraît devant un magistrat qui lui dit que l'attentat qu'il vient de commettre lui coûtera probablement la vie; qu'il se pourrait cependant que l'empereur le traitât avec clémence, en raison de sa jeunesse et du motif qui l'a fait agir. "Avec clémence!" s'écrie Huger, "comment puis-je en attendre de celui qui ne sait pas être juste même envers Lafayette?"—"Si jamais j'ai besoin d'un ami," répond le magistrat, "j'espère que ce sera un Américain." Après quelques mois de prison, Huger obtint enfin la permission de revenir dans sa patrie.

Washington ne cessa de faire toutes les démarches possibles pour obtenir la liberté de Lafayette; et peut-être que sa lettre à l'empereur contribua à rendre sa situation plus supportable, ou à abréger la durée de sa captivité. Son fils, George Washington, étant

parvenu à sortir de France et ayant abordé à Boston, le Président lui conseilla d'entrer à l'Université de Cambridge; l'assurant qu'il lui servirait de père et qu'il serait son *ami*, son *protecteur* et son *appui*.

Lorsque le temps fixé pour l'élection du Président arriva, le peuple américain était prèt à voter de nouveau pour Washington; mais celui-ci refusa de servir. Il assura ses compatriotes que s'il agissait ainsi ce n'était point par manque de respect pour les témoignages de confiance qu'il avait reçus d'eux, ou qu'il s'intéressât moins que jamais à leur bonheur futur; qu'il avait deux fois cédé à leur désir, parce qu'il croyait de son devoir de le faire; mais qu'il sentait que la prospérité actuelle de la nation lui permettait de rentrer sous le toit paisible de ses pères.

Le dernier discours qu'il adressa au Congrès se terminait ainsi: "Je ne puis omettre l'occasion de renouveler mes ferventes prières au souverain maître de l'univers. Puisse-t-il protéger toujours les États-Unis! Puisse cet heureux peuple continuer d'être heureux en pratiquant la vertu, et conserver à perpétuité le gouvernement qu'il a établi pour le maintien de ses libertés."

Il fit aussi ses adieux au peuple des États-Unis, dans une adresse qui contient les avis les plus importans, les plus salutaires et les plus intéressans qu'ait jamais donné un homme à aucune nation. Cette longue adresse a souvent été imprimée et gravée ; jeunes Américains, lisez-la avec attention ; prenez la ferme résolution de suivre les excellens conseils que vous a laissés le grand homme dont la vie fut consacrée au service de ses compatriotes, et qui, en terminant sa carrière publique, les pria de considérer la religion comme le seul appui durable de la prospérité d'une nation.

John Adams, l'un des signataires de la Déclaration de l'Indépendance, et qui avait occupé le second rang dans l'État pendant toute la durée de la présidence de Washington, fut appelé à remplir le poste honorable que celui-ci refusait de conserver. Washington ne resta que le temps nécessaire pour complimenter le nouveau Président et se mit en route pour Mount-Vernon après lequel il soupirait depuis si long-temps. "Je me compare," écrivait-il alors à un ami, "au voyageur harassé qui arrive à la couchée, et qui jouit d'avance du repos qu'il va goûter."

## CHAPITRE XII.

### 1796—1799.

En cherchant le repos, Washington était loin de vouloir rester oisif: aussi s'empressa-t-il d'examiner avec soin sa propriété, qui avait été en quelque manière négligée pendant son absence, et s'occupa-t-il sans délai d'y faire les réparations nécessaires.

Il n'avait jamais perdu l'habitude que lui avait fait contracter sa mère, celle de se lever matin ; il se levait deux heures avant le jour en hiver, et au point du jour en été.

Cette excellente habitude, jointe à l'ordre qu'il mettait dans toutes ses occupations, lui donnait " le temps de tout faire ;" de sorte que, meme au milieu des affaires publiques, il ne négligeait aucun de ses devoirs particuliers, et qu'il accomplissait facilement ce qui semblait devoir être l'ouvrage de plusieurs personnes. Quoique sa mise fût extrêmement

propre, il ne mettait que très peu de temps à sa toilette.

A Mount-Vernon, il visitait ses écuries tous les jours pour s'assurer que l'on avait soin de ses chevaux. Celui qu'il avait monté au siége d'Yorktown ne servit plus à aucun usage: en été on le laissait paître dans les meilleurs paturages de la ferme, et en hiver on le mettait à l'écurie; il mourut de vieillesse plusieurs années après la fin de la guerre.

Washington employait, chaque jour, plusieurs heures à visiter toutes les parties de sa ferme qui était considérable. Un jour son ami le col. Meade, rencontra Mr. Custis, parent de Mde Washington, auquel il demanda si le général était à la maison. Mr. Custis, qui ne connaissait pas le colonel, lui répondit qu'il était dehors et lui indiqua l'endroit de la ferme où il le trouverait probablement; ajoutant: "Si vous rencontrez *un vieux Monsieur, à cheval, portant un habit de gros drap, un chapeau blanc à larges bords, une houssine à la main et un parapluie attaché à la selle de son cheval, ce sera le général Washington.*" —"Merci, merci, jeune homme," répondit le

vieil ami de Washington, "je crois que si je rencontre le général, je le reconnaîtrai facilement."

Cette description de Washington retiré à Mount-Vernon suffit pour nous donner quelque idée de son extérieur. On a fait de lui tant de portraits, on l'a représenté de tant de manières et dans des situations si différentes, que nos jeunes lecteurs croient sans doute le connaître; mais il faut l'avoir vu pour avoir une juste idée de sa noble personne.

Washington, à la fleur de son âge, était un homme de six pieds deux pouces,* bien fait et se tenant parfaitement droit. L'expression de sa figure était grave, mais agréable ; il avait les yeux d'un bleu tendre, et le vermillon de la santé brillait sur ses joues. Son pas fut toujours ferme; mais, vers la fin de ses jours, les fatigues d'une longue guerre lui avaient courbé le corps et ridé le visage.

Le vénérable Charles Wilson Peale, qui fonda le Musée de Philadelphie et atteignit sa quatre-vingt-sixième année, fit deux portraits de lui. L'un le réprésente à l'époque où il

* Environ cinq pieds huit pouces, mesure française.

était Colonel, au service du roi d'Angleterre; et l'autre, lorsqu'il était Président des États-Unis.

Le Potomac, qui coule près de Mount-Vernon, reçoit les eaux de la rivière de Shenandoah à Harper's Ferry. Le Shenandoah, après avoir traversé environ cent milles, du midi au nord, le long de cette partie des Alleghanys que l'on appelle Blue-Ridge, vient se joindre au Potomac, et leurs eaux coulent majestueusement vers l'océan, sous le nom de Potomac; embellissant le paysage que l'on aperçoit au loin à travers l'ouverture du Blue-Ridge, et donnant au lieu où se fait leur jonction un aspect sauvage et magnifique. Là se trouve, à une grande hauteur, un rocher dont les saillies représentent une figure humaine facile à distinguer. On dit aux voyageurs qui s'arrêtent pour contempler ces lieux, où la nature se montre avec tant de grandeur et de beauté, que le profil de ce rocher ressemble à celui de Washington; et les Américains aiment à s'imaginer qu'il existe un portrait de lui là où la main de l'homme ne pourra jamais porter la destruction.

Washington était charitable; il contribuait libéralement au maintien des écoles gratuites, et les malades et les vieillards pouvaient rendre témoignage de la bonté de son cœur.

Il avait fait bâtir sur sa ferme une maison commode pour un vieux soldat anglais qui servait le gén. Braddock, en 1755; cet homme, après la mort de ce général, était entré au service de Washington et y était resté jusqu'à la fin de la guerre provinciale; s'étant alors marié, Mount-Vernon lui offrit un asile et le repos. Les enfans aimaient à l'aller voir et à écouter les histoires de la guerre avec les Indiens, qu'il prenait plaisir à leur raconter. Washington, en faisant sa tournée habituelle, s'arrêtait souvent pour s'informer de la santé du vieux vétéran, qui le chérissait, et qui jouit de ses bienfaits jusqu'à sa quatre-vingtième année.

Si ce grand homme eût assez vécu pour voir les écoles du Dimanche établies aujourd'hui dans presque chaque hameau de sa patrie, il se fût réjoui sans doute de voir enseigner aux enfans les préceptes purs de l'évangile.

Washington employait ses journées à des occupations utiles, et le soir il avait l'habitude de lire à sa famille quelque chose d'intéressant; ou, si c'était le dimanche, il lisait la Bible et un sermon. Qu'il fût à la ville ou à la campagne, il assistait toujours au service divin; il s'y comportait de manière à prouver qu'il n'y venait que pour prier Dieu, et qu'il regardait comme son devoir d'observer ce saint jour et de faire tout ce qui était en son pouvoir pour le faire observer aux autres. "La raison et l'expérience," disait-il, "nous démontrent que la morale est impuissante sans l'appui de la religion;" il s'accordait sur ce point avec Mr. Hale, président de la Cour Supreme d'Angleterre, qui a dit "que de tous ceux qui avaient été convaincus de quelque crime capital, pendant qu'il remplissait les fonctions de juge, il n'en avait trouvé qu'un petit nombre qui refusassent d'avouer que *leur négligence à observer religieusement le dimanche, et leur conduite vicieuse ce jour-là*, étaient les premiers pas qu'ils avaient faits dans la carrière du crime." Nos prisons pourraient, sans doute, fournir un grand nom-

bre d'individus prêts à porter le même témoignage. L'exemple de Washington était donc celui d'un patriote autant que d'un chrétien.

La tranquillité dont il jouissait à Mount-Vernon fut de nouveau troublée. La République française avait refusé de recevoir le gén. Pinckney, que Washington y avait envoyé, en 1796, en qualité d'ambassadeur. Cette république, tout en exprimant l'attachement le plus sincère pour le peuple américain, avait donné à cet ambassadeur distingué l'ordre de sortir du territoire français ; et sa conduite prouvait qu'elle cherchait à semer la division entre le peuple et le gouvernement des États-Unis. Ses vaisseaux prenaient même les navires américains partout où ils les rencontraient. Le gouvernement des États-Unis avait chargé trois Envoyés, dont l'un était le gén. Pinckney, de chercher à rétablir l'harmonie entre les deux puissances, " à des conditions que ne fussent pas incompatibles avec les droits, les devoirs, les intérêts et l'honneur de la nation."

Au printemps de 1798, ils informèrent le gouvernement que tous leurs efforts avaient été inutiles, et qu'on les avait traités d'une

manière très insultante. Deux d'entre eux avaient reçu l'ordre de quitter la France.

Le Congrès résolut alors de lever une armée; et, quoiqu'il regrettât de priver le vénérable Washington du repos que méritaient ses longs services, il ne put résister au vœu de la nation et lui offrit le commandement de cette armée. Washington l'accepta et se tint prêt à quitter sa retraite paisible, aussitôt que sa présence serait nécessaire ailleurs. Mais son Créateur se préparait à le rappeler à lui; il ne nous reste maintenant qu'à rendre compte de la dernière maladie et de la mort du "Père de la patrie." Nous ne saurions mieux nous acquitter de ce triste devoir qu'en transcrivant les propres paroles de Tobias Lear, qui écrivit la relation suivante le lendemain de la mort du général. Nous ne craignons pas que nos jeunes lecteurs en trouvent les détails trop minutieux:

"Jeudi dernier, douze Décembre (1799), le général partit à cheval, sur les dix heures du matin, pour aller visiter sa ferme, et ne revint qu'à trois heures. Aussitôt après son départ, le temps devint désagréable; il plut, grêla et neigea alternativement. A son retour je lui

apportai des lettres à contre-signer, me proposant de les envoyer à la poste. Il les contre-signa; mais il me fit observer qu'il faisait trop mauvais temps pour envoyer un domestique à la poste ce soir-là. Lorsque je lui dis que je craignais qu'il n'eût été mouillé, il me répondit que non, que sa redingote l'en avait garanti. Son cou paraissait cependant avoir été exposé à la pluie: il y avait encore de la neige sur ses cheveux.

"Il vint dîner sans changer de vêtemens. Le soir sa santé semblait aussi bonne qu'à l'ordinaire. Il neigea pendant toute la journée du vendredi; ce qui empêcha le général de faire sa promenade accoutumée. Il était enrhumé et se plaignait du mal de gorge, (ce qu'on ne pouvait attribuer qu'au mauvais temps de la veille.) Son enrouement augmenta dans la soirée; mais il y fit peu d'attention et refusa de rien prendre de ce que l'on croyait propre à l'en guérir, répondant toujours: "cela se passera comme cela est venu." Les journaux étant arrivés, il s'assit dans la salle, avec M<sup>de</sup> Washington et moi, et se mit à les parcourir; lisant tout haut ce qui lui paraissait divertissant ou intéressant. Sur les neuf

heures, il me pria de lui lire les débats de l'Assemblée de la Virginie au sujet de l'élection du gouverneur et d'un sénateur. Au moment de se coucher sa santé semblait être parfaite, à l'exception du rhume, qu'il regardait comme de peu d'importance;—il avait été d'une gaîté remarquable pendant toute la soirée.

"Le samedi matin, entre deux et trois heures, il éveilla M$^{de}$ Washington et lui dit qu'il était très malade et qu'il avait le frisson. Remarquant qu'il pouvait à peine parler et qu'il respirait avec difficulté, elle voulut se lever et appeler une domestique; mais le général s'y opposa, dans la crainte qu'elle ne s'enrhumât. Aussitôt qu'il fit jour, la servante Caroline vint faire du feu dans l'appartement, et l'on crut à-propos d'envoyer chercher M$^{r}$ Rawlins pour saigner le général. On me fit appeler,—j'entrai dans la chambre du malade; M$^{de}$ Washington me fit part de l'état où elle l'avait trouvé, entre deux et trois heures. Je remarquai que sa respiration était difficile et qu'il lui était presque impossible de prononcer un mot d'une manière intelligible. Je sortis pour écrire au D$^{r}$. Plask un billet que

j'envoyai en toute hâte. Lorsque je revins près du général, il s'efforçait de prendre un mélange de melasse, de vinaigre et de beurre, qu'on avait préparé, mais il ne put en avaler une seule goutte.

" Mr. Rawlins arriva un peu après le lever du soleil et se prépara à le saigner. Quand le bras fut prêt, le général remarquant que Mr. Rawlins paraissait agité, lui dit avec difficulté : " n'ayez pas peur ;" et lorsque l'incision fut faite, il dit que l'orifice n'était pas assez grand ;—le sang coula cependant assez librement. Mde. Washington, ignorant si la saignée était alors nécessaire au général, ne voulait pas qu'on lui tirât beaucoup de sang, et me pria de l'arreter. J'allais détacher la ligature, mais le général y porta la main pour me retenir, et, aussitôt qu'il put parler, prononça le mot ' encore.'

" Cependant pour appaiser l'inquiétude de Mde. Washington, on ne lui tira qu'une demi-pinte de sang. Voyant que la saignée ne le soulageait point et qu'il ne pouvait rien avaler, je proposai de lui bassiner l'extérieur de la gorge avec du sel volatil ; après quoi on lui attacha un morceau de flanelle autour du cou :

on lui fit aussi prendre un bain de pieds qui n'eut aucun effet. Mde Washington me pria d'envoyer chercher le Dr. Brown à Port-Tobacco. A huit heures, le Dr. Craik arriva; après avoir posé un vésicatoire à la gorge du général, il le saigna de nouveau, et lui fit aspirer par le goulot d'une théière la vapeur d'un mélange de vinaigre et d'eau chaude.

"Il lui donna aussi une tisane de sauge, mêlée avec du vinaigre, pour se gargariser; mais lorsqu'il se penchait en arrière pour s'en servir, il était près de suffoquer. En rejetant le gargarisme, il rendit du flegme et s'efforça de tousser, ce que désirait beaucoup son médecin; mais il ne put y parvenir. Sur les onze heures on envoya chercher le Dr. Dick. Le Dr. Craik saigna le général une troisième fois, mais ce fut sans effet; il ne pouvait avaler. A trois heures arriva le Dr. Dick, qui fut bientôt après suivi du Dr. Brown. Lorsque, après la consultation, le général fut de nouveau saigné, le sang, qui semblait très épais, coula lentement et sans produire aucun symptôme d'évanouissement. A quatre heures, le général pouvait avaler un peu. On lui fit prendre du mercure et du sel de tartre qui

n'eurent aucun effet. A quatre heures et demie il m'envoya prier M^de Washington de venir à son chevet; il lui demanda de descendre dans son cabinet et de lui apporter deux testamens qu'elle trouverait dans son secrétaire. Lorsqu'elle les lui remit, il en prit un qu'il mit de coté, et la pria de brûler l'autre qui était inutile. Je revins alors près de son lit: "Je m'en vais," me dit-il, "je sens que je n'ai pas long-temps à vivre; dès la première attaque, je me suis cru en danger. Mettez en ordre toute ma correspondance militaire et mes papiers, et prenez-en note; arrangez mes comptes et balancez mes livres; car vous êtes mieux que tout autre au fait de ces affaires-là: dites à M^r. Rawlins de continuer la note qu'il a commencé de prendre de mes autres lettres." Il me demanda quand reviendraient MM. Lewis et Washington? Je lui dis que je croyais qu'ils seraient de retour vers le vingt du mois: il ne me répondit rien.

"Les médecins revinrent entre cinq et six heures, et le D^r. Craik, venant près du lit, lui demanda s'il désirait se mettre sur son séant: il me tendit la main pour l'aider à se lever, et dit au docteur: "Je sens que je m'en vais;

vous ferez bien de ne plus prendre de peine pour chercher à me sauver, et de me laisser m'éteindre tranquillement; cela ne peut tarder." Ces messieurs virent qu'aucun de leurs remèdes n'avait produit d'effet; ils se retirèrent, à l'exception du Dr. Craik. Le général se recoucha et lui dit: "J'ai de la peine à mourir; mais je n'ai pas peur. Dès que je me suis senti attaqué, j'ai pensé que cette maladie me serait fatale: je ne puis vivre longtemps." Le Docteur lui serra la main, sans pouvoir lui répondre, et alla s'asseoir près du feu, accablé de douleur. A huit heures les médecins revinrent, posèrent des vésicatoires aux jambes du malade et se retirèrent sans se flatter d'aucun espoir. Depuis cette opération, sa respiration parut moins gênée; mais il était mal à son aise et changeait de position à tout moment. Je l'aidais en cela autant que je le pouvais, et j'aime à croire qu'il le remarqua; car il leva sur moi des yeux où se peignait la reconnaissance. A dix heures environ, après avoir essayé plusienrs fois de me parler, il me dit enfin: "Je m'en vais à présent. Faites-moi enterrer d'une manière décente, et ne laissez pas s'écouler plus de deux jours avant

de déposer mon corps dans le caveau." J'inclinai la tête, en signe d'adhésion. Il leva de nouveau les yeux sur moi et me dit: "Me comprenez-vous?"—"Oui, général."—"C'est bien," reprit-il. Environ dix minutes avant d'expirer, sa respiration devint beaucoup plus facile—il retira sa main de la mienne et se tâta le pouls. J'appelai le Dr. Craik, qui était assis près du feu. Il vint au lit du général et lui prit la main; mais elle lui échappa. Je la posai sur mon cœur. Le Docteur lui ferma les paupières et il expira sans pousser le moindre soupir."

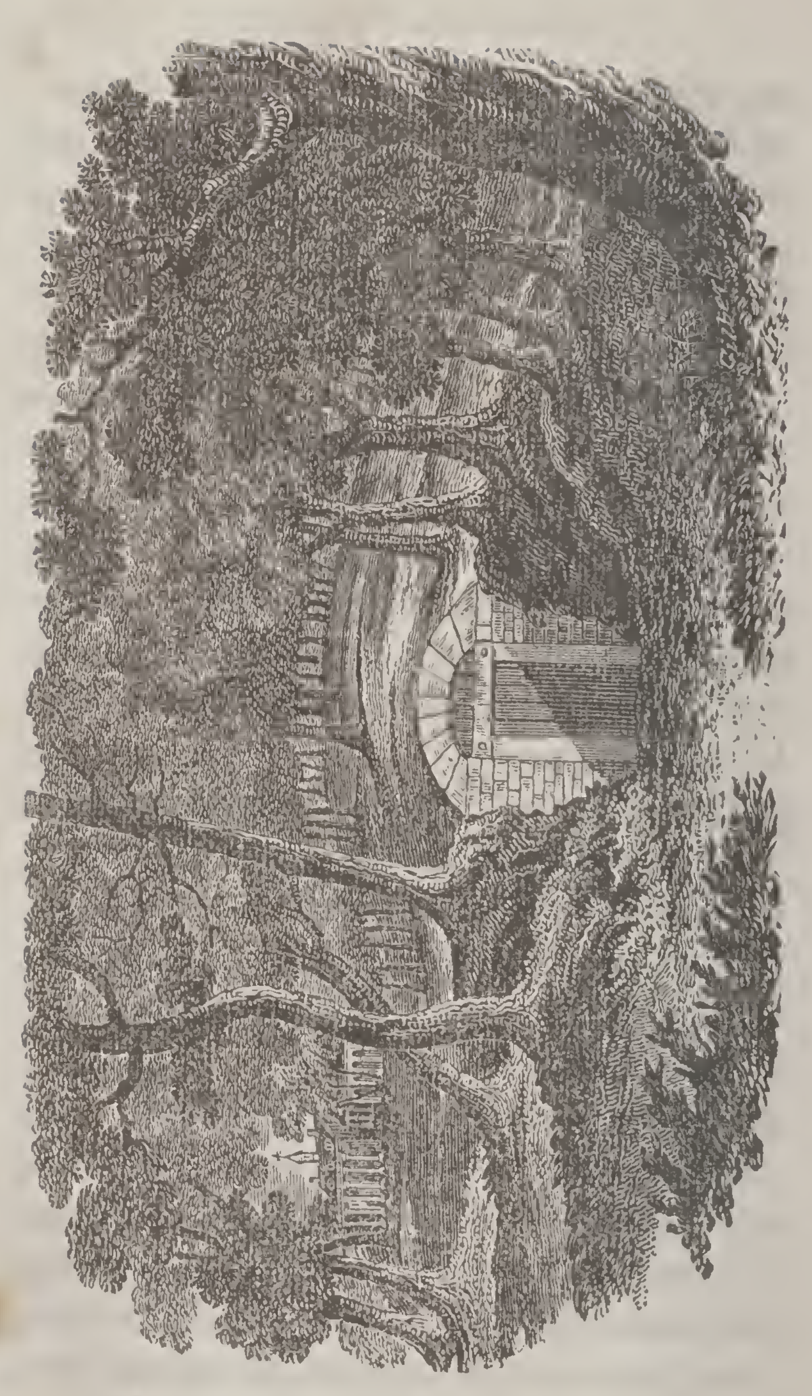
Ainsi mourut, à l'âge de soixante-sept ans, le père et le bienfaiteur de sa patrie, le fondateur de cette étonnante république dont la puissance et la gloire vont croissant chaque jour, et qui, pure encore de tous les excès d'une civilisation trop avancée, reproduit, les beaux jours de Rome et d'Athènes. Guerrier citoyen et sage, Washington offrit la réunion de tout ce qui fait les grands hommes; à peine découvre-t-on une tache dans sa vie, une imperfection dans son caractère. L'amour de la gloire fut chez bien des hommes illustres le principe des actions brillantes et d'un dé-

vouement généreux; chez Washington, ce fut l'amour de la patrie, toujours pur et désintéressé. La gloire n'était pas nécessaire à cette ame noble, qui trouvait sa récompense dans la pratique même du bien et du beau, et dans les services rendus à son pays. Grand à la tête de la république, comme général et comme administrateur, Washington ne le fut pas moins dans la vie privée, où il offrit aux siècles modernes un Cincinnatus nouveau. Il eût été grand partout où la fortune l'eût placé, parce qu'il était de sa nature d'être grand. Tout le monde connait le legs que lui fit Franklin dans son testament: "*Je lègue au général Georges Washington, mon ami et l'ami de l'humanité, le bâton de pommier sauvage dont je me sers pour me promener. Si ce bâton était un sceptre, il lui conviendrait de même.*" On trouva sur le cœur de Washington un portrait en miniature de son épouse, qu'il portait ainsi depuis quarante ans.

La nouvelle de sa mort parvint au Congrès avant celle de sa maladie. Un profond silence régna aussitôt dans l'assemblée; puis Mr. Marshall, aujourd'hui Président de la Cour Suprême des États-Unis, se leva et dit: "Cette

nouvelle n'est pas certaine, mais nous n'avons que trop de raisons de la croire vraie. En apprenant une calamité si affligeante pour la nation, la Chambre des Représentans ne peut être que mal préparée à s'occuper des affaires publiques." Alors il proposa de clorre la séance; ce qui eut lieu dans les deux Chambres. Le lendemain, à l'ouverture de celle des Représentans, Mr. Marshall proposa entre autres choses, "qu'une commission fût nommée pour aviser, conjointement avec une commission du Sénat, aux moyens les plus dignes d'honorer la mémoire de l'homme qui avait tenu le premier rang comme guerrier et comme magistrat, et occupé la première place dans le cœur de ses compatriotes."

Le Sénat adressa au Président une lettre de condoléance sur cet évènement déplorable: "Permettez-nous," disait-il, "de mêler nos larmes aux vôtres. Dans une occasion semblable il n'y a point de faiblesse à pleurer. La perte d'un tel homme, dans un moment si critique, est une calamité pour le monde. La patrie pleure son père. Il a plu à l'Etre tout-puissant qui gouverne le monde de nous ôter notre bienfaiteur, celui qui faisait notre gloire.



Nous devons nous soumettre humblement à la volonté de celui dont les desseins sont impénétrables."

La réponse du Président exprimait la douleur profonde que lui causait la mort de Washington; elle se terminait ainsi: "Sa vie est un modèle achevé; son exemple enseignera la sagesse et la vertu aux magistrats, aux citoyens, aux hommes, non-seulement de notre siècle, mais des générations futures, et aussi long-temps qu'on lira notre histoire."

Les Américains, qui n'avaient jamais négligé l'occasion de lui exprimer leur reconnaissance et leur affection, sentirent combien leur perte était grande: il fut universellement pleuré et regretté.

Il ordonna, dans son testament, que son corps fût déposé dans un caveau, à Mount-Vernon; ajoutant: "Je désire expressément que mon enterrement se fasse avec simplicité, sans parade, ni oraison funèbre."

Le 18 Décembre sa dépouille mortelle fut déposée dans une humble tombe, recouverte de gazon et entourée de cyprès. On l'a depuis transportée dans un caveau, pratiqué dans un monticule, avec une façade en briques et une

petite porte de fer au-dessus de laquelle est cette inscription ;

"FAMILLE WASHINGTON."

Plus bas on lit les deux versets suivans tirés de l'évangile selon St. Jean :

*"Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra. Et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra jamais."*

## CONCLUSION.

Washington naquit le 22 Février 1732, et mourut le 14 Décembre 1799.

Jeune lecteur, si vous avez été attentif à ce que vous avez lu, vous savez pourquoi la première de ces deux époques est chère aux Américains, tandis que l'autre ne réveille en eux qu'un souvenir pénible. Vous avez vu Washington, dès sa plus tendre enfance, ami sincère de la vérité et rétablissant l'harmonie entre ses petits amis; dans sa jeunesse, studieux, diligent à remplir tous ses devoirs; donnant à ses camarades l'exemple de l'obéissance aux volontés de sa mère; employant l'influence que la noblesse de son caractère lui donnait sur eux, à les détourner du vice et à leur faire adopter des jeux innocens et gymnastiques. Vous l'avez vu, au sortir de l'école, appliquant à des travaux utiles les connaissances qu'il venait d'acquérir; méritant bientôt la confiance du gouvernement de sa Province natale, et s'acquittant avec autant de fidélité que de

persévérance d'une mission importante et dangereuse; enfin, après avoir consacré ses talens et presque tous les instans de sa vie, au service et au bien-être de sa patrie, vous l'avez vu, même au déclin de cette vie si laborieuse, prêt à quitter sa paisible retraite et le repos dont il avait tant besoin, parce qu'il croyait "qu'il est du devoir de tout citoyen, quel qu'il soit, de contribuer, en tout temps, au bonheur de son pays."

Pendant le cours de sa carrière publique, au milieu des épreuves qu'il eut à subir, l'objet à-la-fois de la calomnie et de la flatterie, il ne se laissa ni ébranler par l'une, ni séduire par l'autre; dans l'adversité comme dans la prospérité, il fut juste, modéré, intégre, généreux, brave, humain, modeste, d'un patriotisme à toute épreuve, d'une piété pure et sincère. Jeune lecteur, son exemple ne mérite-t-il pas d'être imité? Quelque humble que soit votre condition dans la société, quand même vous n'habiteriez qu'une chaumière, vous pouvez, comme Washington, être vrai, sobre, juste, industrieux, honnête, humain, soumis au gouvernement de votre pays, obéissant aux com-

mandemens de Dieu; vous pouvez alors devenir, en grandissant, un homme vraîment *libre*, et jouir, sous la protection de justes lois, des avantages inestimables que vous offre votre heureuse patrie.

# DÉCLARATION DE L'INDÉPENDANCE.

---

En Congrès, 4 Juillet 1776.

## DÉCLARATION UNANIME DES TREIZE ÉTATS UNIS D'AMÉRIQUE.

Lorsque le cours des événemens humains met un peuple dans la nécessité de rompre les liens politiques qui l'unissaient à un autre, et de prendre, parmi les puissances de la terre, la place séparée et le rang auquel il a droit, en vertu des lois de la nature et de celles du Dieu de la nature, le respect qu'il doit à l'opinion des peuples exige de lui qu'il expose et déclare les motifs qui le forcent à cette séparation.

Nous regardons comme incontestables et évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : que tous les hommes sont créés égaux ; qu'ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; que parmi ces droits on doit placer au premier rang la vie, la liberté, et la recherche du bonheur. Que pour s'as-

surer la jouissance de ces droits, les hommes ont établi parmi eux des gouvernemens dont la juste autorité émane du consentement des gouvernés; que toutes les fois qu'une forme de gouvernement quelconque devient contraire à ces fins et tend à les détruire, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir, et d'instituer un nouveau gouvernement; le basant sur les principes, et en organisant les pouvoirs sous la forme qui lui paraîtront les plus propres à lui assurer la sureté et le bonheur. A la vérité, la prudence exige qu'on ne change pas, pour des motifs légers et des causes passagères, des gouvernemens établis déjà depuis long-temps; aussi l'expérience de tous les temps a montré que les hommes sont plus disposés à souffrir, tant que les maux sont supportables, qu'à se faire droit à eux-mêmes en détruisant les formes auxquelles ils sont accoutumés. Mais lorsqu'une longue suite d'abus et d'usurpations, tendant invariablement au même but, montre évidemment le dessein de réduire un peuple sous le joug d'un despotisme absolu, il a le droit, et il est de son devoir de renverser un tel gouvernement et de pourvoir, par de nouvelles mesures, à sa

sureté pour l'avenir. Tel a été la patience de ces colonies dans leurs maux, et telle est aujourd'hui la nécessité qui les force à changer leurs anciens systêmes de gouvernement. L'histoire du roi actuel de la Grande-Bretagne est un tissu d'injustices et d'usurpations répétées, tendant toutes directement à établir une tyrannie absolue sur ces états. Pour le prouver, exposons les faits au monde impartial.

Il a refusé son assentiment aux lois les plus salutaires et les plus nécessaires pour le bien public.

Il a défendu à ses gouverneurs de passer des lois d'une importance immédiate et urgente, à moins qu'il ne fût sursis à leur exécution jusqu'à ce que l'on eût obtenu son consentement; et quand elles ont été ainsi suspendues, il a tout-à-fait négligé de s'en occuper.

Il a refusé de passer d'autres lois pour l'avantage de plusieurs districts considérables, à moins que les habitans de ces districts n'abandonnassent le droit de se faire représenter à la Législature; droit inestimable pour un peuple, et qui n'est formidable que pour les tyrans.

Il a convoqué des corps législatifs dans des lieux inusités, dénués de toutes commodités,

et éloignés des dépôts de leurs registres publics, dans la seule vue, en les fatiguant, de les forcer à se prêter à ses desseins.

Il a plusieurs fois dissous des Chambres de Représentans, parce qu'elles s'opposaient à ses usurpations sur les droits du peuple, avec la fermeté qui sied à des hommes.

Il a refusé, pendant un long espace de temps après ces dissolutions, de faire élire de nouvelles Chambres ; par-là l'autorité législatrice qui ne saurait être anéantie, est retournée au peuple, pour être exercée par lui dans son entier ; l'État restant, pendant ce temps, exposé à tous les périls d'invasion de la part de l'étranger, et de convulsions à l'intérieur.

Il s'est efforcé d'arrêter et d'empêcher la population de ces États, en mettant des obstacles à l'exécution des loix sur la naturalisation des étrangers, en refusant d'en passer d'autres pour encourager leur emigration dans ces colonies, et en augmentant le prix des nouvelles concessions de terres.

Il a entravé l'administration de la justice en refusant son assentiment à des lois nécessaires à l'établissement des tribunaux.

Il a rendu les juges dépendans de sa seule

volonté pour la jouissance de leurs charges, et pour le taux et le paiement de leurs appointemens.

Il a établi une multitude de nouveaux emplois, et envoyé parmi nous des essaims d'officiers pour vexer le peuple et dévorer sa substance.

Il a tenu parmi nous des armées sur pied, en temps de paix, et sans le consentement de nos Législatures.

Il a affecté de rendre le militaire indépendant de l'autorité civile et même supérieur à elle.

Il a combiné ses efforts avec ceux d'autres personnes,* pour nous soumettre à une juridiction étrangère à notre constitution et désavouée par nos lois, en donnant sa sanction à leurs actes de prétendue législation,

Pour introduire parmi nous des corps considérables de troupes armées;

Pour protéger les gens de guerre, par des procédures illusoires, contre les châtimens justement mérités pour les meurtres qu'ils pourraient commettre sur nos concitoyens;

* C'est-à-dire, le parlement anglais dont les Américains ne pouvaient reconnaître l'autorité, puisqu'ils n'y étaient point représentés.

Pour intercepter et détruire notre commerce avec toutes les parties du monde;

Pour imposer des taxes sur nous sans notre consentement;

Pour nous priver, dans beaucoup de cas, du bénéfice de la procédure par jurés;

Pour nous transporter au-delà des mers, et nous y faire juger sur des délits prétendus;

Pour détruire le système de liberté des lois anglaises dans une province voisine,* y établir un gouvernement arbitraire, et en reculer les limites; afin de faire à-la-fois, de cette province, un exemple et un instrument propre à introduire le même gouvernement absolu dans ces colonies;

Pour annuler nos chartes, abolir nos lois les plus précieuses, et saper dans leurs fondements les formes de nos gouvernemens;

Pour interdire nos propres Législatures, et se déclarer revêtues du pouvoir de créer des lois obligatoires pour nous dans tous les cas quelconques.

Il a abdiqué la qualité de souverain de ces colonies, en nous déclarant hors de sa protection, et en nous faisant la guerre.

Il a livré nos mers au pillage, ravagé nos

* Le Canada.

côtes, brûlé nos villes et massacré nos concitoyens.

Il a engagé, et il transporte en ce moment, de nombreuses armées d'étrangers mercenaires, pour achever l'œuvre de mort, de désolation, de tyrannie, déjà commencé avec une cruauté et une perfidie dont on aurait peine à trouver des exemples dans les siècles les plus barbares, et tout-à-fait indignes du chef d'une nation civilisée.

Il a forcé nos concitoyens, faits prisonniers sur mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis et de leurs frères, ou à tomber eux-mêmes sous leurs coups.

Il a excité parmi nous des troubles domestiques, et s'est efforcé d'armer contre les habitans de nos frontières les sauvages Indiens, ennemis sans pitié, dont la manière connue de faire la guerre est de massacrer tout ce qu'ils rencontrent, sans distinction d'âge, de sexe, ni de condition.

A chaque nouvelle oppression nous avons demandé justice dans les termes les plus humbles: nos pétitions réitérées n'ont reçu pour réponse qu'un surcroît d'injustice. Le prince

dont le caractère est ainsi marqué par toutes les actions qui peuvent désigner un tyran, est incapable de gouverner un peuple libre.

Et nous n'avons pas manqué d'égards envers nos frères les Anglais. Nous les avons avertis, dans toutes les occasions, des tentatives que faisait leur Législature pour étendre sur nous une jurisdiction que rien ne pouvait justifier. Nous avons rappelé à leur mémoire les circonstances de notre émigration et de notre établissement dans ces contrées. Nous en avons appelé à leur justice et à leur grandeur d'ame naturelle, et nous les avons conjuré, par les liens du sang qui nous unissaient, de désavouer ces usurpations dont l'effet inévitable serait de rompre nos liaisons et notre commerce mutuel. Eux aussi ont été sourds à la voix de la justice et de la parenté. Nous devons donc céder à la nécessité qui exige notre séparation, et les regarder comme nous regardons le reste du genre-humain, comme ennemis pendant la guerre et comme amis pendant la paix.

A ces causes, nous, Représentans des États-Unis d'Amérique, assemblés en Congrès général, attestant le Juge Suprême de l'univers

de la droiture de nos intentions, au nom et de l'autorité du bon peuple de ces colonies, publions et déclarons solennellement que ces colonies unies sont et ont le droit d'être des États libres et indépendans ; qu'elles sont dégagées de toute obéissance envers la couronne d'Angleterre ; que toute union politique entre elles et l'État de la Grande-Bretagne est et doit être entièrement dissoute ; et que, comme États libres et indépendans, elles ont pleine autorité de faire la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, d'établir le commerce, et de faire tous les autres actes ou toutes les autres choses que des États indépendans ont le droit de faire. Et pleins d'une ferme confiance en la protection de la providence divine, nous engageons mutuellement, au soutien de cette déclaration, notre vie, nos biens et notre honneur.

JOHN HANCOCK.

NEW-HAMPSHIRE.
Josiah Bartlett,
William Whipple,
Matthew Thornton

MASSACHUSETTS-BAY.
Samuel Adams,
John Adams,
Robert Treat Paine,
Elbridge Gerry.

RHODE-ISLAND, &c.

Stephen Hopkins,
William Ellery.

CONNECTICUT.

Roger Sherman,
Samuel Huntington,
William Williams,
Oliver Wolcott.

NEW-YORK.

William Floyd,
Philip Livingston,
Francis Lewis,
Lewis Morris.

NEW-JERSEY.

Richard Stockton,
John Witherspoon,
Francis Hopkinson,
John Hart,
Abraham Clark.

PENNSYLVANIE.

Robert Morris,
Benjamin Rush,
Benjamin Franklin,
John Morton,
George Clymer,
James Smith,
George Taylor,
James Wilson,
George Ross.

DELAWARE.

Cæsar Rodney,
George Read,
Thomas M'Kean.

MARYLAND.

Samuel Chase,
William Paca,
Thomas Stone,
C. Carroll, of Carrollton.

VIRGINIE.

George Wythe,
Richard Henry Lee,
Thomas Jefferson,
Benjamin Harrison,
Thomas Nelson, jr.
Francis Lightfoot Lee,
Carter Braxton.

CAROLINE-MÉRIDIONALE.

William Hooper,
Joseph Hewes,
John Penn.

CAROLINE-SEPTENTRIONALE.

Edward Rutledge,
Thomas Heyward, jr.
Thomas Lynch, jr.
Arthur Middleton.

GÉORGIE.

Button Gwinnett,
Lyman Hall,
George Walton.

FIN

# RECOMMENDATIONS.

---

Vie de George Washington, traduit de l'anglais, et dedie à la jeunesse Americaine, par A. N. Girault, maître de Français. Seconde edition, revue et corrigee avec soin. Philadelphie: Henry Perkins, 1835.

The greatest difficulty experienced by professors of French, in teaching that language, is the want of books on subjects interesting to the American student, and at the same time written with standard purity. Those extant, are either above the capacity of juvenile learners, or having been composed for the schools of France, are not in accordance with our tastes and habits, and consequently possess few attractions for the youth of this country. Telemachus, still used almost universally as a class book, whatever be its unquestionable merit as a work of fiction, contains, except moral precepts which may be better conveyed by more direct means, little that can either instruct or amuse an immatured mind. Its epic beauties can be appreciated by the advanced scholar only. Books of other kinds are needed; and we are happy to notice in the '*Vie de Washington*' a laudable effort to supply the deficiency.

The history of our republic, or the biography of those whose career is identified with its formation and progress, should be among the first lessons of the American child; and if the acquisition of a foreign tongue can be successfully combined with this and similar branches of education, the benefits are too important to excuse indifference on the subject. The Life of Washington before us, presents not only a just view of his course and character, but is a good historical epitome of the important period in which he flourished. A brief introductory account of the discovery and early settlement of America is prefixed, and the whole is gracefully written and with perfect conformity to the French idiom. The matter and style are in all respects suitable for the school room, and may be studied with profit by every learner of the language.

## RECOMMENDATIONS.

In this production, the author has done the cause of his profession a service, which reflects credit on his taste, and excites a wish that his talents may continue to be as usefully employed in this department of education.

*Western Monthly Magazine.*

---

*Philadelphia, Nov.* 3, 1834.

Dear Sir,

I have read a considerable part of your translation of the "Life of Washington" into French, for the use of schools. I am free to declare my opinion that the style is correct and pure, and that the work may with great propriety be put into the hands of students of the French language. It will show them the difference between the pure French idiom and "English clothed in French words."

I am, respectfully,

Dear sir, yours, &c.

PETER S. DU PONCEAU.

Mr. A. N. Girault,

*Teacher of the French Language.*

---

Vie de George Washington.—Mr. A. N. Girault has transated the Life of Washington into the French language, for the use of schools, choosing the best texts for his work, and rendering it into pure French. Mr. Du Ponceau bears testimony to the correctness and purity of the style, and teachers and parents may safely place the work in the hands of the young folks, as well on account of the sentiments it conveys, as for the vehicle of those sentiments.

*United States Gazette.—Nov.* 12, 1834.

---

Mr. H. Perkins, No. 159 Chestnut-street, has for sale a very neat compendium, in French, of the "Life of Washington," by Mr. A. N. Girault, a respectable teacher of the French language. So high an authority as the venerable Mr. Du Ponceau testifies that the style of this compendium is "correct and pure," and that the work may with great propriety be put into the hands of students of the French language.

*National Gazette.—Nov.* 27, 1834.

## RECOMMENDATIONS.

A short time since we acknowledged the receipt of a literary novelty, "Vita Washingtonii," the Life of Washington, done into Latin, by Professor Glass. * * * * * We have now been put in possession of a similar production, in the French language, "Vie de Washington," the Life of Washington, translated from the English, and dedicated to the youth of America, by A. N. Girault, a teacher of French at Philadelphia. A cursory examination of the work has satisfied us that it is well adapted to the purpose of a school book, being written in a perspicuous style, and in easy and flowing French. It is embellished with handsome wood cuts, and has been stamped with the approbation of Mr. Du Ponceau, who pronounces the style "correct and pure," and the work calculated to show students of the French language "the difference between the pure French idiom and *English clothed in French.*"

*Charleston Courier, Nov.* 17, 1835.

---

I have perused the Life of Washington, translated from the English into French by Mr. A. N. Girault, and am pleased to state that this book will be serviceable to persons who are not well conversant with the French language: it will afford them the opportunity of improving themselves. The translation is simple in style, and at the same time unites exactness with lucidity. I would recommend it for French schools.

*Southern Rose, Charleston, S. C., Nov.* 1835.

---

VIE DE WASHINGTON.—We believe we have noticed this little book before, but it deserves it again. We approve much of teaching a language by means of interesting books written in it, though we are not qualified to judge of the style of the work. The narrative is lively and interesting, and the moral spirit excellent. We regard it, at least, as a safe work, and trust it will be found highly useful.

*Annals of Education, Nov.* 1835

